

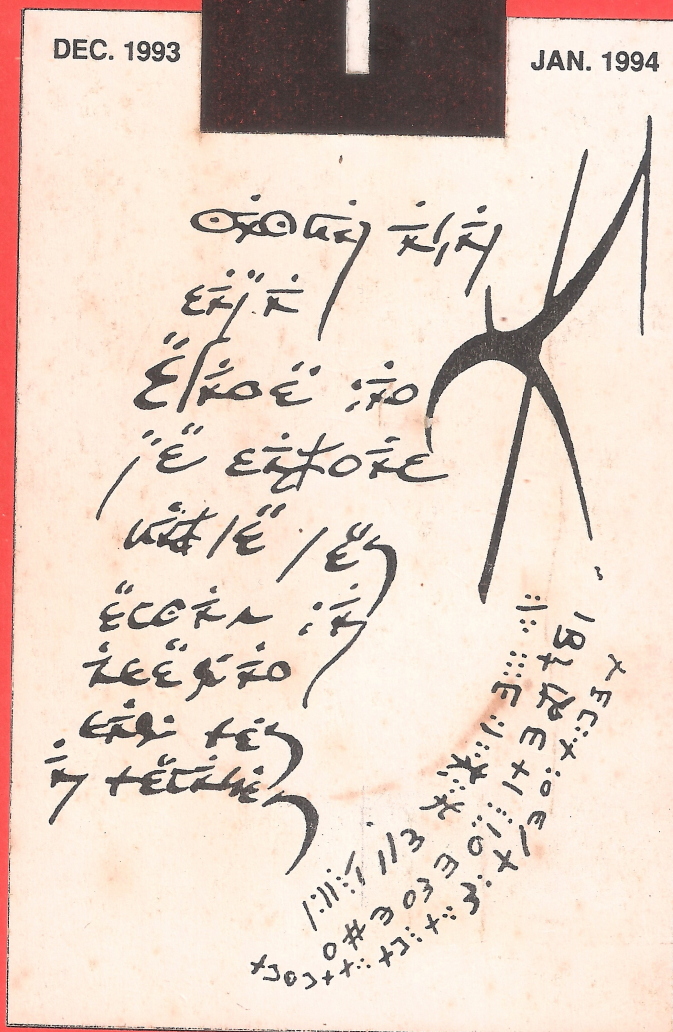
XΣJΣI•Y

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE CIVILISATION MAGHREBINE

1

DEC. 1993

JAN. 1994



LA LANGUE TAMAZIGHT / L'ECRITURE TIFINAGH

AWAL / TAGMAT / IMAZIGHEN

TOUAREGS / KABYLES / OUDAYIN / HAMADCHAS / INDIENS

LINGUISTIQUE / ONOMASTIQUE / TOPONYMIE / VOIES DE RECHERCHES

ARCHITECTURE / CINEMA / DANSE / MUSIQUE / LITTERATURE / POESIE

TIFINAGH  تيفيناغ

REVUE TIFINAGH

N° 1 ♣ Déc. 1993 / Jan. 1994 ♣ 30 Dirhams

DOSSIER DE PRESSE N° 28/92 ♣ DEPOT LEGAL N° 72/1992 ♣ ISSN : EN COURS

Directeur Fondateur : Ouzzin Aherdan
Rédacteur en chef : Mohammed Behri
Gestion, administration : Omar Louzi
Conception artistique, graphismes : Yidir Afelkou
Photographie : Michel Nacheff
Conseiller juridique : El Houcine Kheir-Eddine
Editeur : TIFINAGH Editions, Rabat
Imprimeur : IDGUEL Editions, Casa

Collaborateurs permanents :

Moha n'Aït Ba, journaliste (Moyen Atlas)
Mohammed Bekkar, ingénieur (Moyen Atlas)
Ahmed Bouskoul, sociologue (Souss)
Dr Mohamed Chtatou, linguiste (Rif)
Olivier Fougerat, architecte (Rabat)
Abderrahman El Mezouari El Glaoui (Telouet)
Robert Jaulin, ethnologue (Paris)
Mouloud Lounaoui, médecin (Tizi Ouzou)
Khella Saïdi, écrivain (Haut Atlas)
Tasmount, enseignante (Oujda)

Ont collaboré à ce numéro :

Mahjoubi Aherdan (Oulmès)
Mohammed Chafik (Aït Sadden)
Ali Khaddaoui (Moyen Atlas)
Habaye ag Mohamed (Azawad, pays Touareg)

Les opinions exprimées dans les articles sont libres et demeurent strictement personnelles à leurs auteurs sous leur seule et entière responsabilité.

Tous articles dont la source n'est pas expressément mentionnée sont la propriété exclusive de TIFINAGH.

Les titres, les inter-titres, les éléments de présentation et d'illustration des articles sont établis par la rédaction.

Les erreurs ou omissions involontaires qui auraient pu subsister dans ce numéro malgré nos soins et les contrôles de l'équipe de rédaction ne sauraient engager la responsabilité de l'Editeur.

TIFINAGH décline toute responsabilité pour la perte des manuscrits et des documents qui lui sont confiés.

Reproduction interdite. Tous droits réservés.

La reproduction, même partielle, des articles paraissant dans TIFINAGH ne peut être faite qu'avec l'autorisation écrite de TIFINAGH et, en ce cas, sous réserve expresse de mentionner toutes références utiles.

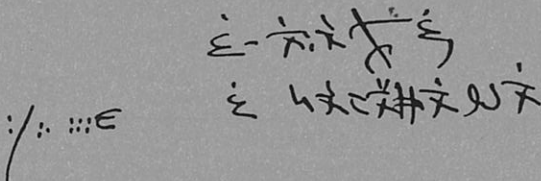
La revue TIFINAGH n'accepte aucune publicité commerciale.

Rédaction Administration :

Adresse postale : B.P. 5086, Rabat Souissi – Maroc
Siège : 10 rue Raïs Cherkaoui, Rabat Souissi – Maroc
Tél + fax : (212 7) 75 37 74

Dans un premier temps la revue TIFINAGH paraîtra tous les deux mois avant d'atteindre son rythme de croisière mensuel.

Illustration de couverture : Tifinagh de Hawad (calligraphie, tifinagh traditionnel, tifinagh cursif et vocalisé)



SOMMAIRE

TIFINAGH N°1 ♦ DEC. 1993 / JAN. 1994

- Editorial, par Ouzzin Aherdan.....	3
--------------------------------------	---

AWAL, TIFINAGH

- Initiation au tifinagh, par Mohamed Chafik.....	5
- Formation et évolution du tifinagh, par Amazigh.....	7
- Tableau comparatif des caractères tifinagh, par Afelkou.....	13

ETUDES / LINGUISTIQUE / ONOMASTIQUE / HISTOIRE

- Imazighen entre le passé et le présent, par Amazigh.....	15
- Le problème de la langue tamazight au Maroc, par Amazigh.....	21
- La représentation vocalique dans les parlers du Rif, par Mohamed Chtatou.....	25
- Les manuscrits chleuhs en graphie arabe, par Abdallah El Mountassir.....	27
- Eléments de toponymie et d'onomastique berbères, par Boutamart.....	29

TAMDYAZT, TAGMAT, MEDIAS, TEMOIGNAGES, OPINIONS

- Amdekar asrtan, par Ccix Lisyur.....	31
- Le Noyer, par Mahjoubi Aherdan.....	33
- Pour un Maghreb authentique, par Illili.....	37
- Quelques publications amazigh ici et ailleurs, par Omar Louzi.....	41
- Brèves culturelles, par Mohammed Behri.....	43

ICI... ET AILLEURS

- Berbérîté, berbérisme, Berbéristan...?, par Moha u Saïd Mokhlis.....	45
- La censure au pied de la lettre, par Bou M'Hand.....	47
- Le schwytzertütsch... marocain, par Omar Louzi.....	49

LES IMAZIGHEN DANS LE MONDE

- Discours d'un Targui : le droit d'avoir des droits, par Habbaye ag Mohamed.....	51
- Nous, Touaregs du Mali, par le Front Populaire de Libération de l'Azawad.....	53
- Relecture à la lumière du jour, par Mohamed Behri.....	57
- Débat du film documentaire "Imazighen", de Robert Jaulin.....	59
- Hamadchas en Amérique ? par Ouzzin Aherdan.....	65
- Femmes berbères à vendre, par Moha n'Aït Ba.....	71

ECOLOGIE

- Ainsi finit la vie et commence la survie, par le Chef Indien de la tribu Seattle.....	75
---	----

ARTS

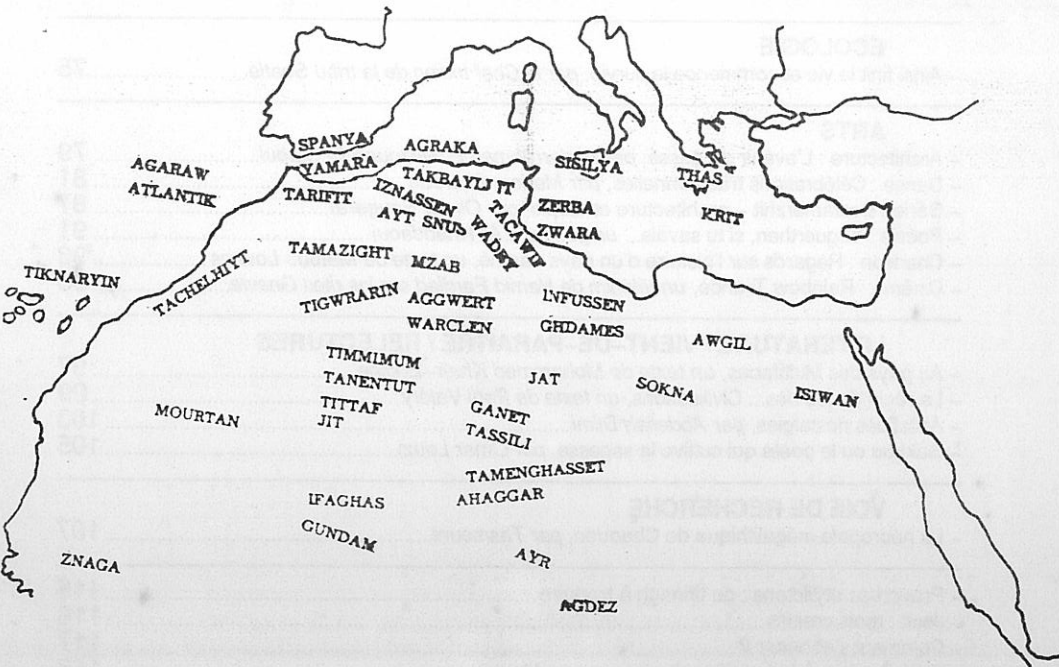
- Architecture : L'avenir du passé, par Abderrahman El Mezouari El Glaoui.....	79
- Danse : Célébrations traditionnelles, par Meriem Aherdan.....	81
- Série : Destamerzhit - architecture et utopie, par Olivier Fougerat.....	87
- Poésie : Yuguerthen, si tu savais... un poème d'Ali Khaddaoui.....	91
- Chanson : Regards sur l'histoire d'un pays damné, un texte de Matoub Lounes.....	93
- Cinéma : Rainbow Trance, un téléfilm de Hamid Fardjad sur les rites Gnawa.....	95

LITTÉRATURE / VIENT-DE-PARAÎTRE / RELECTURES

- Au pays des Multifaces, un texte de Mohammed Khaïr-Eddine.....	97
- La règle du jeu des... Civilisations, un texte de Paul Valéry.....	99
- Azilal des nostalgies, par Abdellah Dlimi.....	103
- Sakkou ou le poète qui cultive la sagesse, par Omar Louzi.....	105

VOIE DE RECHERCHE

- La nécropole mégalithique de Chaouen, par Tasmount.....	107
- Proverbes et dictons : du tifinagh à traduire.....	115
- Jeux : mots croisés.....	116
- Comment s'abonner ?.....	117
- Tableau de l'alphabet tifinagh en usage au Maroc.....	119



La revue *TIFINAGH* est avant tout un appel. Elle s'adresse à tous ceux qui luttent pour la promotion et la dignité de l'homme. C'est une tribune de libre examen, de libre réflexion, de libre discussion à propos des problèmes soulevés par les mutations profondes que nous subissons.

Cette revue, dans notre esprit, ne saurait être qu'une création collective et fraternelle. Nous voulons que *TIFINAGH* permette à chacun d'exposer l'histoire de ses idées.

TIFINAGH est une structure ouverte au dialogue, pour tous ceux qui éprouvent douloureusement le besoin de se défaire des scléroses qui nous étouffent.

On y traitera d'art, de culture, d'histoire, de tradition, d'économie, d'affaires sociales, de poésie, d'ethnologie, de sociologie, de linguistique, d'écologie, d'environnement, etc., cela dans un esprit de tolérance et de liberté, cherchant plutôt ce qui nous unit que ce qui nous divise.

Commençant à zéro, elle sera ce que nous en ferons.

TIFINAGH ne sera pas un produit de consommation mais l'expression d'un esprit, l'interprète fidèle de notre identité, le cri d'une civilisation bafouée, d'une culture amputée et d'une langue opprimée.

C'est le langage codé des ancêtres, leur écriture, leur héritage sacré, le message à transmettre. C'est le passé, mais aussi la modernité. Les racines, mais encore leurs projections vers le futur.

TIFINAGH est aussi une ère géographique, de Siwa en passant par Tizi Ouzou, Adrar Ifoughas, jusqu'au fleuve Sénégal, sans oublier le Mali et le Niger.

TIFINAGH a l'ambition de devenir le trait d'union d'une société donnée, dans l'espace du Grand Maghreb; celui des libertés assumées, des cultures revivifiées, de l'authenticité agissante pour tous les enfants de cette terre, sans exclusive aucune, afin que la magie se fasse au grand jour.

TIFINAGH aspire à la vie, c'est notre soleil qui se lève; ce sont les ailes de l'espérance; l'affirmation de notre droit à l'existence.

TIFINAGH c'est aussi Sumer, Pharaon; c'est la mémoire tatouée de nos valeureux guerriers, morts à travers les âges, pour que l'espace Amazigh demeure.

C'est Tin Hinan, reine des Touaregs, Massinissa, Jugurtha, Ibn Toumert, Youssef Ben Tachfin, Tarik, Abdelkrim, et bien d'autres.

TIFINAGH c'est notre école; l'imprimante de nos vibrations les plus sacrées, les plus intimes, les plus profondes, celles qui pourront abreuver les générations futures.

TIFINAGH c'est notre subconscient collectif. C'est la main qui tenait le sabre, celle qui a créé les mythes, et qui aujourd'hui est tendue à qui veut bien.

TIFINAGH, pour qu'il n'y ait plus, comme le voulaient les sociologues de naguère, d'espèce inférieure ni de mentalité primitive.

TIFINAGH pour ne rien mépriser, ne rien rejeter; pour ne pas revenir en arrière, et progresser encore.

TIFINAGH pour lutter contre les chauvinismes, les nationalismes les plus outranciers; et pour ne jamais plus être refoulé dans le folklore.

TIFINAGH pour déchirer les voiles d'ombres, démystifier les idées établies, récupérer notre passé, et participer activement aux progrès de la société maghrébine.

Pour trouver des solutions aux diverses contradictions que nous vivons, et confirmer notre droit et notre possibilité de nous assumer en tant qu'êtres spécifiques.

Pour ne plus se complaire à trop de certitudes, et ne plus chercher en dehors de nous-mêmes.

Pour développer ce que l'on sait de façon certaine, et ce que l'on ignore encore.

TIFINAGH pour parler aussi de notre jeunesse, de nos forêts saccagées, de nos structures disloquées, de notre ossature ébranlée.

TIFINAGH pour prendre ensemble conscience de ce qui change, et tenter d'expliquer notre africanité, amazighité, islamité, arabité.

TIFINAGH pour provoquer notre décolonisation mentale, cela pour ne plus avoir à vivre parmi des intelligences allergiques à ceci ou cela.

TIFINAGH pour que le rêve devienne réalité, pour faire revivre la légende, et satisfaire notre nostalgie.

TIFINAGH enfin, au grand jour, pour dire à tous :

"JE SUIS UNE LANGUE
ET POUR L'ETERNITE
GRAVEE SUR LA PIERRE,
NUL VENT N'A PU M'EFFACER".

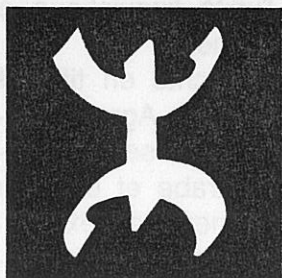
Ouzzin Aherdan

INITIATION AU TIFINAGH

Mohamed Chafik

AWAL

*D'où vient le tfinagh ? Qui s'en sert ?
Comment le lit-on, comment l'écrit-on, et
comment s'est-il formé ? De nombreuses
recherches scientifiques ont été faites...*



z

Les tfinagh constituent un ensemble graphématique qui définit l'écriture propre des Imazighen (appelés tantôt Libyens ou Numides, tantôt Maures ou Berbères : on ne retient des Imazighen que l'histoire de leur colonisation. La catégorisation des vestiges exposés dans nos musées l'illustre avec pertinence).

Cette écriture semble avoir une profondeur généalogique appréciable. Attestée au deuxième millénaire avant J.-C., elle a été relevée partout où existe une communauté "berbère" : en Méditerranée, en Asie occidentale et en Afrique septentrionale. L'écriture couvre l'aire linguistique des Imazighen, qui s'étend du Cap Gardafui aux Iles Canaries et de la Méditerranée au Lac Victoria. Le déchiffrement des inscriptions relevées un peu partout dans cette étendue confirme la conception d'un alphabet original.

Comparé aux hiéroglyphes, à l'écriture phénicienne (dont dérive l'arabe), cet alphabet caractérise un système graphique spécifique aux Imazighen.

Mais ayant souvent été contraints d'adopter le mode d'expression des dominants, les Imazighen ont presque totalement abandonné l'usage de leur propre écriture (un usage intimiste, quasi-ésotérique ou franchement symbolique, a résulté de ce long processus d'oppression et d'exploitation).

Seuls les Imouhars, plus connus sous le nom de Touaregs, s'en servent encore aujourd'hui. Ils assurent ainsi dans leur isolement l'unité et la continuité de cette graphie plusieurs fois millénaire.

LE SYSTEME GRAPHIQUE

Le système graphique des tfinagh que nous présentons ici diverge quelque peu de l'alphabet original (voir tableau en troisième page de couverture).

Cependant, les discordances morphologiques qu'on peut noter ne semblent pas arbitraires. Elles accusent une tendance qui s'intègre au système d'évolution phonétique de la langue tamazight. Les écarts traduisent non pas une diversité d'origine des signes utilisés, mais des manifestations locales de la valeur phonétique dans l'articulation dialectale : les tfinagh ancien et moderne, tels qu'ils sont donnés par le déchiffrement des inscriptions bilingues ou tels qu'ils sont utilisés par les Touaregs, ne rendent pas suffisamment compte des nuances phonétiques de la variété des parlers "berbères" actuels.

Aussi, la conception d'un alphabet unique à l'origine se trouve modifiée par la divergence partielle qui a résulté de l'évolution de la langue.

La modification apportée réalise en principe la possibilité de transcrire toutes les variantes de prononciation interdialectales. Plusieurs graphèmes ne se retrouvent pas en tfinagh moderne. Ils y sont remplacés par d'autres, à valeur plus ou moins distincte : l'alphabet survit ainsi par la perte de son autonomie graphique. Une variante morphologique à l'usage élimine une autre, moins usuelle, pour en modifier la prononciation.

UNITE LINGUISTIQUE

On devra donc trouver dans le système graphique de tamazight un alphabet de base correspondant à tous les dialectes et des variantes additionnelles correspondant à chacun des dialectes (les variantes additionnelles représentent des particularités phonétiques linguistiquement non pertinentes; leur usage est d'ordre technique, non linguistique).

L'ensemble des variantes se divise en parlers du Sud et parlers du Nord.

Dans cette édition nous publions trois textes correspondant à la variété des parlers marocains :

- Nunja (parler du Nord);
- Jugurthen (parler du Centre);
- lwes n'much d'lwis n'ughrda (parler du Sud).

Au travers de ces variations, l'on s'apercevra de l'unité linguistique et culturelle des Imazighen.

Les textes sont écrits en tfinagh repris et complétés par Agraw Imazighen. L'alphabet, avec ses équivalents transcrits en arabe et en latin, facilitera le déchiffrement des textes.

Le lecteur constatera immédiatement que l'usage des variantes graphématiques change relativement aux parlers, qui sont spirants ou occlusifs selon le cas.

COMMENT LIRE ?

L'écriture se lit de gauche à droite. A chaque son correspond une lettre. L'allongement ou le doublement d'une consonne est marquée par un doublement du symbole ou par le signe " ^ " mis au-dessus de la lettre correspondante. Le signe " .. " mis sur une lettre indique l'existence d'un " w " furtif qui s'ajoute à sa prononciation.

COMMENT COMPRENDRE ?

Pour la compréhension des textes (le découpage en mots, en phrases, et leur traduction), nous avons délibérément adopté le principe de la "communication ouverte" qui favorise le contact entre ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas.

Nous espérons que cette pédagogie active permettra à tous de fraterniser, de se comprendre.

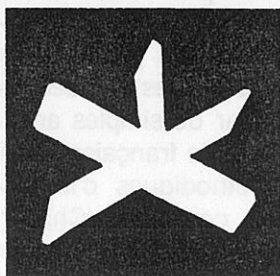
Mohamed Chafik

FORMATION ET EVOLUTION DU TIFINAGH

Amazigh

AWAL

Nous reproduisons ici un texte important paru dans la revue *AMAZIGH* n°1 (1980), qui dresse l'état actuel des recherches dans le domaine du tiffinagh et nous donne quelques bonnes adresses..



kh

Vingt-cinq siècles de domination, au moins, ont occulté l'écriture propre des Imazighen.

Seules les communautés nomades, *in casu* les Touaregs, qui, par la mobilité de leur mode d'existence, échappant plus ou moins partiellement à l'emprise de la domination, s'en servent encore quotidiennement. Ils appellent cette écriture le *tiffinagh*.

Le tiffinagh est composé de caractères géométriques, de barres, de cercles et de points, écrits dans tous les sens.

Dans les communautés sédentaires, ce sont les femmes qui transmettent encore l'écriture authentique, souvent à leur insu.

ROLE DE LA FEMME TAMAZIGHT

Traditionnellement, la femme tamazight est très émancipée. Elle gère la vie et assure la transmission de la culture.

Ce rôle important de la femme tamazight, bien que modifié dans certaines régions sous l'influence de l'Islam, persiste dans toutes les communautés.

C'est grâce aux femmes surtout que la culture a été conservée, grâce à leur stabilité, à leur conservation de l'idiome pur de la langue.

Le tatouage facial et les motifs au *henné*, les figures géométriques dans les tissages, les tapis, les soieries, les broderies, les bijoux, témoignent de leur savoir de l'écriture. Celle-ci a survécu partout dans la mémoire collective des communautés, et les archéologues ont pu démontrer que le tiffinagh a une longue histoire et une longue vie, comme les Imazighen eux-mêmes.

PREMIERES TRACES DE TIFINAGH

Mais l'approche ethnocentrique a, *nolens volens*, falsifié l'histoire des peuples : l'histoire enseignée, l'histoire écrite, sont le monopole de quelques civilisations qui, par l'école et par la guerre, ont imposé leur vision du monde.

Avec quel bon sens peut-on dire que l'écriture, par exemple, est un privilège européen et que les autres civilisations sont restées au stade de la littérature orale ?

C'est aux Sumériens que la plupart des orientalistes, suivant en cela J. Bottero, attribuent l'invention de l'écriture;

laquelle se serait alors répandue en Orient, aurait atteint l'Égypte, puis, quatre millénaires plus tard, l'Europe elle-même.

"L'Europe ne compte guère que deux millénaires d'écriture. Si quelques ébauches d'alphabet apparaissent dans le latin vers le VII^e siècle av. J.-C. sous forme d'inscriptions aujourd'hui impénétrables, rares, brèves, tronquées, c'est seulement à la fin du III^e siècle et au début du II^e que sont composés les premiers documents écrits en latin, comme les comédies de Plaute. Or la linguiste L. Homburger a démontré en 1929 que l'égyptien ancien, dont les états successifs expliquent les vocabulaires de langues africaines actuelles, s'est donné une écriture il y a six millénaires, en 3300 av. J.-C." (K. Essome, 1978).

L'écriture tamazight, le tfinagh, existait déjà six siècles avant l'alphabet grec, qui semble avoir inspiré les autres alphabets européens.

Les Imazighen faisaient peut-être autrement usage de leur alphabet et de leur écriture que les Romains. Néanmoins, les raisons historiques auxquelles nous avons fait allusion ont abouti à ce qu'actuellement on classe le tamazight parmi les langues de caractère oral.

Les premières traces d'une écriture correspondante à la langue tamazight ont été trouvées par les archéologues. Les textes dont nous disposons expriment le bilinguisme des Imazighen. Bien qu'écrits en tamazight, la transcription s'est doublée de l'écriture des dominants : le punique et le latin. Il s'agit des inscriptions bilingues libyco-puniques et libyco-latines sur des rupestres et des stèles. Ces textes ont conservé des ethniques, des anthroponymes et des toponymes. L'écriture "libyque" fut découverte pour la première fois en 1631 sur une inscription bilingue libyco-punique à Thugga (Dougga, Tunisie actuelle), datant de 200 av. J.-C.

Des trouvailles de gravures rupestres

aux Iles Canaries, à Malte, à Constantine, à Ifighia (Algérie) et à Lixus (Maroc) viennent d'élargir le champ d'investigations.

DECHIFFREMENT ET RECHERCHES

Le déchiffrement des textes a commencé en 1843 par de Saulcy. Halévy, en 1874, a traduit 250 inscriptions. Les travaux de déchiffrement ont duré plus d'un siècle. Mais ils n'ont pas abouti à des conclusions satisfaisantes. Les recherches ont souvent été faites par des non berbérissants : archéologues ou sémitisants, voire même par de simples amateurs (officiers de l'armée française, etc.). Peu de travaux méthodiques d'importance existent sur ce sujet (Chaker, 1973). G. Marcy suggérait déjà en 1934 qu'il fallait de la dialectologie berbère pour pouvoir déchiffrer les textes.

Cependant les témoignages des historiens romains et arabes confirment à la fois l'unité linguistique et la parenté de l'écriture et de la langue berbère. L'état actuel des connaissances postule en effet que les inscriptions libyques sont rédigées dans une langue qui est une forme ancienne du berbère (Chaker, 1973).

C'est surtout depuis la colonisation que les linguistes et philologues se sont intéressés au tamazight. Les recherches se faisaient en général en vue de leurs propres intérêts : mieux administrer et mieux "gouverner". C'est ainsi que nous disposons de textes en tamazight, en tachelhit, élaborés en français, et des textes en espagnol de tarifit, alors que les études sur la langue libyque ont été inaugurées par des Italiens. Néanmoins d'autres chercheurs se sont intéressés à la langue tamazight : des Allemands (H. Stumme, A. Williams, par ex.), des Suisses, des Danois (K. Prasse par ex.), des Anglais, des Hollandais, des Russes, des Américains (Applegate-Haries par ex.)... Nous publions page suivante une liste non exhaustive des centres de recherche et d'enseignement de tamazight.

+ : Y. ΣÎ IQG. *ΛΥΙ Λ·ΠΘ ΣΥV·I
 OX JΣ·Α+ ΙΘΙ V OΕ·O ΙΘΙ
 R:O ·OZ·O +·ΘΛ X·CЖ·
 †RΘΣΠ·ΘΙ C·Ô· CΣIΠ·U:I
 ·OZ·O· ΣΥ:V·I IQG· ΘΙΣΙ
 ΣII· X·CЖ· -†·Θ :G· ·U:OI
 ΣI I †CΥ·O† XÎ· ΠΣΣΣΘ
 †·CЖΠ·I† VΣ X·Â·X ΙΘ
 †:Θ·

O·[Σ XCЖ· U· X:J÷ CΣI
 Y· XΟCΦ
 XΘO· CΣY·U:I I†ΛO·I†
 †·CЖΠ·I†
 O·CΣ XE·OΦ X:JΣ+ †ΛO·I†
 †·CЖΠ·I† XI·Θ I·O·CΣYΘC
 ·V·Π XEΣC C·V I·XΣYCO†
 C·Q· I÷YΘC ·VΠΣ XJY
 VO·ΑΛ:

ΣΥΣΘ I :C:Ġ Λ ΣΥΣΘ I :YOL·

ΣX· ΣΥΣΘ I :YOL· ·CÂ·KII I ΣΥΣΘ
 I :C:Ġ
 ·O †II·A·ΘI KO·ΠX·†·Θ ·O †·ΛX·†
 R: Π·I ΣKCC Θ Λ·O ·ΠΛ·OΘ
 Π·I U·Ô ÎΣX Λ Π·Y:II ΣΥΣΘ I
 :C:Ġ Θ †XĠΣ †Î·Π·Θ C·Θ
 «C·IΣ Λ †RΣ† ·ΠΣΥΣ ? »
 « ·O †II·A·OX »
 « RΣΠEI Λ CΣ† »
 « IĠΣI Λ :CÂ·KIIΣI: »
 « C· ΣX·I ·CÂ·KIIK ? »
 « ΣΥΣΘ I :YOL· »
 « ·Φ· :O ††CΣ† ? »
 « :Φ: ! »
 « ·XĠ· C·Î X Λ Λ·X Π·Y:II †ÔX »
 « U·X· ·ΠCĠ· ! »

IIΣX ΣKCC ΣΥΣΘ I :YOL· Α·UΛ
 Î†· ΘΛ·O ·ΠΛ·OΘ †Î·Π·Θ ΣĠ·Θ
 « C·IΣ Λ †RΣ† ·ΠΣΥΣ ? »
 « ·O †II·A·OX IĠΣI Λ :CÂ·KII
 ΣΥΣΘ I :C:G »
 « ·Φ· :O RΣĠΣ ? ! »
 « :Φ: C·X ? »
 « ·GR: C·Ġ÷U I Λ·G†·I ΣYOL·ΠI
 ·UO Θ:II Λ·OΘ †Λ:X Θ†Σ CII·
 RΣĠ ! »
 « U·X· ·ΠCĠ· ! »
 « ·XĠ· ΣIKO ΣΥΣΘ I :C:G *ΣK
 ΣΛ: ·OΣO:E:O Θ ΣΥΣΘ I :YOL·
 ΣÎ·Π·Θ Λ
 « C·Λ ΣΠΣ †OΣ† ? »
 ΣÎ·Π·Θ
 « ·GRΣΛ · I†II·A·Θ ! »
 « :O Θ·II·X »
 « ΣΥ· ·O·O XU·O ·J:ΘIK ·I ICΘII·C »

ΣXII ·ΘΛ ΣΥΣΘ I :YOL· †·J:Θ†
 ·Φ· Π·CΛ OXIO ΣΥΣΘ I :C:Ġ
 ΣÔ:JY †ΣΛ OX U·O·Y ΣÎ·Π·Θ
 ΣΥΣΘ I :YOL·
 « †·JΣ† ΣΠΣΛ ΦΛO· *J:IIΣY·ΘΣ
 ΛΣΛΣ XU·O II·J·†Λ· :R·I IΛ:
 C·X I†II·A·Θ »
 Π:C†† :C:G ·Φ· ΣXΛ: Π·Θ ·J·
 Π·ΘΣ II·J·†Λ· ΣOY:II :YOL·
 ΣÎ·Π·Θ ΣΥΣΘ I :C:Ġ
 « C·Ġ Π·YI †OYII† »
 ΣÎ·Π·ΘΛ
 « ·Y:II :R·I Θ Λ·O ·ΠΛ·OR
 Φ·I ·ΠΛ· Π·R †Σ ΣĠ·K
 †Î· ΠI† ΣC· ! »

x.Δo.† | π:χ÷ox÷i

— πεδ, .π:χ+χ+ι, ιι. θ +θ+ιι·χ

π·χ·χ:χ υ·υ·ιι ÷ιR, ε·ε· εγγ·υ ----

ι÷RRει† πλεvo, ε+εεεθ | ε:ο | ·

:vo·ο v π+χ·χ· | ·πχ :·χ·ψ·ο-

ι÷RR λλ+ο·χ :ο v· +÷εχ·χ·χ -

·vo·ο ·χ χ·ι Δ·Δ· | χ·θ·ε·ο·χ

·χ χ·ι ππ: - χ÷θθ÷ι ε χι÷χo:γχ,
πεθει ε :vγ÷ι, χεθειε χε÷χι· ----

— ·ιι· θ εε·ο·χ χε θει
εχ÷οπ·ι | εθ+χ·χ·θ÷ι, · πνεvo !
ε·ιε | ιι·ι εεεχ·χ·ψ ÷ιθ ?

— χ÷ε· πε χευιε, · π:χ+οx÷i
:ο v· πε ε++·χ· ε·χ +θ·οο·v
κ÷εχ÷χ εχγ ει: ! ι÷RR ·χ +÷χ·χ·
ε·χ +θ·οο, ·π+ι· εχχ:χ+ι, ε·ε·

ε·ιι· ε·ιεν υεγε xθ·ο ----

— πεδ, θθ+ιχ, · πνεvo, ε·ε·

χ÷λλεχ ·+ +++++:χ - χ÷λλεχ ·+

+÷++÷:χ; φ·ι ·π÷ι· ·θ +÷÷εχ·†!

·+ +÷εε÷+ v υ·ιι÷ι ÷ιθ ιι·

+θ·ε·εε·ιι÷ι+ v εεε ÷ιθ εox÷ε-!

·+ +ειιεχ xΔ+λλ·χ, xΔ÷λλ·χ,

ε·ε· ε χ+ιΔ·υ εï, · πνεvo, χ÷λλεχ

·+ +÷εε÷+, εχ÷λλ χ÷++÷:χ π:χ χε

χε÷ι· ÷ι· εε θ ÷ιRR:ο·χ, χ·κ:ου·†

υεπθ÷ι+, ελλ ÷ιεχ

« υ÷ι· ειι·ι εεε ειι· χ·ε·χεοx ! »

— εθ :ο υυεχχ χ÷γ χε·χεοx

ει: , ÷π÷ox εχ+ε, · π:χ÷ox÷ι,

:π+ox εχ÷ε ! ----

— οv÷ιι χειχ·ο, · πνεvo, οv÷ιι

χειχ·ο ! ε·ιε· υ· χε χ:οεχ

·χ:χx÷ο | υ·ε·ιι ?! ---

— ·χ ε ψ·θ χ·v· ε κo·ε

εχ:οπ·ι εθ+χ·χ·θ÷ι ·λ λερ

ειεχ εεεεε | υ·υ·ιι ε++εοε

υ:ιι, ειεχ vεππε ---- !

— θθ÷ιχ, θθ÷ιχ, · πλεvo !

χ :θθ·ι ·v :ο v· ε++÷οιι·ι ψ·θ

υ÷ι· :ο v· ε+Δ÷λλ·ι χε υ·υ·ιι

ε·ιε χ÷ιι· χ÷ιΔ·υ ·θθ· v·υ·ιι

·π + εππ·ι - ·π·ιι ·χ·ι Δ:

χ÷ιΔ·εει φ· ι÷κκ ιι·θ +θ÷ιι·χ

χε ε·ιε ÷ιεχ ιι· εππ· χεπ·ι·υ -

φ· ε·π +÷εεε÷ι+, · πλεvo: ε·π

+÷εεε÷ι+, ·π επ÷ιιει, :ο ·θ

+†·π÷ox ·υ·ιι ε υ· επ÷ιιει, :ο

·θ +†·π÷ox ·υ·ιι ε υ· ε+θ·υ·ιι

θ :Δ:ο·χ ?!

εο :ο xιιεχ ειιθ, εθ : εππε x·εκ ?!

— εε·ι ÷ιθ v υε | Δ·ι ÷ιθ·

Δ·Δ | ε·χ÷ιι·ι, ι÷†· :ο v·

ε++÷π·ο: - ι÷†· ·ε εππ·ι

ειιθ ÷ιθ, εθ÷κ: + ·ιι·ι εο·

ελε· π·θ χ ·R·R ε·χ xοει

υ:θθ·ι; ·εεε π·θ ε++ειε

« ειιθ ÷ιθ οεχ χ ·v πνεvo ! »

— ·v πνεvo πειιθ ÷ιθ, ·πνεvo,

·v πνεvo ! χε·χ·χ·θθ· εθθ·π

v+θ·υ·ιι+ ε ·π·ε·ε, εθθ·π v

+θ·υ·ιι+ ε ·π·χ υ·ε·ιι·...

ε·ε· ·v :ο +÷++÷: ·υ·ιι |

Δ·Δ ÷ιθ v υε | ε·ο·ι ÷ιθ ! »

v·π :ο εεεεε πνεvo ε+θ÷ιι·

π·θ ε π:χ÷ox÷ι φ·χ εθευι·θ

v χε :οεï | θει εχ÷οπ·ι |

εθ÷χ·χ·θ÷ι, χε υ·εε·θ | ελεv·χ÷ι

:ε+χo:π - ·v :ο +÷ειε ψ·θ χεκρε+

χ·ι÷χ·χ·ο:† ·π· θ v εθευι - v·π

÷ιε εv:π v πνεvo χε χυ·οπε† ÷ιθ

π:κει; εθv:π x εv υ·υ·ιι | ψ·ιεε

:εvπ·χ - ·ιι ε++ειε :ψ·ιεε

« :ο ε++εχ·χ υ·υ·ιι | π:χ÷ox÷ι ! »

CENTRES DE RECHERCHE ET D'ENSEIGNEMENT DE TAMAZIGHT

Cours de langue et civilisation Berbères

FRANCE :

- Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO - 2 rue de Lille, 75007 Paris);
- Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section IV (45 rue des Ecoles, 75005 Paris);
- Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section V (44 rue de la Tour, 75015 Paris);
- Université Paris III - Sorbonne Nouvelle (Centre Censier, 13 rue Santeuil, 75005 Paris);
- Université Paris VIII - Groupe d'Etudes Berbères, Agraw Imazighen (2 rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis Cedex 02);
- Atelier du Pressoir (37 bis rue des Maronnites, 75020 Paris);
- Lycée J. Mace (rue Jules Ferry, 94200 Ivry);
- Lycée Mixte d'Etat (105 rue de Bremont, 93130 Noisy-le-Sec);
- Bibliothèque Municipale (10 Place de la République, 93400 Mairie de St-Ouen);
- Office Municipal pour Migrants de Créteil (5 bis rue Félix-Maire, 94000 Créteil);
- C. M. A. Youri Gagarine (Centre Commercial des Mordacks, 94500 Champigny-sur-Marne);
- Cours de Tamazight, CLAP (2 Place Jean Jaurès, Saint-Etienne);
- CIMADE (2 rue Diderot, Lyon 1^{er});
- Université de Provence, Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des Pays de la Méditerranée occidentale (C.N.R.S.), Aix-En-Provence / Publie actuellement une "Encyclopédie Berbère" (12 tomes parus) sur la recommandation du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines (UNESCO).

BELGIQUE :

- Bruxelles : Tribal Life Fund.

ITALIE :

- Rome : Université.
- Naples : Université.

MALTE :

- Royal University of Malte.

GRANDE-BRETAGNE :

- Londres : School for Oriental Languages.
- Cambridge : University.
- Leeds : University.

NEDERLAND :

- Groningen : Instituut Voor Oosterse Talen.
- Utrecht : Instituut Voor Oosterse Talen.

DANEMARK :

- Kopenhague : University (K. Presse)

SUISSE :

- Genève : Université.
- Freiburg : Université.

RUSSIE :

- Moscou : Université.

TCHECOSLOVAQUIE :

- Prague : Université.

ETATS-UNIS :

- Ann Arbor University (Michigan).
- Howard University (Washington).
- University of California (Los Angeles).
- University of Wisconsin (Madison).

CANADA :

- Carleton University.
- Ottawa University.

JAPON :

- Tokyo : Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa.

... Et très probablement ailleurs, sauf dans les pays des Imazighen : ni au Maroc ni en Algérie, encore moins en Libye ou en Tunisie. Le mur d'amnésie entretenu se trouve relativement fendu en Haute-Volta et au Mali, surtout au Niger où un programme d'alphabétisation fonctionnelle en tifinagh a eu lieu.

Nous proposons de rapatrier l'enseignement tamazight à l'aide de son alphabet original, le tifinagh, pour qu'enfin les Imazighen puissent écrire leur propre histoire.

TABLEAU COMPARATIF DES ALPHABETS LIBYCO-BERBERES

Dans l'ordre alphabétique latin (Afelkou, 1993)

LATIN	AGRAW IMAZIGHEN	BOUDRIS BELAID	SALIM CHAKER	ACADEMIE BERBERE	LIBYQUE HORIZONTAL	LIBYQUE VERTICAL	SAHARIEN ANCIEN	TIFINAGH	ARABE
a	• •	•	•	•	• •	•	•	•	ا
aïn	ⵏ	ⵏ	—	ⵏ					ع
b	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ب
c (ch)	ⵉ	ⵉ	ⵉ	ⵉ	ⵉ ⵉ ⵉ ⵉ	ⵉ ⵉ		ⵉ ⵉ ⵉ ⵉ	ش
d	ⵏ	ⵏ	ⵏ	ⵏ	ⵏ ⵏ	ⵏ ⵏ	ⵏ ⵏ ⵏ ⵏ	ⵏ ⵏ ⵏ ⵏ	د
ḍ	ⵏ								ذ
ḡ	ⵉ								ظ
ḡ	ⵓ	ⵉ	ⵉ	ⵉ	ⵓ	ⵓ		ⵓ ⵓ ⵓ	ض
e (é)	ⵉ ⵉ	ⵓ							هـ
f (ph)	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ		ⵓ ⵓ ⵓ	ف
g	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ			ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	غ
ḡ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ق
ḡ (gh)	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ	خ
h	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ح
ḡ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ		ⵓ	ج
i	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ي
j (ž)	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ		ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ز
dj	ⵓ								دج
k	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ك
k	ⵓ	ⵓ							كش
k (kh)	ⵓ								خ
l	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ل
m	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	م
n	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ن
ñ			ⵓ						
q	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ		ⵓ		ⵓ	ق
r	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ر
s	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ	س
š	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ			ص
t	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ت
t (th)	ⵓ	ⵓ			ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ	ث
! (th)	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ط
ts	ⵓ				ⵓ		ⵓ		تس
tch	ⵓ								تش
u (ou)	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	و
v (b)	ⵓ ⵓ								پ
w	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ					و
x		ⵓ	ⵓ	ⵓ					خ
y	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ		ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ ⵓ	ي
z	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ز
z	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ	ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ⵓ ⵓ ⵓ	ض

TABLEAU DES ALPHABETS LIBYCO-BERBERES

Afelkou

VOIE DE RECHERCHE

Nous avons regroupé en un seul tableau, dans l'ordre alphabétique latin, différentes formes d'écriture tiffinagh depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

(voir tableau comparatif ci-contre)

ALPHABETS MODERNES

- TIFINAGH MAROCAIN

Source : revue "Amazigh" n° 2, 3-4, 6, 7, 8 et 9 (Rabat, 1980-82), tel que modifié par Mohammed Chafik.

- BOUDRIS BELAID

Source : "Tamawalt Usegmi", vocabulaire de l'éducation Français-Tamazight, Casablanca, 1993.

- SALIM CHAKER ET AGRAW IMAZIGHEN (ACADEMIE BERBERE)

Source : "Un système TEX Berbère", de Yannis Haralambous (INALCO, CERTAL, Paris 1993)

- TIFINAGH TOUAREG

Actuellement en usage chez les Imouhars (Touaregs)

Sources : revue "Amazigh" n° 1 (Rabat, 1980, p. 42) et G. MARCY (Hesperis, 1937, p. 112 - reproduit par Jean MAZEL in "Enigmes du Maroc", Robert Laffont Ed., 1971, p. 73)

ALPHABETS ANCIENS

- LIBYQUE HORIZONTAL

Sources : revue "Amazigh" n° 1 (Rabat, 1980, p. 72), d'après G. MARCY ("Les inscriptions bilingues libyco-puniques de l'Afrique du Nord", Paris, 1934) et G. MARCY (Hesperis, 1937, p. 112, repro-

duit par Jean MAZEL in "Enigmes du Maroc", Robert Laffont Ed., 1971, p. 73)

- LIBYQUE VERTICAL

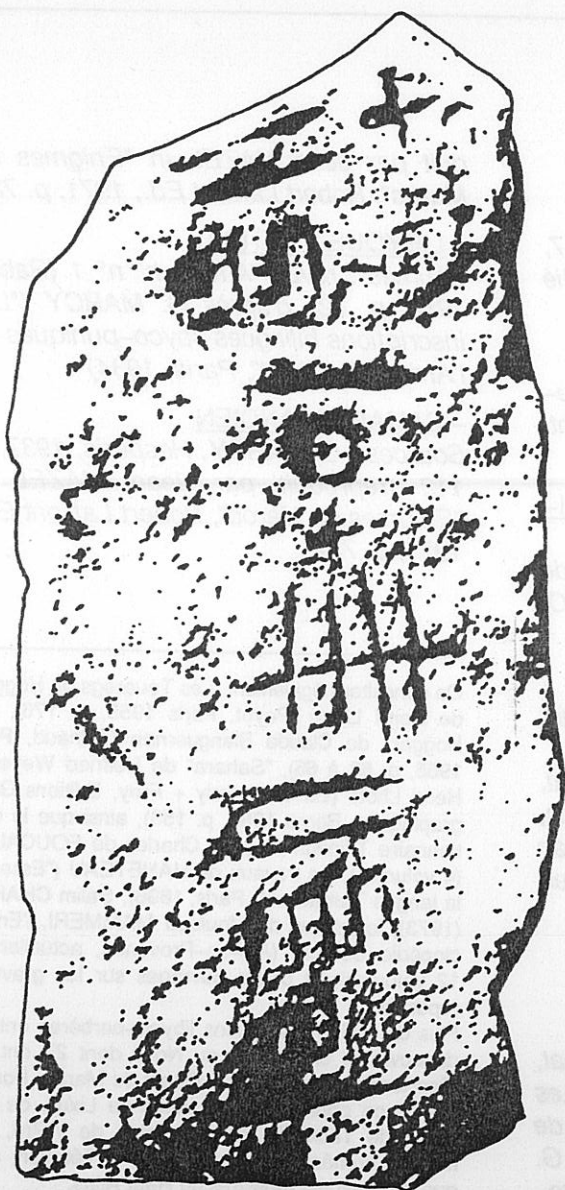
Sources : revue "Amazigh" n° 1 (Rabat, 1980, p. 72), d'après G. MARCY ("Les inscriptions bilingues libyco-puniques de l'Afrique du Nord", Paris, 1934)

- SAHARIEN ANCIEN

Sources : G. MARCY, Hesperis, 1937, p. 112 (reproduit par Jean MAZEL in "Enigmes du Maroc", Robert Laffont Ed., 1971, p. 73)

On consultera également "Les Touaregs du Hoggar" de Henri Lhote (Payot, Paris 1955, p. 176), "Le Hoggar" de Claude Blanguernon (Arthaud, Paris 1955, p. 62 à 66), "Sahara" de Helfried Weyer et Henri Lhote (Ed. Kümmerly + Frey, Editions Géographiques, Berne 1980, p. 159), ainsi que le dictionnaire Tiffinagh du père Charles de FOUCAULD (4 volumes), les travaux de HANETEAU ("Essai de la langue Tamachek", Paris, 1896), Salim CHAKER (1973), le lexique de Mouloud MAMMERI, l'Encyclopédie Berbère (Aix-en-Provence, actuellement 12 volumes), et divers ouvrages sur les gravures rupestres.

Plus de 15500 inscriptions libyco-berbères ont été découvertes en Afrique du Nord dont 27 ont été répertoriées dans le Nord-Ouest du Maroc. Pour le Maroc on pourra voir les stèles de Lixus, de Sidi Larbi, de Tacneidir, de Swytmkn, de Y'Rrd, aux musées archéologiques de Rabat et Tétouan, ainsi que les gravures rupestres du Haut Atlas. ♣



Stèle funéraire de Sidi Larbi, région de Fédala (musée archéologique de Rabat)

Dessin Afelkou

IMAZIGHEN

ENTRE LE PASSE ET LE PRESENT

Amazigh

HISTOIRE

Le n° 1 de la revue AMAZIGH (Rabat 1980) a été épuisé peu après sa parution; il est actuellement introuvable. Nous reproduisons ici un article extrait de ce numéro, pour son excellente synthèse de l'histoire des Imazighen.



H

L'histoire écrite des Imazighen est une histoire coloniale, vue ou pensée à travers les schèmes de ceux qui étaient envahisseurs ou autrement adversaires, et qui se considéraient toujours représentants des civilisations supérieures à la leur.

Aussi les textes sont souvent lardés de jugements de valeur (qui disent plus de celui qui écrit que des Imazighen en général !). Cependant, ce que cette histoire n'a pu nier c'est l'unité de ces nombreuses communautés indépendantes. Tous les historiens sont en effet d'accord pour reconnaître que malgré leur diversité apparente, les Imazighen ont toujours été en mesure de s'unir contre leurs envahisseurs, et qu'ils réagissaient d'une façon qui leur était propre.

Ce n'est que depuis une période assez récente qu'apparaissent des textes sur la langue, la poésie, le conte et l'organisation sociale des Imazighen écrits par des Imazighen eux-mêmes. Cet article fait donc nécessairement référence à des textes écrits par des étrangers à la culture "berbère", des historiens, linguistes, ethnologues du dehors. Le caractère du texte est par conséquent ambigu mais nous espérons qu'il servira néanmoins à une introduction sur la manière selon laquelle l'identité des Imazighen a été confisquée.

D'OU VIENT LE NOM "BERBERE" ?

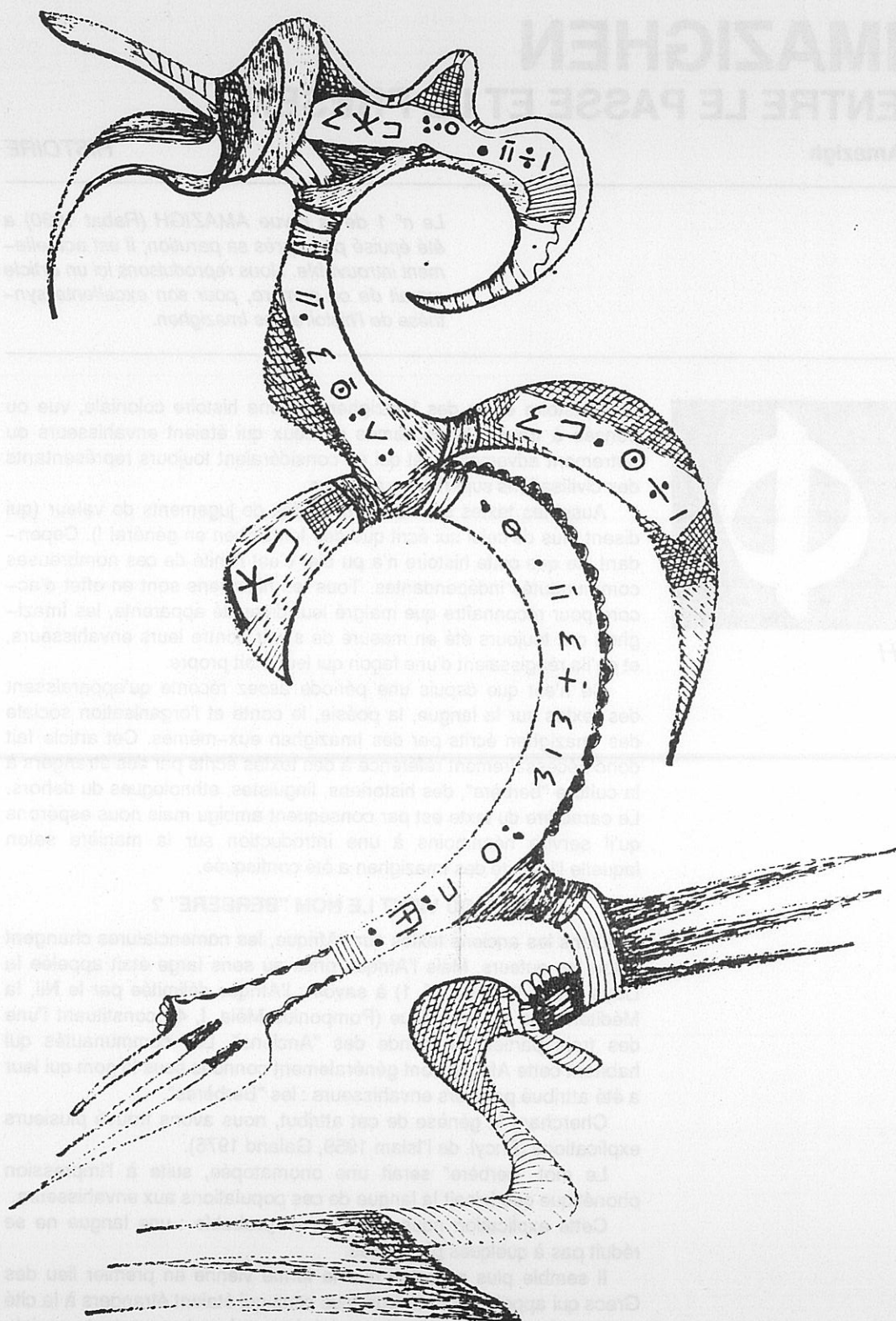
Dans les anciens textes sur l'Afrique, les nomenclatures changent selon les auteurs. Mais l'Afrique prise au sens large était appelée la Libye (Pline l'Ancien, V, 1) à savoir : l'Afrique délimitée par le Nil, la Méditerranée et l'Atlantique (Pomponius Méla, I, 4), constituant l'une des trois parties du monde des "Anciens". Les communautés qui habitent cette Afrique sont généralement connues sous le nom qui leur a été attribué par leurs envahisseurs : les "Berbères".

Cherchant la genèse de cet attribut, nous avons trouvé plusieurs explications (Encycl. de l'Islam 1959, Galand 1976).

Le mot "berbère" serait une onomatopée, suite à l'impression phonétique que faisait la langue de ces populations aux envahisseurs.

Cette explication nous semble peu probable : une langue ne se réduit pas à quelques phonèmes.

Il semble plus probable que le terme vienne en premier lieu des Grecs qui appelaient Barbarus tous ceux qui étaient étrangers à la cité grecque. Le terme signifie plus précisément dans leur contexte social : "non civilisé", "sauvage", étant donné que le mot neutre pour étranger était : Xenos (racine de "xénophobie").



"Une tête sans yeux est réduite à se traîner sur les mains pour soi-disant ne pas tomber !"
Dessin de Mahjoubi Aherdan.

Nous retrouvons le même sens chez les Romains et chez les Arabes: Barbar, Barbaryi. Aujourd'hui encore, la même conception persiste. La désignation par le mot "berbère" vient donc de l'extérieur, une façon méprisante de distinguer "les gens de l'autre" (Jaulin 1971). Elle n'implique aucunement une notion ethnique ou raciale. C'est la malédiction de l'extérieur (Galand 1976).

Dans certains textes, les Romains se servent néanmoins du terme *Mazikes*, qui est une dérivée de la désignation du groupe par lui-même. Les "gens de soi" s'appellent en effet par leur nom propre *Amazigh*, pluriel *Imazighen*, ce qui veut dire "homme libre".

La forme féminine désigne souvent sa langue : *tamazight*.

Les thèses grecques font des Imazighen une race indo-européenne identique à celle qui a peuplé le bassin méditerranéen. Chassés de l'Asie Mineure (Pont), ils se seraient fixés dans le Caucase et sur les rives occidentales de la Méditerranée (Gaid 1972). Les généalogistes arabes ne sont pas tous d'accord entre eux. Certains décrivent les Imazighen comme les enfants de Cham, d'autres de Ham et d'autres encore de Sam. Ibn Khaldoun, au XIV^e siècle, déclare toutes ces hypothèses erronées. "*La réalité est celle-ci, écrit-il : les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé. Leur aïeul se nommait Mazigh*" (Ibn Khaldoun, 1936).

QUELQUES DONNEES CHRONOLOGIQUES

Au XIII^e siècle av. J.-C., Lucus est fondé. C'est l'époque où les Imazighen étaient en contact avec les Phéniciens. Les rapports qui, selon les textes, sont de caractère commercial et mercantile, ont duré jusqu'à 146 av. J.-C., l'année de la chute de Carthage. A la veille de la conquête romaine, les Imazighen connurent trois royaumes : Massyle, Massasyles et le royaume des Maures. Ils font ensuite partie du royaume de Numidie sous Massinissa (MSNSN sur les inscriptions bilingues de Dougga) et Jugurtha jusqu'à 46 av. J.-C., date à laquelle la Numidie devient une province romaine. Le Royaume des Maures sous Juba II (17 ap. J.-C.) dure jusqu'en 42 pour devenir une province romaine jusqu'au V^e siècle. Les communautés étaient soumises à la contribu-

tion des impôts et des auxiliaires, mais pas à l'administration. Plusieurs insurrections ont eu lieu (comme d'ailleurs sous la dépendance des Byzantins aux VI^e et VII^e siècles; contre les Arabes par la suite).

Les Vandales, qui vinrent au V^e siècle (436) dévastèrent tout; leur passage ne laissa d'autres traces que des ruines. Ils tuèrent toute personne qui prétendait pouvoir écrire et lire. Après les Byzantins, les Arabes prirent la relève. La première invasion eut lieu en 647. La révolte des Imazighen se fit sous la direction de la légendaire reine tamazight, surnommée la "Kahina".

A la fin du VIII^e siècle, Idriss 1^{er} s'appuya sur des éléments purement Imazighen pour inaugurer sa dynastie. Au XIV^e siècle, selon Ibn Khaldoun, la plupart des cités elles-mêmes comme Tanger, Salé, Azemmour, étaient entièrement habitées par des Imazighen.

Aux XVI^e et XVII^e siècles arrivent en exilés dans les cités du Maroc actuel, notamment à Fès, quelques centaines de familles andalouses. Leur origine était bien amazigh; quelques unes étaient métissées. Leur prosélytisme actif a beaucoup contribué à l'arabisation. Selon Bourilly (1932), des tentatives ont été faites pour faire passer en berbère le Coran. Divers traités dogmatiques ont été traduits mais sans succès durable. Ibn Toumert, qui fut l'initiateur de la dynastie Almohade, dut d'abord convertir sa communauté et faire en tamazight ses prédications. Après lui, Abdel Moumen, qui poussa ses conquêtes jusqu'à l'extrémité de l'Afrikia, exigea des Imams qu'ils fissent la prière et l'instruction religieuse en tamazight.

Les Almohades ont eu par la suite d'autres ambitions : l'enseignement et la rédaction des actes d'administration tombaient entre les mains des personnes instruites en arabe. Les Sultans Filaliens, au XVIII^e siècle, ont fait un autre effort de rénovation "berbère" dans la politique et dans la religion. Mais le contexte politique de l'époque leur a fait abandonner le projet. C'est pendant le protectorat français qu'il y a eu de nouveau une "berbérisation" dans l'enseignement et l'administration.

Ces différents épisodes montrent que la transcription de l'histoire des Imazighen a presque toujours été faite en caractères

puniques, latins ou arabes. Reléguant leur propre écriture dans les marges, ce choix forcé n'a pas manqué de travestir la réalité de leur histoire. En effet, pour mieux les asservir, le conquérant leur imposait toujours son mode d'expression et d'écriture, aussi bien dans le domaine administratif que dans celui des sciences et des arts. Ainsi, dans tout récit s'inscrivent d'autres déterminations propres à faire accéder à des plans plus complexes où existe une problématique de domination qui assigne des limites à l'utilisation des textes; lesquels se trouvent nécessairement décalés par rapport au système de relations qui les composent.

APPARENTEMENT ET GEOGRAPHIE DE LA LANGUE

C'est surtout par la persistance de la langue parlée jusqu'à aujourd'hui par des millions d'individus et dont l'histoire a prouvé des milliers d'années d'existence, bien que refoulée partiellement depuis plusieurs siècles, que des savants de toute origine se sont intéressés aux Imazighen.

L'usage de tamazight a été attesté tantôt chez les Libyens anciens (ceux qui, au II^e millénaire av. J.-C., se heurtèrent aux Pharaons et que les Grecs trouvèrent en Cyrénaïque), tantôt chez les Maures et les Numides que les Carthaginois et les Romains soumièrent tour à tour.

Parlé à partir du Cap Gardafui jusqu'à l'Atlantique (Guanches des Canaries) et jusqu'au Lac Victoria et au Soudan dans le Sud, cette langue a très tôt préoccupé les chercheurs.

Dès le début des études "berbères", quatre hypothèses principales ont été émises :

- 1°/ L'apparement avec l'égyptien ancien (le haut égyptien avec son dérivé actuel, le copte). En 1838 Champollion risquait déjà cette idée dans sa préface à l'édition manuscrite du "Dictionnaire de la langue berbère", de Venture de Paradis (un orientaliste qui avait visité l'Égypte dans l'armée de Napoléon);
- 2°/ Le rattachement à la famille des langues chamito-sémitiques;
- 3°/ A la fin du XIX^e siècle apparut une troisième direction de recherche : l'apparement avec le basque. Du point de vue de la géographie et de l'histoire, cette dernière hypo-

thèse ne semble pas absurde : on sait qu'il y eut d'importants courants d'échanges entre l'Afrique du Nord et la péninsule ibérique depuis la préhistoire. Cette hypothèse a été récemment reprise par H. G. Murakovsky dans le cadre plus vaste d'une parenté entre le basque et tout un ensemble de langues africaines et chamito-sémitiques;

4°/ D'autres approches en ont fait une variante des langues indo-européennes et amérindiennes (Couvret 1930).

L'hypothèse qui semble le plus avoir retenu l'attention à partir des années 1920 est que le "berbère" fait partie de la famille linguistique chamito-sémitique. Il s'agit de cinq groupes linguistiques :

- 1 - Le sémitique;
- 2 - L'égyptien avec le copte;
- 3 - Le berbère;
- 4 - Le couchitique (Abyssinie);
- 5 - Le tchado-chamitique.

Les linguistes se sont souvent heurtés aux problèmes de la diversité des formes co-existantes des parlers, et l'absence des textes écrits a occulté l'histoire et l'écriture de la langue "berbère".

L'aire linguistique des Imazighen s'étend de nos jours de Siwa en Égypte à l'Océan Atlantique (les îles Canaries), et implique les pays qui, récemment, sont connus sous les noms de Maroc, Algérie, Tunisie, Mauritanie, Mali, Haute-Volta, Niger, Libye et Égypte.

La diaspora des Imazighen dans l'histoire est telle que probablement l'aire linguistique s'étend davantage (cf. apparement de la langue). A l'intérieur de chacun de ces pays la langue se distribue et se différencie en parlers en fonction de la localisation des populations dans l'espace.

Ce sont les gens eux-mêmes qui véhiculent la culture et la langue, plutôt que les textes. Les institutions qui assurent la cohésion et la permanence des communautés reposent sur une base égalitariste et relèvent d'un consensus général qui fait entrer chacun dans le système d'alliance qui trame la société.

La résistance ou la persistance de la langue tamazight semble être le résultat de la contradiction qui existe entre le système politico-social des Imazighen et les différents épisodes de domination qu'ils ont subis.

Les Imazighen semblent rarement impressionnés par les grandeurs démonstratives de leurs colonisateurs. Ils disposent en général d'une économie d'autosuffisance.

A. Basset (1923) dit qu'ils se couvrent d'un vernis étranger et s'en contentent. Ils imitent, mais ne s'assimilent pas.

Les influences économiques et politiques ont cependant entamé la structure socioculturelle des communautés les plus accessibles : les régions traversées par les grandes voies de passage, les plaines et les plateaux qui les environnent.

Dans un tel contexte, les impératifs économiques ont contraint les populations à l'apprentissage de la langue des transactions.

Dès lors, le bilinguisme et la pratique des emprunts à la langue dominante ont eu lieu. Ce sont les hommes qui ont le plus souvent réagi par le bilinguisme, qui est l'une des particularités de l'histoire des Imazighen depuis la plus haute antiquité.

L'usage de deux langues a même pris à certaines époques une forme spéciale. Au début de la conquête romaine, les Imazighen protestaient en s'exprimant en punique : la langue du précédent envahisseur.

L'arrivée des Français a été confrontée au même phénomène : l'introduction du français a déclenché un fort mouvement d'arabisation parmi les Imazighen.

La lutte contre l'aliénation linguistique et culturelle est donc de longue date. Aujourd'hui même, les Imazighen n'échappent pas à l'emprise de l'impérialisme qui restructure les modes de production existant à la faveur des besoins du capitalisme international.

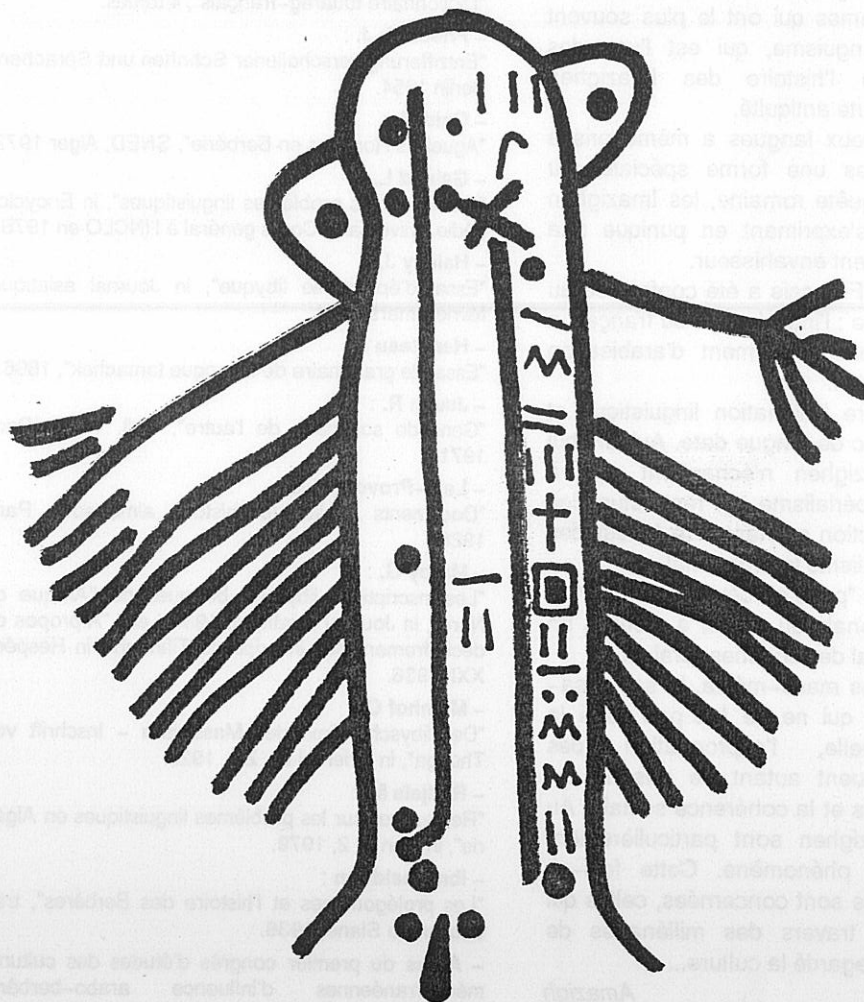
Dans tous les "pays en développement", la division internationale du travail a mené à un déracinement total des couches rurales.

L'influence des mass-média, la scolarisation des enfants qui ne se fait pas dans la langue maternelle, l'expropriation des paysans, constituent autant de raisons qui brisent les racines et la cohérence sociale. Au Maroc, les Imazighen sont particulièrement touchés par ce phénomène. Cette fois-ci, même les femmes sont concernées, celles qui ont toujours, à travers des millénaires de domination, sauvé la culture...

Amazigh

BIBLIOGRAPHIE

- **Basset A.** :
"Notes de linguistique berbère", Hespéris 1923.
- **Bourilly J.** :
"Eléments d'ethnographie marocaine", Paris 1932.
- **Chaker S.** :
"Libyque, épigraphie et linguistique", in Encyclopédie berbère, 1973, cahier 9, édition provisoire, Aix-en-Provence / et "L'appareillement du berbère", in Encyclopédie berbère, 1975, cahier 15.
- **Cauvet C.** :
"Les Berbères en Amérique", Alger 1930.
- **Cohen M.** :
"Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique au chamito-sémitique", Paris 1947.
- **Essomé K.** :
"L'Afrique ou l'identité perdue", in Science & Vie, Paris 1978.
- **Foucauld C. de** :
"Dictionnaire touareg-français", 4 tomes.
- **Friedrich J.** :
"Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen", Berlin 1954.
- **Gaid M.** :
"Aguellids Romains en Berbérie", SNED, Alger 1972.
- **Galand L.** :
"Article sur les problèmes linguistiques", in Encyclopédie Universalis, Cours général à l'INCLO en 1976.
- **Halévy J.** :
"Essai d'épigraphie libyque", in Journal asiatique, février-mars 1974.
- **Haneteau** :
"Essai de grammaire de la langue tamachek", 1896.
- **Jaulin R.** :
"Gens de soi, gens de l'autre", Coll. 10/18, Paris 1971.
- **Levi-Provençal E.** :
"Documents inédits de l'histoire almohade", Paris 1928.
- **Marcy G.** :
"Les inscriptions libyques bilingues de l'Afrique du Nord", in Journal asiatique, 1934 / et : "A propos du déchiffrement des inscriptions Tifinagh", in Hespéris XXI, 1936.
- **Meinhof C.** :
"Der libysche Text der Massinissa - Inschrift von Thugga", in Oriental Lit. Ztg, 1926.
- **Redjala M.** :
"Remarques sur les problèmes linguistiques en Algérie", in Lien n° 2, 1979.
- **Ibn Khaldoun** :
"Les prolégomènes et l'histoire des Berbères", traduction de Slane, 1936.
- **Actes du premier congrès d'études des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère**, SNED, Alger 1973.



Très ancienne inscription libyque aux Azib n'Khis (Haut-Atlas marocain) – Dessin Ouzzin Aherdan.

COMMENT SE POSE LE PROBLEME DE LA LANGUE TAMAZIGHT AU MAROC ?

Amazigh

ENSEIGNEMENT

Cet article a été publié par la revue AMAZIGH n° 3-4 en 1980. Le problème demeurant le même, nous le republions en le réactualisant.

A l'époque, des projets d'institutions spécialisées se préparaient au niveau gouvernemental dans un cadre juridique adéquat pour le développement du patrimoine national dans sa composante amazigh...



q

Les Marocains sont unanimes à penser que la sauvegarde du patrimoine national est un impératif culturel de premier ordre. Ils le disent et l'écrivent à tout propos. Et, en fait, l'Etat déploie depuis l'indépendance des efforts louables pour maintenir en état les éléments matériels de ce patrimoine. Pour ce qui est des éléments immatériels et spirituels, il a mené une action intensive principalement pour défendre la foi islamique et pour développer la langue arabe. Il s'agissait là sans doute à ses yeux de priorités absolues; l'opinion de l'ensemble de la population était unanime à le suivre dans cette voie, qui devait conduire en quelques années – voire en dix ou quinze ans – à la consolidation définitive d'une indépendance recouvrée au prix de sacrifices de toutes sortes. Tamazight ¹ étant partie intégrante du patrimoine culturel marocain, dans l'esprit des Imazighen ² tout au moins, ces derniers pensaient que leur langue allait à son tour faire l'objet d'une attention particulière de la part de l'Etat. Comme après plus de vingt ans d'indépendance ³ ils constatent qu'il n'en est rien, ils commencent à se demander si un destin n'est déjà fait à cette langue par l'exclusive silencieuse qui l'écarte du domaine culturel. Ils se sentent désormais seuls responsables de sa survie... ou de sa mort éventuelle. Les plus impatientes d'entre eux se croient déjà prêts à la révolte, car mille incidents de la vie quotidienne les y incitent.

VEXATIONS QUOTIDIENNES

Ainsi tel président de tribunal (arabophone) renvoie en prison un prévenu (berbérophone ne sachant pas d'autre langue) sous prétexte qu'il "lui donne le temps d'apprendre l'arabe"... Tel professeur fait étudier à ses élèves (berbérophones), avec délectation, un poème satirique

andalou où Adam, ayant appris que la maudite engeance berbère descend de lui, menace de répudier Eve... Telle commission d'examen refuse de recevoir un candidat au professorat d'arabe, en donnant comme raison que la belle langue du Dâd ⁴ ne souffre pas d'être prononcée avec un accent barbare ⁵... Tel comédien ambulant se propose de faire rire les foules sur la place publique d'une grande cité en récitant, des semaines durant, des vers d'Abderrahman El-Mejdoub donnant comme "preuve" de l'inaptitude du Berbère à faire le bien le fait... qu'il ne pousse jamais de poils sur la paume de sa main... Tel ministre proclame publiquement que la maîtrise de la langue arabe est la condition *sine qua non* de l'appartenance à la communauté musulmane...

LANGUE OFFICIELLE OU LANGUE NATIONALE ?

Pour sa part, le jeune Amazigh cultivé redécouvre son amazighité ⁶ par le contrecoup même de cette politique qui se propose de l'arabiser à la va-vite, et de la propagande maladroite qui en est le corollaire. La langue arabe n'est plus sacrée à ses yeux comme elle l'était aux yeux de ses parents et de ses ancêtres, car il sait, lui, qu'elle n'est pas seulement la langue du Coran mais qu'elle est aussi celle des poèmes orgiaques d'un Abou Nouwas, tant célébré par la littérature classique. Il a acquis la conviction que l'arabe n'a pas l'exclusivité du sacré, de même que le sacré n'a pas l'exclusivité de l'arabe. Se tenant sur ce plan il s'estime en droit de savoir pourquoi sa langue maternelle, tamazight, fait seule les frais de la fusion nationale tant prônée. De

bonne grâce, il a accepté que l'arabe fût proclamé seule langue officielle par la Constitution. Or voici que, à longueur de temps, les moyens d'information les plus officiels l'érigent au rang de langue nationale, faisant semblant d'ignorer la nuance ou de la minimiser. (...)

A ce compte, le jeune Amazigh estime que toute proclamation officielle faisant du Maroc un pays arabo-berbère ne peut être que fallacieuse puisqu'elle n'implique aucune concession du fait arabe au fait berbère, en l'occurrence la langue, et uniquement la langue. Le jeune Amazigh s'étonne puis s'irrite, en constatant que ses compatriotes arabophones se sentent totalement étrangers à tamazight et ne font pas le moindre geste d'accueil dans sa direction. Il est outré d'entendre leurs ténors culturels faire insulte à tamazight en décrétant, *ex cathedra* et en totale ignorance de cause, qu'il n'est qu'un idiome sans intérêt (ce qui pousse des étudiants arabophones en linguistique à refuser de noter les exemples tirés du tamazight par leur professeur). Le jeune Amazigh, voyant avec amertume que la langue de ses aïeux ne peut même pas prétendre au statut de langue étrangère, commence par se dresser contre ce qu'il se sent en droit d'appeler le chauvinisme arabe, lequel s'étale dans la presse des arabophones de droite comme de gauche. Il ne serait pas étonnant qu'en son esprit couve un amazighisme virulent qui viendrait faire contre-poids à l'arabisme outrancier des uns et des autres. Toujours est-il qu'il conçoit également quelque amertume devant l'absence de tout arbitrage spontané – et équi-

table – de la part de l'Etat. Ce dernier n'aurait-il pas dû, depuis longtemps, inciter les responsables de la culture et de l'éducation à mettre au point une politique visant à intégrer au patrimoine national, de façon rationnelle et harmonieuse, la dimension principale de l'amazighité, à savoir la langue ?

LE MAROC POURRAIT ETRE LE DEFENSEUR DE L'AMAZIGHITE DANS LE MONDE...

Le Maroc officiel ne se devait-il pas de se constituer en défenseur de l'amazighité en Afrique du Nord, Libye comprise, et dans les pays voisins (Mauritanie, Mali, Niger, Tchad). ? Pourquoi a-t-il renoncé à son rôle de conseiller naturel des instances universitaires étrangères s'intéressant de près ou de loin à tamazight ? Pourquoi le Maroc officiel fait-il semblant d'oublier qu'il est le premier pays Amazigh du monde avec, au bas mot, ses dix millions ⁷ de locuteurs ? Pourquoi n'essaie-t-il pas de comprendre comment la diversité est source de richesse dans le domaine culturel tout comme dans le biologique ? Il fait beaucoup pour que les pierres d'une vieille cité (Fès) soient sauvées – et c'est tant mieux – mais il n'entreprend rien pour sauvegarder une langue plusieurs fois millénaire, qui fut celle des prêtres d'Amon à Siwa et de plusieurs dynasties de pharaons; celle des résistants à toutes les invasions; celle des Septime Sévère et des Caracalla; celle de Tariq prononçant son fameux discours; celle de Youssef Ben Tachfine, qui n'en savait aucune autre; et aussi celle des rois saâdiens – concurremment avec l'arabe – et des rois alaouites jusqu'à Hassan 1^{er} inclus.

Le ministre de ce Maroc officiel qui, il n'y a pas si longtemps, excommunait purement et simplement "ceux qui ne maîtrisent pas totalement l'arabe" ignorait sans doute que l'islamisation de l'Afrique du Nord et des pays voisins s'est faite en tamazight, à telle enseigne que les Oulémas du Souss continuent de nos jours à commenter le Coran en leur langue, à l'instar d'Ibn Tachfin ou d'Abdelmoumen, et que les noms des cinq prières quotidiennes (Sobh, Dhohr, 'Asr, Maghrib, 'Icha) se disent encore en tamazight dans les campagnes sénégalaises. Il oublie aussi que l'islamisation de l'écrasante majorité des musulmans du monde s'est faite dans d'autres langues que l'arabe : le persan, le turc, l'ourdou, l'indonésien, et... tamazight. De nombreux compagnons du Prophète se sont eux-mêmes donné la peine d'apprendre l'une ou l'autre de ces langues...

Les amazighophones trouvent très désobligeant à leur égard que l'appellation de "Dahir berbère" soit constamment donnée à une loi colonialiste qu'ils n'ont inspirée ni peu ni prou, et qu'ils n'ont subie qu'une fois battus militairement, car ce n'est pas sans raison que l'envahisseur a attendu 1930 pour tenter de diviser le Maroc, lui qui savait pertinemment que les Imazighen le combattaient au moins autant pour sauvegarder leur foi musulmane que pour défendre leur tamazirht (leur terre).

Les amazighophones les mieux informés, enfin, s'indignent en apprenant que, depuis une décennie au moins, le moindre patois existant à travers le monde fait l'objet de mille soins de la part des responsables, pendant que tamazight reste frappé

d'un véritable ostracisme culturel. Soupçonnant un certain nombre d'hommes politiques de premier plan d'être "foncièrement anti-berbères", ils commencent à adopter à leur égard une attitude de sourde et profonde hostilité.

QUELLE SOLUTION APPORTER A CE PROBLEME ?

De la courte analyse tentée ci-dessus il ressort que le problème de la langue "berbère" risque de se poser un jour en termes politiques. Il serait alors trop tard pour le ramener à ses dimensions culturelles, car les positions se radicalisent chaque jour un peu plus. Aussi semble-t-il urgent de le résoudre dans ses données actuelles, en offrant aux amazighophones quelques garanties minimales quant aux intentions réelles de l'Etat, à savoir :

1°/ Démontrer que les positions officielles coïncident avec la réalité historique, géographique et sociologique du pays;

2°/ Tempérer l'ardeur de l'arabisme de certains cadres politiques, au lieu de l'encourager sciemment ou inconsciemment;

3°/ Donner au tamazight la place qui lui revient à la radio et à la télévision, en faisant en sorte que les programmes s'y rapportant ne soient pas soumis à des interdictions auxquels ne sont pas soumis ceux réalisés en langue arabe, comme par exemple celui de donner des cours de grammaire ou de littérature;

4°/ Promouvoir une politique d'enseignement de tamazight qui amènerait les arabophones eux-mêmes à apprécier les multiples avantages qu'offre la connaissance de

cette langue à toute personne désireuse d'étudier en profondeur les mœurs et le génie du peuple marocain.

Les grandes lignes de cette politique pourraient être les suivantes :

– A / Créer, dès l'année 1994, un Institut des Hautes Etudes Tamazight. Il aurait pour mission principale la codification de la langue et la mise au point de l'instrument pédagogique de son enseignement;

– B / Instituer, en octobre 1994, une chaire de tamazight dans chaque Faculté des Lettres. Elle aurait pour mission d'enseigner tamazight aux étudiants en lettres, en histoire, en géographie, en sociologie, et en sciences politiques;

– C / Introduire tamazight dans l'enseignement secondaire (octobre 1994), à raison de deux heures par semaine, en partant de la 1^{ère} année;

– D / Introduire progressivement tamazight dans l'enseignement primaire (octobre 1994), à raison de deux heures par semaine;

– E / Expurger les manuels scolaires et universitaires (de langue arabe) des affirmations gratuites où l'amazighité est présentée comme un mal face à une arabité toute de bien;

– F / Créer un Conservatoire de musique et de danse tamazight (octobre 1994).

Amazigh

1 – Langue berbère.

2 – Les berbérophones.

3 – Article écrit en 1980.

4 – Appellation littéraire de la langue arabe.

5 – Barbare et Berbère se prononcent de la même façon en langue arabe.

6 – Berbérété.

7 – En 1980. Environ 60 % de la population, soit aujourd'hui 15 à 18 millions.

LA REPRESENTATION VOCALIQUE DANS LES PARLERS BERBERES DU RIF

Dr. Mohamed Chtatou

LINGUISTIQUE

*Le système vocalique dans les parlers rifains
n'est pas si simple à mettre en équation...*

L'une des particularités marquantes des parlers du Rif marocain est sans nul doute le vocalisme qui se distingue de celui des autres parlers berbères par sa complexité apparente, résultat, semble-t-il, de transformations diachroniques.

En général, les parlers rifains se caractérisent par un système phonologique comportant deux sous-ensembles :

– le triangle vocalique élémentaire, propre à tous les parlers berbères :

(1) i u
 a

– et un second triangle marqué par la durée vocalique :

(2) e o
 a

Historiquement parlant, le deuxième triangle résulte d'une dérivation du premier par le biais d'un phénomène universellement connu, l'allongement compensatoire ("*compensatory lengthening*"), qui se manifeste en particulier dans les parlers anglais du sud de l'Angleterre. Ce phénomène de compensation se produit dans l'environnement d'une séquence consonantique composée d'une voyelle élémentaire suivie de la liquide (r) (Vr). La liquide en question s'efface et sa disparition est compensée par l'augmentation de la durée vocalique de la voyelle qui la précède, ce qui aboutit à une nouvelle gamme vocalique :

(3) ir > io > e
 ar > ao > a
 ur > uo > o

Toutefois, il faut signaler que cette opération a pour corollaire logique le changement de la nature phonologique de la voyelle concernée.

Les voyelles "compensées" ne sont pas seulement sujettes à une augmentation de leur durée, elles changent aussi d'identité sur l'échelle vocalique ("*raising-lowering*" des phonologues anglo-saxons).

Beaucoup diront qu'étant donné l'aspect automatique de cette opération, il n'y a nul besoin de reconnaître l'existence phonémique d'une nouvelle série vocalique puisqu'elle est dérivable. Cette argumentation se heurte à première vue à deux problèmes théoriques de taille :

1 – L'hypothèse (explicative) avancée ci-dessus est le résultat d'une reconstruction historique, un exercice qui n'est pas pratiqué par les locuteurs natifs des parlers en question;

2 – Le phénomène examiné n'est pas toujours illustré par des variantes.

Ceci semble contredire en partie l'idée du "système phonologique (pan-) berbère", chère à certains berbérissants (Basset 1946/1952, Galand 1960, Prasse 1972) qui, selon S. Chaker (1984:77) : "...permet de ramener la multitude des dialectes à un prototype phonématique unique et d'uniformiser aussi les transcriptions, ce qui facilite les travaux de synthèse dans le domaine de la morphologie et de la syntaxe".

Notre objectif sera de démontrer qu'à la différence des autres parlers, ceux du Rif ont un système vocalique beaucoup plus complexe, sur le plan théorique, dont la notation a besoin d'être revue et corrigée avec plus de rigueur scientifique.

Dr. Mohamed Chtatou

(Communication au colloque des 26-27 avril 1993 à l'INALCO – Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris)

LA REPRÉSENTATION VOCALIQUE DANS LES PARLERS BERBÈRES DU RIF

LINGUISTIQUE

Dr. Mohamed Chetoui

Le système vocalique dans les parlers rifains
n'est pas si simple à mettre en équation...

Les voyelles "compensées" ne sont pas
seulement sujettes à une augmentation
de leur durée, elles changent aussi
d'intensité sur l'échelle vocalique
("rising-lowering" des phonologues
anglo-saxons).

Beaucoup d'effort du côté du locuteur
automatique de cette opération. Il n'y a
nul besoin de reconnaître l'existence
phonétique d'une voyelle compensée.

Il y a une différence entre une voyelle
compensée et une voyelle longue.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

La voyelle compensée est une voyelle
qui est plus longue que la voyelle
normale.

L'une des particularités marquantes des
parlers du Rif marocain est sans nul
doute le vocalisme qui se distingue de
celui des autres parlers berbères par sa
complexité apparente, résultat, semble-
t-il, de transformations diachroniques.

En général, les parlers rifains se caracté-
risent par un système phonologique
comportant deux sous-ensembles :

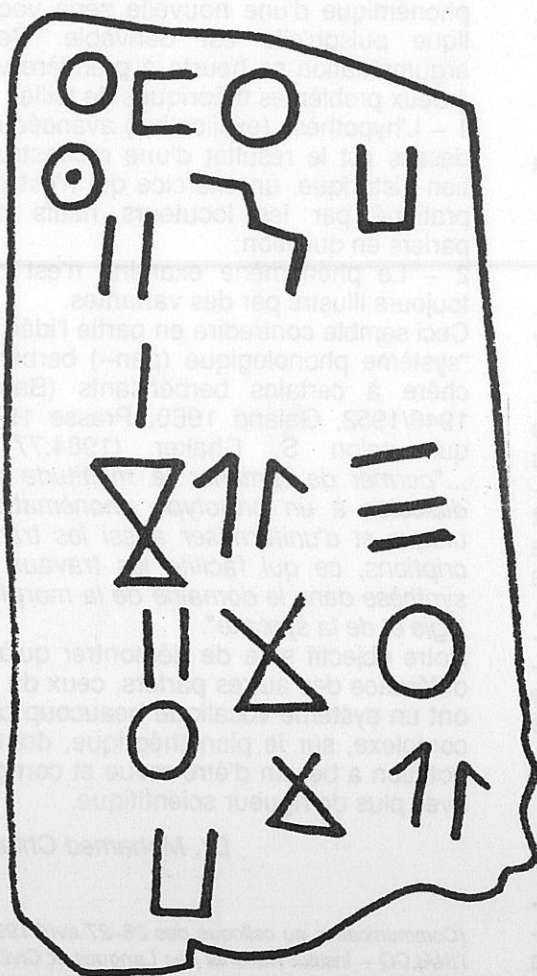
- le triangle vocalique élémentaire,
propre à tous les parlers berbères :

et un second triangle marqué par la
durée vocalique :

Historiquement parlant, le deuxième tri-
angle résulte d'une déviation du premier
par le biais d'un phénomène universel-
ment connu, l'allongement compensé-
toire ("compensatory lengthening") qui se
manifeste en particulier dans les parlers
anglois du sud de l'Angleterre. Ce phé-
nomène de compensation se produit
dans l'environnement d'une séquence
consonantique composée d'une voyelle
élémentaire suivie de la liquide (l) (Vl).

La liquide en question s'efface et sa dé-
viation est compensée par l'allongement
de la durée vocalique de la voyelle
qui précède, ce qui aboutit à une
nouvelle forme vocalique.

Toutefois, il faut signaler que cette opé-
ration a pour corollaire l'opacité de l'orien-
tation de la nature phonologique de la
voyelle concernée.



Inscription libyque sur une stèle, région d'Annaba (Algérie) – Dessin Ouzzin Aherdan.

DE L'ORAL A L'ECRIT, DE L'ECRIT A LA LECTURE :

EXEMPLE DES MANUSCRITS CHLEUHS EN GRAPHIE ARABE

Abdellah El Mountassir

LINGUISTIQUE

Quelles normes retenir pour la transcription graphique d'une langue à tradition orale ?

Les oeuvres de Mhmmd u-Ali Awzal, qui vivait au début du XVIII^{ème} siècle, sont connues dans tout le pays chleuh. Ce lettré, originaire du Souss, nous a laissé des poèmes berbères (tachelhit), essentiellement religieux, écrits en caractères arabes. Cette activité littéraire est, de nos jours, encore vivante dans les milieux des tolba (enseignants et étudiants) des médersas et zaouïas du sud-ouest marocain. Cette littérature n'a pratiquement jamais été publiée mais est restée le plus souvent à l'état de manuscrits.

Nous nous proposons, dans cet exposé, d'étudier le système de notation utilisé par les copistes chleuhs. On constate tout d'abord que cette notation du berbère en caractères arabes n'est pas entièrement phonétique : la plupart des copistes ne se réfèrent pas obligatoirement à leur parler d'origine et tendent à gommer leurs propres réalisations individuelles ou régionales. Pour noter les phonèmes berbères, les copistes chleuhs font donc appel à l'alphabet arabe. Mais certains phonèmes berbères n'existant pas en arabe écrit, les copistes essaient d'y remédier par divers procédés, en particulier par l'emploi de signes diacritiques. Ainsi, le phonème "z" emphatique est-il noté par la lettre arabe "sad" avec trois

points souscrits. Par contre, d'autres emphatiques ainsi que les labio-vélaires ne sont jamais notés par les copistes.

L'analyse des manuscrits chleuhs pose également le problème fondamental du rapport écriture/lecture. Ces manuscrits présentent très souvent plusieurs mots, deux, trois ou plus, qui apparaissent regroupés en un seul "bloc" graphique. Ceci pose de grandes difficultés de lecture. Les recherches actuelles sur cette question tendent à démontrer que le processus de lecture suppose d'abord une identification des mots. Plus l'identification des mots est aisée, plus la lecture est facile.

Ces exemples nous incitent à penser que la fixation de la norme graphique d'une langue à tradition orale doit prendre en considération non seulement les données phonologiques mais doit également être élaborée en fonction des contraintes de l'apprentissage de la lecture. C'est à ces conditions qu'une norme graphique peut être adoptée par les usagers de la langue.

Abdellah El Mountassir

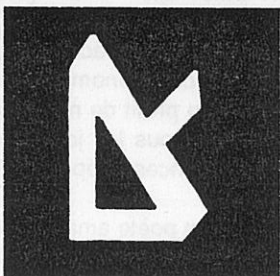
(Communication au colloque des 26-27 avril 1993 à l'INALCO - Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris)

ELEMENTS DE TOPONYMIE ET D'ONOMASTIQUE TAMAZIGHT

Boutamart

VOIE DE RECHERCHE

QUI A INTERET A TOUT DENATURER ?



K

Tamazight est partout présente dans notre pays, dans ses familles, ses tribus, ses localités, ses montagnes, ses rivières et ses plaines.

Elle est partout dans le cœur des hommes et des femmes. Si elle ne remonte pas dans la bouche de tous, elle demeure cependant dans leur conscience, et ne cesse de se manifester dans leur vie de tous les jours, dans leur structure sociale, dans leurs habitudes, leurs travaux, leurs douleurs et leurs fêtes...

Le peuple marocain garde et gardera jusqu'à la fin des temps la marque profonde et indélébile des Imazighen. La poussée arabisante qui ne cesse de dénaturer notre pays depuis "l'Istiqlal" aura peut-être raison de nos petits à la faveur d'un système scolaire totalitaire, mais n'entamera en rien la volonté de ce peuple de rester lui-même dans ses valeurs, ses habitudes et son milieu.

LA MORT DES PRENOMS BERBERES

Si les prénoms ne peuvent résister à cette poussée, les noms de lieux présentent encore des éléments de résistance à même d'être renforcés par une prise de conscience de la population marocaine de la nécessité de sauvegarder ses particularités en tant que peuple bien distinct sur cette terre.

Au lendemain de la colonisation il était encore possible de rencontrer des enfants portant des noms à caractère islamique tels que Mohammed, Ahmed, Hassan, El Houssain, Brahim, Moustafa, Abdel-lah,... aux côtés de prénoms purement berbères tels que, pour les hommes : Haddou, Moha, Bari, Qassou, Bassou, Rahhou, Khallou, Hrou, Idir, Hammou, Addi..., et pour les femmes : Hannou, Berri, Aâdjou, Adjiba, Khedjou, Kellou, Itto, Idjouya, etc. Actuellement des prénoms de feuillets égyptiens terminent leur razzia dans nos villes et campagnes : Karim, Ihçane, Halim, Naïm, Majid, Hafid, Chafiq, Hanâa, Wafaâ, Safâa, Rajâa, Ilham, Chourouq, Ghouroub, Nariman, etc. Des prénoms choisis plutôt pour leur résonance exotique arabe (télévisuelle) que pour leur signification religieuse, sociale ou artistique.

LA LUTTE DES NOMS DE LIEUX POUR LEUR SURVIE

Une des dernières batailles que livre l'identité berbère au Maroc contre le rouleau compresseur du totalitarisme culturel reste la préservation des noms de lieux.

Un recensement systématique des noms de lieux au Maroc, de Tanger à Lagouéra et d'Oujda aux confins algéro-marocains de Tindouf, démontrera de manière indiscutable les origines presque exclusivement berbères des noms de lieux dans ce pays.

Les noms de lieux ont été fixés, comme chacun sait, dans les langues véhiculaires du Maroc, qui sont l'arabe dialectal, le berbère, l'hassania. Cependant la tendance actuelle est à la "modernisation" de certains noms de villes et de sites de barrages, de boulevards, d'écoles, etc., en utilisant en exclusivité la langue officielle, quoique non véhiculaire, qui est l'arabe classique (littéraire).

D'aucuns soutiendraient que les lieux portant des dénominations arabes au Maroc étaient sans nom avant l'arrivée des Arabes en Afrique du Nord. Seulement voilà : si dans des régions inaccessibles telles les ravins, gorges et cîmes du Haut-Atlas et du Sagh'ro, ainsi que dans les régions les plus inhospitalières de Ouarkiz ou Tiris dans le Sahara, il n'y a pas de lieu qui ne porte de dénomination, comment certains lieux dans les plaines côtières peuvent-ils rester sans nom jusqu'à l'arrivée des Arabes pour se voir baptiser : Benguérir (transcrit Ibnou Jarir), Berchid (Abou-Er-Rachid), Beijaâd (Abou-Jaâd), Benslimane (en arabe de Qoraïch "Ibnou-Soulaimane"), Fkih-Bensaleh (écrit en bon arabe classique "Al Faqih Ibnou-Salih"), etc.?

Les cas de M'Azagen (El Jadida), M'ougadour (Essaouira), Aghendour (El Youssoufia), Fdala (Mohammedia), Ighrem n'ssouq (Errachidia), Ahermoummou (Ribatou l'Khair), n'appellent du chroniqueur aucun commentaire...

Il s'agit absolument ici de rebaptisations décidées par une administration nivellatrice et non par les habitants autochtones. Ainsi :

- Tittaouène (les yeux ou les sources) s'est vue transcrite officiellement en arabe "Titouan";
- Ichchaouène (les cornes) s'est vue transcrite officiellement en arabe "Chefchaouène";
- Ifrane (les grottes) s'est vue transcrite officiellement ces dernières années en arabe "Yefrene";
- Azrou (le rocher) résiste à la dénaturation tandis que succombe le nom de son célèbre collège, "le Collège d'Azrou" devenu "Collège Tarik";
- Tagzirt, quoique issue d'un mot arabe berbérisé (Jazira : île), n'a pas échappé à la loi de déformation et se retrouve sur la carte retranscrite "Taghzirt";
- Timahdit devient de plus en plus inspirée par un inconnu au nom de "Al Mahdi";

- Oued Izem, étant la graphie correcte et fidèle au prononcé amazigh, s'écrit en français Oued Zem et en arabe Ouadi Zem;

- Thalath n'Yaouub, près d'Asni, dans la région de Marrakech, s'est vue arabisée de la manière suivante : Toulataâ Yacoub...

Si au temps de "l'Istiqlal" le peuple acceptait volontiers de troquer des noms de colonisation par des noms arabes, tels que : Petit-Jean (Sidi Kacem), Port-Lyautey (Kénitra), Camp-Boulhaut (Benslimane), Camp-Monod (Kamouni = Sidi Allal Bahraoui), Louis-Gentil (Yousoufia), Venet-Ville dite "Fini" (Tlat Loulad), Castillejo (Fnideq), Rincon (M'diq), etc., les Marocains n'ont jamais accepté et n'accepteront jamais que des dénominations berbères soient effacées au profit de noms ne relevant pas de leur vie de tous les jours, ou relevant des simples références propres aux classes dominantes.

Et c'est à juste titre qu'un poète amazigh se révolte encore en 1992, sur les colonnes du journal *Al Bayane*¹, par un poème en tamazight intitulé "AGADIR" dont voici la traduction de quelques extraits :

AGADIR

"Isul muddur darun

"Irghud akh awd s yism ur awn kkisn,

"Ultmach mmugadir a mi nnan tassurt

"D m'mazaghen² dghi Jdida ayd asn qqarn

"Smun awal"

(Agadir tu gardes toujours ton honneur

(Remercions Dieu que ton nom soit encore épargné

(Quant à ta soeur "m'mugadir" on l'appelle "Tassurt"

(Et "Mazagen" c'est "El-Jadida" maintenant qu'on la nomme

(Veille sur la parole³)

Boutamart

1 - Edition du 09/09/92 "Spécial Tamazight".

2 - M'azagen : celle aux belles franges (azag veut dire ici en tamazight : corniche)

3 - C'est-à-dire : veille sur la langue.

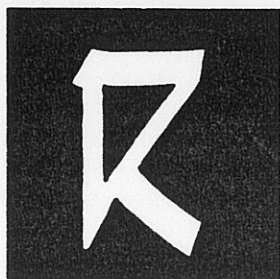
Nous sommes certains que de nombreux lecteurs nous feront parvenir un grand nombre d'exemples de noms de lieux qui ont été remplacés par d'autres à consonance non locale, sous prétexte de modernisme.

AMDEKAR ASRTAN

CCIX LISYUR

TAMDYAZT

Ce texte poétique est produit par un Amdyaz du Haut-Atlas, plus précisément des Aït Hdiddou. Le poète se livre à la peinture d'une société en proie à la métamorphose, à des bouleversements qui entraînent parallèlement l'agonie des valeurs.



k

Nezzurek a udem n'rbbi tufed akw ddunit
Key ayd ibden i lhma d uqraf ad ilin
Unna xf ur irhim ur ikki ljent g wakal
Unna ur saicen ur nnin ad sar ig axam
Mekkar da ttazlan s wass azlin ggid
Ig imki ddagh n izedy adu ur ased yuli
Ad ig rbbi lxir meg efam ma gherd edda
Yak ur yad izriy g winnag ittega ka
Ixxa laabed urek ittenfaa ujmil g wadu
Unna tgerd igyal igak in key g wakka
Ak uryaz ihrid tamara nnes ared yalla
Innak xf wudem n rbbi silwi tagatut
Adday t issufegh anemri nnagh g ittengaraf
Ittu lxir inw as meg ammet gergh g wasif
Uri iaqqil dati ttinniyegh iffegh dati
Han ajmil azmul dghi ayd itteg i ka
Ixxa useggwas ghifengh awis mayd ynnay
Ina qqes g kulci leghwla ayd awen d iwin
Illa rxa g izyaren ur illi ifedl g ulli
Tighawsiwin n imzelad agh na wend akal
Tin cwabia uger wafa ddeggh amezwaru
Isexxer isid yiwi bu lehram ddunit
Ahhinw nna ixeddemen adu ur agh d yuli
Id is yad inna war afud ad yad ggafin
Inghat lehfa n lawqqat tijgil ddunit
Iwa ur issakkel umeggaru ddeggh amzwaru
Ixxa useggwas ghifengh awis mayed yannayy
Ggudegh i cwac ad yawed wafa nnes akw ddunit
Id is tenna dzayer yad a taayad ghifi
Meqqar da kkateggh ittebla tasga ttesgaya
Iwa ur inni lmalik ad awn iseber i ka
Idda sbelyun ghur afud ixwat g minut
Udjan lebni zrin lemaadin gen g wakal
Yiri lghaci n bumdyan ad ghurreghd umun
Iwa mek tlam ka tesghuyum d imzwura
Ad ig wawal winnek waxxa d winnegh d akal
Maka Tgend ittes ar dghi tazlimes ghuri
Wallah wallah tagallit ayd ak gguligh
Mek ur taghulm ittemrara ljic aballagh
N talkurrin d nnefd ad akw tall dounit
Iwa mdakar ma nekkin ifghi umdikar
Nezzurek a udem n rbbi tufed akw ddunit.



Photo Christine Alaoui.

LE NOYER

EXTRAITS DU "MAROC DES POTENTIALITES" (*)

Mahjoubi Aherdan

TEMOIGNAGES

L'exemple du Japon, resté fidèle à lui-même, devrait nous rappeler que la modernité n'est pas divine révélation pour ne pas imputer ses tares et ses carences à notre seule inconséquence.



G

Comment échapper à la dégradation si l'authenticité dont le rôle est d'en conjurer les méfaits reste, elle-même, victime d'autres considérations qui la dénaturent doublement... Je cite le discrédit jeté sur la culture berbère, base et sève de son terroir, folklorisée sur le terrain, maltraitée sur les antennes, malgré le grand cas qu'en fait Sa Majesté... au bénéfice – croit-on ? – de la culture arabe qui, elle-même, est menacée, dans son cachet marocain, et sans penser que nuire à l'une c'est à terme condamner cet alliage de toute beauté où se résume tout notre Moi... avec ses forces d'expressions dans le giron de notre Islam dont Sa Majesté avive le sublime rayonnement.

Dans ce sens, s'exprimer c'est vivre en harmonie avec les pulsations du cosmos dont nous sommes l'émanation... porteurs de l'espérance d'une ouverture sur l'espace.

A ce stade la liberté est donc en fait sa veine d'irrigation, étant par destination le flux de son courant. Mais comment démasquer la surenchère des ultras qui, de tous temps, s'acharnent à faire passer la chose sacrée pour hérésie condamnée ?

MOHAMED EL-FASSI A FES

Pour en situer les données, je reviens à l'anecdote : un soir nous étions plusieurs ministres à rompre le jeûne au Palais Royal de Fès, en présence de Sa Majesté, tout au début de Son Règne. A ma gauche Si Mohamed El-Fassi, à ma droite une autre personnalité. Ayant devant moi la soupière, El-Fassi me demanda de le servir.

– "Non", lui répondis-je.

– "Et pourquoi", dit-il, étonné ?

– "Parce que, simplement, tu avais proclamé que la langue Tamazight n'est pas une langue et qu'il n'y avait pas lieu d'avancer son apport sur le plan de notre civilisation".

Oui, j'ai dit cela.

– "Mais d'abord mon bol, et je raconte !"

Écoutons-le :

- "A l'époque où j'ai été prisonnier avec d'autres nationalistes, à Aïn-Kardous, j'ai demandé à un fqih berbéri-sant de m'initier à la langue berbère. Il m'a répondu : "Pourquoi voudrais-tu perdre ton temps pour un jargon méprisé par Dieu lui-même ? Et, continuant : "Le Créateur a donné à chaque peuple une langue mais, à la fin, il a dû se rendre compte que l'un d'entre eux a été oublié. Il trouva la solution en ramassant les restes des langues, éparpillées sur le sol, et offrit cette mixture, ne pouvant faire autrement, à ce bon peuple Amazigh".

- "On dénonce même Dieu", ai-je rétorqué, furieux. "Mais tu viens de donner la preuve de l'universalité de la langue berbère".

- "Universelle !" plaisanta mon autre voisin... "Elle n'est même pas dans les archives".

La discussion devenant générale, les uns pour, les autres... Sa Majesté, pour mettre fin à toutes nos grandes phrases, posa cette question à El-Fassi :

- "Le berbère est-il une langue, oui ou non ?"

- "A la réflexion, oui, Majesté; il a ses contes et ses légendes, sa poésie, et ses structures ne peuvent être niées".

- "Alors, conclut Sa Majesté, nous aborderons cette question dans une vingtaine d'années. Contentons-nous, maintenant, de consolider notre unité".

MOHAMED EL-FASSI AU CAIRE

Deux ou trois ans après cette joute mémorable, je rencontrai El-Fassi à Alger. Il me dit :

- "Monte, j'ai quelque chose de plus important à te dire qu'une promenade en voiture. Je reviens du Caire, précisa-t-il, où j'ai assisté à une conférence sur les langues et, cette fois, j'ai présenté et défendu l'apport de la langue berbère qui est, assurément, la soeur jumelle de la langue arabe. Elles sortent du même moule et, communément, elles "lought

dad". Certains représentants ont voulu tourner mes paroles en dérision mais Taha Houssein a mis les choses au point en leur disant : "Écoutez cet homme qui apporte, à notre assemblée, un autre son de cloche. Au lieu de vous emballer, cherchez à pénétrer le sens du langage comme le phénomène de sa révélation au point que Dieu donne à chacun une voix particulière au même titre qu'un visage. Aveugle je ne vois pas, et pourtant, grâce au timbre de votre voix, je vous reconnais presque tous. Et il en est ainsi des peuples".

L'INSTITUT NATIONAL DES ARTS ET EXPRESSIONS POPULAIRES

Après vingt années écoulées, le Parlement, saisi, a voté à l'unanimité la création d'un Institut de recherche et de sauvegarde de la langue berbère.

La revue AMAZIGH, de culture et de civilisation, a été autorisée à paraître sur intervention, même, de Sa Majesté... qui, dans la foulée, m'a donné, *intuiti personae*, la responsabilité d'une commission chargée de trouver la meilleure manière possible de sauver de l'altération "nos Arts et Expressions Populaires". La commission, unanime, a recommandé, là aussi, un Institut scientifique et populaire, dont l'action s'étendrait jusqu'à la dernière cellule, fraction ou commune, pour veiller non seulement à la préservation mais à l'épanouissement de nos traditions culturelles si diverses et si riches.

J'ai établi le texte de création en m'entourant des avis les plus autorisés avant de le soumettre à l'appréciation de Sa Majesté. Et quelle n'a pas été ma surprise quand on m'a téléphoné du Palais Royal de Casablanca : "Sa Majesté, que Dieu La glorifie, a tenu à vous envoyer, par courrier exprès, un pli cette nuit même". Une enveloppe scellée, contenant le texte corrigé de la Propre main de Sa Majesté, m'a été remise vers deux heures du matin.

Tout allait donc bien, puisque Sa Majesté le Roi lui-même a maintes fois donné Ses avis éclairés sur la manière de mener jusqu'à terme toutes ces questions d'authenticité, d'identité ou de culture.

Mais c'était compter sans la mystérieuse force occulte qui n'en finit pas de relancer sur l'orbite des équivoques les initiatives les plus nobles... et, comme dit le proverbe : "Tout ce qui est filé redvient laine".

LE CONTE DU NOYER

Ici s'arrête cette analyse mais, comme ma préoccupation va bien plus loin et que s'impose une conclusion, le meilleur moyen, je pense, est de la présenter sous forme d'images pour mieux visualiser une menace qui nous concerne tous.

Il était une fois, dans une profonde vallée, un Noyer qui de toutes ses branches veillait sur la majesté des lieux. Rares étaient ceux qui osaient s'en approcher à cause de la forêt qui le gardait... et quelle forêt, avec tigres et panthères ! Un certain jour, plus tard, de par l'évolution des choses, on décida d'aller le voir en carosse... et alors, un chemin fut tracé à coups de haches et de pioches, et, au lieu de chanter, les oiseaux eux-mêmes écoutaient les troncs d'arbre gémir et les feuillages sangloter. L'écho, sans retenue, en reflétait le désarroi – mais qui pouvait penser au trouble de la forêt et à l'ultime souffrance des sèves arrêtées ? La nature, violée, ouverte à toutes les profanations, personne ne pouvait, à part elle, se rendre compte des déchirures provoquées dans ses fibres les plus intimes.

Le Noyer fut, bien sûr, loué, sa structure vantée et sa beauté admirée, en des discours préparés à l'avance. Mais qui pouvait dire s'il en était flatté car, n'étant jamais interrogé... comment savoir ? Mais l'on peut supposer que le calme perturbé de cette vallée était plus qu'une désapprobation hurlée sur les cîmes. Les

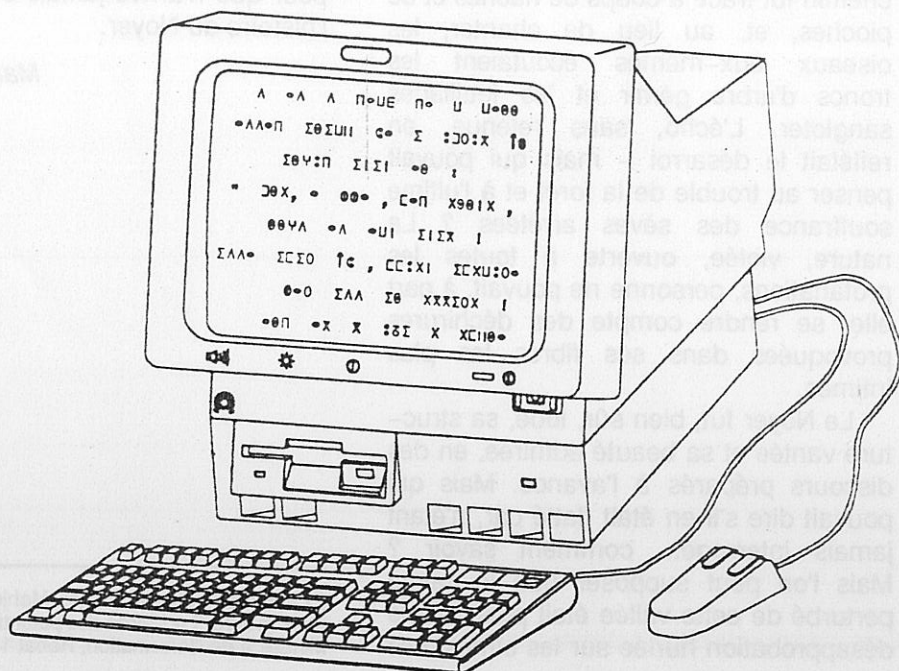
responsables de ce désordre, eux, n'arrêtaient pas de s'arracher les noix du Noyer alors qu'encore leur chair était collée à leur gousse verte. Et puis vint le temps des siestes à l'ombre de l'Arbre, plusieurs fois centenaire, dont les racines dénudées et piétinées demandaient grâce... même aux dames qui s'amusaient à en enlever le tanin pour se rougir les gencives. Un jour le corps du grand Noyer fut débité et l'on vit s'installer, au cœur des grandes maisons, tables ouvragées et commodes... et comme l'on peut penser, l'on fit du charbon avec le reste de la forêt.

Et c'est ainsi que rien ne pourra faire revenir, jamais, la douceur de vivre au pied du Noyer dont le souvenir estompé au large du temps passé n'en finit pas de hanter le clapotis de la rivière qui passe tout à côté, et qui, désormais, ne charrie que des reflets vers la mer.

Que dire d'autre après cela... si ce n'est qu'heureusement Sa Majesté aborde une autre étape sur le plan de la guerre qui nous est imposée, pour pouvoir se libérer et, cette fois, lancer une "Marche" beaucoup plus palpitante... pour que n'arrive jamais ce que suggère l'histoire du Noyer.

Mahjoubi Aherdan

(*) – Extraits d'un article de Mahjoubi Aherdan paru dans le livre "Le Maroc des potentialités" (Edité par le Ministère de l'Information, Rabat 1989, p. 276-280).

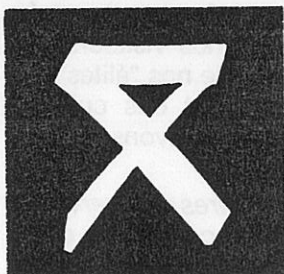


POUR UN MAGHREB AUTHENTIQUE

ILILLI

OPINION

Le Maghreb millénaire a connu bien des visiteurs. Certains ont fait souche. Chacun a apporté une couleur nouvelle dans ses bagages. La mosaïque ainsi constituée est belle et riche. A chaque fois que l'une de ces couleurs a tenté de recouvrir les autres, la mosaïque est devenue terne. Et les hommes n'ont pu le supporter.



gu

L'unité des nations du Maghreb est une chose acquise. Il semble évident aujourd'hui qu'il ne viendrait à l'idée de nul de ses citoyens de la remettre en question : ils sont avant tout Algériens, Marocains, Tunisiens... Ils ont ce qu'il faut de patriotisme pour que leurs dirigeants n'aient plus à redouter de scissions internes, et ceux-ci sont conscients qu'il faut éviter tout excès de ce patriotisme, qui risquerait alors d'engendrer du chauvinisme à l'égard des voisins. Ce serait d'autant plus regrettable que notre époque surpeuplée a besoin de paix et d'amour, et que les nécessités du développement conduisent au contraire à ouvrir les frontières un peu partout dans le monde. Nous sommes dans un contexte d'ouverture. On ne vit plus isolé. L'autarcie économique conduit toujours à la stagnation : on a besoin des ordinateurs des uns, des céréales des autres. On a besoin d'unir ses forces pour parvenir à l'harmonie, au bonheur. L'Europe unie se forge à nos portes, l'Amérique du Nord s'élargit, la planète se dirige peu à peu vers un système économique de libre échange et un système politique généralisé fondé sur la démocratie. On parle du Grand Maghreb depuis quelques décennies : c'est une nécessité. Hélas il ne se fait pas aussi vite qu'il le faudrait.

Or dans ce contexte d'ouverture nous assistons un peu partout sur la planète à une montée du régionalisme culturel, à des revendications d'identité locale, et même à une volonté, au sein d'organismes internationaux comme l'UNESCO par exemple, de recherche et de sauvegarde des particularismes régionaux. L'humaniste du XX^e siècle sait que toute parcelle de mémoire vive est précieuse... Ce mouvement semble contraire au mouvement général. Cependant, si l'on y réfléchit, cette tendance n'a rien de paradoxal : c'est au contraire un signe de dynamisme et de bonne santé mentale des peuples comme des citoyens, qui refusent une condition de fourmi anonyme perdue dans une fourmilière de plus en plus étendue : c'est là une question d'échelle, une question de *rapports d'échelles*. Ce va-et-vient entre l'individu et le groupe social, entre la région, la nation et le continent, est l'équivalent au niveau culturel du pluralisme politique. Si le pluralisme

politique est la condition *sine qua non* de la démocratie, le pluralisme culturel l'est aussi. L'être humain est tout aussi attaché à ses racines que l'arbre de la forêt. Et si l'on détruit ses racines on détruit la forêt...

Le Maghreb millénaire a connu bien des visiteurs. Certains ont fait souche. Chacun a apporté une couleur nouvelle dans ses bagages. La mosaïque ainsi constituée est belle et riche. A chaque fois que l'une de ces couleurs a tenté de recouvrir les autres, la mosaïque est devenue terne. Et les hommes n'ont pu le supporter.

PLUSIEURS MILLENAIRES D'HISTOIRE...

Si l'on en croit les stèles et gravures rupestres retrouvées un peu partout, la civilisation des Imazighen remonte à plusieurs millénaires. Et si l'on en croit les similitudes de vocabulaire, on retrouve des traces de ce peuple qui attestent sa présence dès l'origine dans tout le bassin méditerranéen et bien au-delà, depuis l'ancienne Egypte et semble-t-il la Grèce jusqu'à peut-être l'Amérique, en passant au Nord par les Celtes et les Gaëls, et au Sud du Sahara par ses pays frontaliers. Par miracle cette civilisation est encore vivante. Mieux : elle se réveille, riche de sa différence. Ses racines sont si profondes qu'il suffit d'un peu d'eau, d'un peu d'oxygène pour que la sève remonte et que des bourgeons, d'une autre dimension, éclosent. Sa littérature, ses arts, sa poésie, son génie opprimés ne demandent qu'à s'exprimer.

Opprimés ? Certes oui : sa langue n'est même pas reconnue dans son propre pays ! Pourtant, force est de constater qu'elle se parle toujours. Sous forme de dialectes, de patois, rétorque la couleur terne ! Non pas : si la prononciation varie d'une région à l'autre les mots sont les mêmes, la structure est la même. C'est cette même structure que l'on retrouve, du reste, dans l'arabe dialectal – mais nous y reviendrons.

Or qui dit langue dit culture, et nul ne conteste cette culture authentique et originale qui s'est exprimée dans tous les domaines de l'art, que ce soit en archi-

itecture ou dans les tissages, bijoux, danses, chants, contes et traditions de toutes sortes... Ainsi par exemple, l'architecture berbère ne se résume pas à celle de nos qasbahs (qui, malgré ce que certains prétendent, sont très différentes de celles du Yémen) mais c'est aussi celle de tous nos minarets, à commencer par les plus prestigieux : Koutoubia, Tour Hassan, Giralda ou Tlemcen. La forme même de ces minarets est très différente de ceux d'Arabie et du Moyen Orient. Ce ne sont donc pas des Arabes qui les ont importés, et par conséquent ce sont bien des Berbères qui les ont conçus et édifiés.

Cette culture donc, qui est tant appréciée à l'extérieur et par nos visiteurs, est dépréciée par certaines de nos "élites" qui l'occultent en lui préférant des cultures d'importation. Nous ne pouvons que le déplorer. L'avenir jugera...

"Des autels des ancêtres, conservez la flamme et non pas la cendre" – disait Jaurès. Or, face à l'explosion du monde moderne et à la tendance au "style international", cette flamme vacille. A nous tous, à tous ceux qui sont conscients de sa valeur, de la raviver. Nous en sommes responsables devant les générations à venir. Nous lui devons aide et assistance. La Civilisation ne nous pardonnerait pas de l'avoir laissée mourir.

Ainsi est née la revue *AMAZIGH* il y a une dizaine d'années. Ainsi renaît, tel le Phoenix de ses cendres, la présente revue *TIFINAGH*. Entre temps le contexte a changé. Une prise de conscience s'est dessinée à l'échelle maghrébine. On a soudain peur de perdre irrémédiablement quelque chose de précieux, un patrimoine, une authenticité, mieux : une originalité – ce par quoi nous ne sommes pas simplement un "Tiers-Monde" à la traîne, un consommateur et un fournisseur, mais un facteur potentiel de *renouveau*. Nous avons beaucoup pleuré notre merveilleuse civilisation arabo-berbère d'Andalousie, et nous en avons fait un énorme complexe de vaincus; nous nous sommes suffisamment lamentés ! N'achevons pas de détruire ce qui nous reste d'originalité en la fondant dans un moule

d'exaspérante uniformité... *TIFINAGH* est l'une des expressions de ce réveil.

DIALOGUE

– "Mais quoi ! vas-tu me rétorquer : créer une revue qui a la prétention d'exprimer l'âme berbère et la publier dans une langue étrangère, n'y a-t-il pas là une contradiction ! ?

– Cela peut te sembler... Je laisse Yacine Kateb te répondre : "*La langue française est un butin de guerre ! Elle nous appartient, et nous entendons la préserver aussi jalousement que nos langues traditionnelles*"... Je laisse Mouloud Mammeri te convaincre : "*la langue française nous traduit infiniment plus qu'elle nous trahit*"... Nous sommes dans le pluralisme, n'est-ce pas ? N'est-ce pas l'une des couleurs de la palette ?

– L'arabe aussi !

– Tu as parfaitement raison. Il n'est pas question de s'en séparer. L'arabe est une richesse, à la fois poétique et spirituelle; c'est une composante de notre identité. Mais il y a aussi ceux qui ne le lisent pas : les Touaregs, les Kabyles, tous ceux du Maghreb qui parlent tamazight sans nécessairement parler l'arabe. N'oublie pas que dans le monde cinq musulmans sur six ne comprennent pas l'arabe... Par ailleurs l'imprimerie en caractères latin est répandue dans le monde entier. Ce serait se fermer toute communication avec la plus grande partie de la planète et la plupart de nos correspondants étrangers, universitaires et chercheurs. Ce n'est pas un hasard si la majorité des études sur la civilisation amazigh a été publiée en caractères latins. Ainsi en est-il par exemple de l'Université d'Aix-en-Provence qui vient de publier le douzième tome de son *Encyclopédie Berbère*, un travail en cours depuis plus de dix ans... Sans parler des anciennes études, aussi renommées que *Hesperis* et *Tamuda* au Maroc ! Ah, nous n'en serions pas là si des études de la civilisation amazigh avaient été faites en arabe : mais *quid* depuis Ibn Khaldoun ? Et nous n'en serions pas là non plus si tamazight avait été enseigné dans nos

écoles, car nous l'écririons sans doute en arabe... Mais bref : à qui la faute ? Quoi qu'il en soit, seul *tifinagh* reste notre écriture exacte. C'est pourquoi nous la ravivons.

– En ce cas pourquoi ne pas publier cette revue directement en *tamazight* avec des caractères *tifinagh* ?

– Pour les mêmes raisons d'audience... Il est souhaitable qu'elle soit la plus élargie possible. Cela viendra peut-être, mais nous n'avons pas le temps d'attendre que les travaux universitaires en cours aient abouti à la publication d'un dictionnaire unique de *tamazight* tout comme à une écriture *tifinagh* normalisée.

– Qu'est-ce que *tifinagh* au juste ? De l'archéologie ? Une re-création ou une récréation d'intellectuels ?

– Etymologiquement ce mot signifie "notre découverte". De l'archéologie... en un sens tu as raison : cette écriture eut cours au Maroc, en Algérie et ailleurs dans les temps anciens, comme l'attestent de nombreuses stèles et gravures rupestres. Mais tu dois bien savoir qu'elle est toujours utilisée couramment par les Imouhars (Touaregs), qui s'en trouvent ainsi en quelque sorte les dépositaires. C'est, je te le répète, la seule écriture qui permette de retranscrire exactement toutes les sonorités de la langue des Imazighen, que ce soit *tamazight*, *tarifit* ou *tachelhit* au Maroc, *thaqbaylith* ou *thachawith* en Algérie, *tamachakt* dans le Hoggar, etc.

– Ce ne sont là que dialectes !

– Qu'est-ce que tu me chantes ? L'arabe a ses *hassania*, *darja*, etc. Tout comme il y a l'arabe classique *fusha*, il y a tamazight classique, qui se distingue lui aussi des parlers régionaux, lesquels ont néanmoins toujours la même racine, c'est-à-dire les consonnes... Un Arabe du Moyen Orient comprend-il nos parlers arabes du Maghreb ? Crois-tu qu'un jour nous parlerons tous entre nous l'arabe classique ? Il ne faut pas rêver...

– Je ne rêve pas ! Les Français ont bien réussi à imposer la langue française au milieu de leurs divers dialectes :

breton, germain, corse, langue d'oc et langue d'oïl...

- En combien de siècles et au prix de quelles pressions ? D'ailleurs, va écouter les Alsaciens parler entre eux... L'Histoire accélère : nous n'avons plus des siècles à notre disposition, et il n'y a plus guère que dans les films que l'on peut encore entendre cette menace : *"nous avons les moyens de vous faire parler"* ! Non, nous n'avons plus les moyens... Mille trois cents ans se sont écoulés depuis que nous avons embrassé l'Islam, mais l'arabe classique ne s'est pas imposé.

- Est-il vraiment nécessaire de faire revivre tamazight ?

- Elle n'a pas besoin de revivre puisqu'elle vit.

- Je veux dire : la rajouter à la profusion des langues internationales existantes, à une époque où l'on cherche au contraire à simplifier les choses ?

- N'inversons pas les choses : il ne s'agit pas de la rajouter mais de la préserver en tant que racine de nombreuses langues internationales. C'est une vieille langue mais elle est toujours vivante, tandis que l'égyptien antique, le chaldéen, le sumérien, le latin ont disparus. Ne serait-ce qu'à ce titre tamazight est d'une valeur scientifique inestimable...

- Mais sera-t-elle à terme un vecteur de communication au-delà des frontières ?

- Tu penses bien que ce n'est pas à nous d'en décider ! C'est comme pour la culture : il n'est pas en notre pouvoir de la perpétuer - car toute culture se perpétue d'elle-même. Nous pouvons seulement contribuer à la recueillir, à en recueillir avec tout notre enthousiasme et toute notre ferveur la poésie, qui est son essence, et parler la douceur de sa langue, qui est son chant..."

QUEL AVENIR ?

Alexander King se demandait il y a déjà trente ans : *"Nous nous trouvons actuellement dans une période de changement très rapide, plus rapide qu'il n'a jamais été dans l'histoire humaine. Il s'agit de changements politiques, c'est clair. Il*

s'agit de changements économiques. Il s'agit aussi de changements sociaux et techniques. Nous atteindrons dans un proche avenir un accroissement des puissances, des possibilités et des difficultés de l'homme. Les bouleversements seront encore plus rapides et peut-être aussi les inquiétudes. Dans ces conditions, se pose la question : que pouvons-nous faire pour nous y préparer ?"

Depuis cette époque le communisme s'est effondré, même si certains y ont cru. Depuis on a marché sur la lune, même si certains n'y ont pas cru. Depuis... la question reste d'actualité : que pouvons-nous faire pour nous préparer au futur ?

Au risque de nous répéter, nous affirmons que ce n'est pas l'heure de renier notre culture. Car nous risquons d'avoir sérieusement besoin d'elle si nous ne voulons pas nous vendre au plus offrant et nous éparpiller ainsi dans l'uniformité générale. Mais cette culture ne doit être que direction et non immobilisme, et ne doit surtout pas engendrer de division : ce serait le pire des fléaux. Elle doit nourrir nos fleurs afin qu'elles s'épanouissent... C'est pourquoi je pense que la revue *TIFINAGH* ne doit pas être politique mais avant tout de culture et de civilisation et, au-delà des frontières, maghrébine.

OUVERTURE

C'est donc un message de paix qui s'adresse à tous ceux qui ont peur du "berbérisme". Que ceux-là nous reconnaissent car nous les reconnaissons. Ils ne seraient que fraticides à nous parquer dans des réserves, fraticides comme le furent les nazis et le sont d'autres totalitaristes.

Qu'on veuille nous enlever notre langue berbère, nous ne l'acceptons pas, c'est clair. Mais si l'on cherchait à nous priver de l'arabe, ou même du français, nous ne l'accepterions pas davantage, et serions les premiers à nous battre ! Qu'on le veuille ou non ces langues font partie de notre patrimoine. Du reste, pourquoi nous priver des possibilités particulières de chacune, et de leur complémentarité ?

ILILLI ♣

QUELQUES PUBLICATIONS AMAZIGH

ICI ET AILLEURS...

Rubrique réalisée par Omar Louzi

PARUTIONS

VIENT DE PARAÎTRE *

CAHIER D'ETUDES AFRICAINES

Cahier d'Etudes Africaines n° 129 (195 pages) consacré aux Berbères et à la berbérologie, Ed. de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris (CID, cf. ci-après).

ENCYCLOPEDIE BERBERE

L'Encyclopédie Berbère a été lancée en 1971 par Gabriel Camps. Ouvrage publié sur la recommandation du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines (UNESCO). Le dernier tome (n° 12) a paru en nov. 93 (Editions Edisud, La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France).

UNE DECENNIE D'ETUDES BERBERES

Etablie par Salem Chaker (professeur de berbère à l'INALCO, Paris), cette bibliographie critique recense de manière systématique la production berbérissante de la décennie 1980 (1408 titres présentés, 256 pages). Editions Bouchène, Alger. Disponible à l'INALCO (2 rue de Lille, 75343 Paris Cedex 07).

INFORMATIQUE *

LOGICIEL "AWAL AMAZIGH"

Tamazight est entré dans le domaine de l'informatique. En effet le premier logiciel en langue tamazight a vu le jour à l'Université canadienne "Western Ontario". Conçu par le professeur Arezki n'Aït Abdellah, le logiciel "AWAL AMAZIGH" est fourni gratuitement comme un service public à la communauté amazigh. C'est un excellent outil d'initiation à la lecture et à l'écriture en langue tamazight. Arezki n'Aït Abdellah a présenté son logiciel au colloque international de phonologie et de phonétique berbère qui s'est tenu à l'INALCO en avril 1993, auquel nous avons assisté.

UN SYSTEME TEX BERBERE

TEX (prononcer "tegh") est un système de composition développé par l'illustre informaticien D. E. Knuth de l'Université de Stanford, Californie, USA. Yannis Haralambous, vacataire au CERTAL (INALCO), vient d'adapter ce système à tamazight.

REVUES ET PERIODIQUES *

AWAL

(Awal signifie "parole" en tamazight)

Revue annuelle (233 pages) fondée par Mouloud Mammeri, publiée par le Centre d'Etudes et de Recherches Amazigh (CERAM), Editions des Sciences de l'Homme (CID, Centre Inter-institutionnel pour la Diffusion de publications en sciences humaines, 131 Boulevard Saint-Michel, 75005 Paris).

TISURAF

(Tisuraf signifie "à petits pas" en tamazight).

Revue universitaire annuelle (93 pages) éditée par le Groupe d'Etudes Berbères, Publications de l'Université Paris VIII (2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis Cedex 02, France).

TIDDUKLA

(Tiddukla signifie "amitié" en tamazight).

Magazine mensuel + Lettre (4 pages), publiés par l'Association de Culture Berbère (ACB, 37 bis rue des Maronites, 75020 Paris).

TASAFUT

(Tasafut signifie "clarté" en tamazight).

Périodique (12 pages) publié par l'Association Nouvelle de la Culture et des Arts Populaires (la Maison des Jeunes, Yacoub-El-Mansour, Rabat). Dernière parution : n° 11, oct./ nov. 93.

ADRAR

(Adrar signifie "montagne" en tamazight).

Périodique socioculturel mensuel (8 pages) édité à Casablanca. Dernière parution : n° 19, nov./ déc. 1993.

IDLES

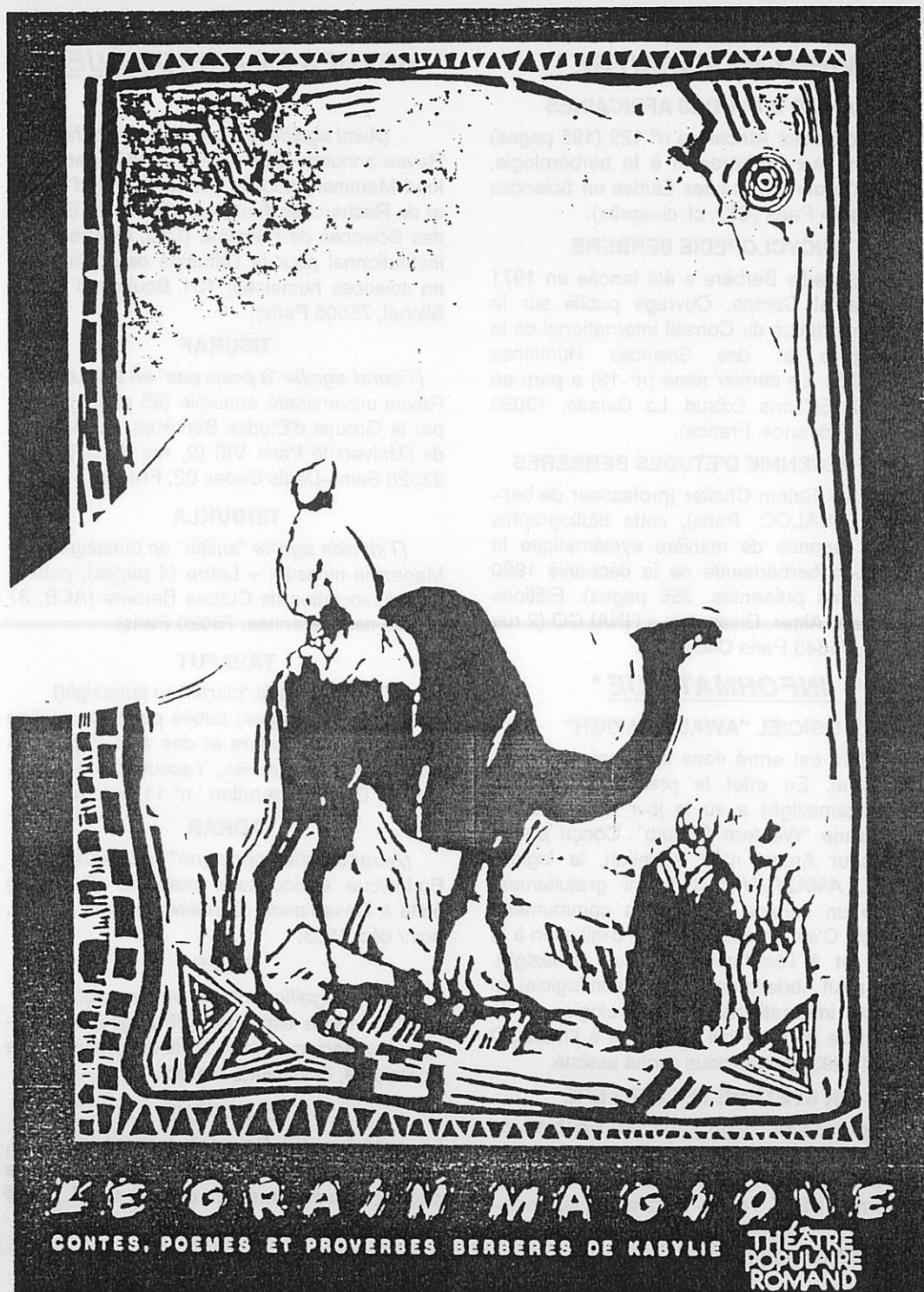
(Idles signifie "culture" en tamazight).

Bulletin interne bimestriel (36 pages) de l'Association socioculturelle Tilelli de Gheris (Boîte Postale 69, Goulmima, Maroc).

EL BAYANE

Le quotidien "El-Bayane" (organe du PPS, ancien Parti Communiste marocain) publie une page entière en tamazight chaque mardi. ♦

* Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.



BREVES CULTURELLES

Rubrique réalisée par Mohammed Behri

MEDIAS

Ceux qui essaient de vivre leur berbéritude...

ACTUALITE EDITORIALE

ACTES DES TRAVAUX DE LA QUATRIEME CESSION DE L'UNIVERSITE D'ETE D'AGADIR

Le troisième volume des actes de l'Université d'été d'Agadir (Association Tamazight, basée à Agadir) est en préparation. Ce dernier volume englobe les différentes interventions et débats qu'a connue la cession de l'été dernier ainsi que l'ensemble des recommandations adoptées.

L'AUTEUR DE "TIMITAR" RECIDIVE

Ali Sidki Azaïko, poète et universitaire amazigh, auteur du célèbre recueil "Timitar", vient de mettre sous presse son second recueil de poèmes en tamazight intitulé "Izmwan".

LA RYTHMIQUE DU RIF

La poésie tamazight rifaine n'a pas encore dépassé le stade des débuts timides pour ce qui est de l'édition. Cette année a vu la publication d'un seul recueil en tarifit. Il s'intitule "Matouchid Ig Rahiq Inou", signé Assemghini Sellam. Edité par Dar Qortoba d'Edition et d'Impression, ce recueil est composé de vingt-sept poèmes en tamazight.

A "OUSSAN SEMMIDNINE" SUCCEDE "TIGHIRI NTEBRAT"

Moumen Essafi a désormais pris un élan éditorial certain. Son oeuvre en tamazight "Oussan Semmidnine" n'a pas encore terminé de faire parler d'elle que voilà une seconde oeuvre sous presse, de même facture et sous la même signature, intitulée "Tighiri Ntebrat".

SECOND NUMERO DE ANAROUZ

Anarouz (Espoir) est le titre de la revue éditée par l'Association Nouvelle de Culture et des Arts Populaires, section d'Agadir, et dont le second numéro est sous presse.

PARUTION DE AMAINO

Amainou (Lien) est le titre de la revue que compte lancer la section casablancaise de l'Association Nouvelle de Culture et des Arts Populaires (Bureau d'Anfa).

GRAND SUCCES DE L'EXPO DU LIVRE EN TAMAZIGHT

Une exposition dédiée au livre en langue tamazight s'est tenue en octobre dernier dans le hall du Complexe Culturel de la Commune d'Anfa (Casablanca).

Sans tambour ni trompette, l'expo a drainé un grand public assoiffé de littérature en langue tamazight.

MUSIQUE

Le groupe musical "Archach" vient de sortir un dernier album en cassette sous le titre de *Tamouzgha*.

CINEMA - VIDEO

Un nouveau film vidéo en tamazight se distribue dernièrement en vidéoclub : l'histoire intitulée "Tamghart worgh" retrace la vie d'une femme tamazight de la région de Tiznit, défendant son honneur, sa terre et son foyer en l'absence du mari, travailleur émigré en Europe. Réalisé par Lhoussaine Bouizakarn et interprété par Hmad Badouj et la troupe théâtrale "Tifaouine", le film a été tourné dans le pittoresque décor naturel du village "Ighir Melloulén".

EN TOUTE NAIVETE

"Nous attendons... qu'avec la démocratie promise un télé journal en tamazight soit institué, et au moins les informations nationales soient données à la télévision en tamazight au même titre qu'en espagnol et en français."

(Khalid Azami, chanteur - entretien sur la Radio d'Agadir, novembre 1993).

"Nous disposons d'un grand nombre de films réalisés (avec l'aide de l'Etat : subventions du Centre Cinématographique Marocain) en langue arabe; nous voudrions voir un jour se réaliser le même nombre de films en langue tamazight."

(Déclaration de Lhoussaine Bouizakarn au journal "Adrar" n° 19 - 8^{ème} année, novembre 1993, page 3 - 2^{ème} colonne). ♠

Ceux qui essaient de vivre leur perpétuité...

ACTUALITÉ ÉDITORIALE

ACTES DES TRAVAUX DE LA QUATRIÈME CÉSSION DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ D'AGADIR

Le troisième volume des actes de l'Université d'été d'Agadir (Association Tamazight, passée à Agadir) est en préparation. Ce dernier volume englobe les différentes interventions et débats qui ont connu la cession de l'été dernier ainsi que l'ensemble des recommandations adoptées.

L'AUTEUR DE "TIMTAR" RÉCIVÉ

All Sidi Attkin, poète et universitaire agadiri, auteur du célèbre recueil "Tamtar", vient de mourir sous presse son second recueil de poèmes en tamazight intitulé "Tawra".

LA RYTHMIQUE DU RIF

Le poète tamazight rifain n'a pas encore dépassé le stade des débats récents pour ce qui est de l'écrit. Cette année a vu la publication d'un seul recueil en rifain. Il s'intitule "Wastouché la Rifain Inou", signé Assamghin. Selon l'Édition par Dar Ouchoa d'Agadir et d'impulsion, ce recueil est composé de vingt-sept poèmes en tamazight.

A "OUSSEN SEMBACH" : SUCCÈS DE "TIGHNI TIBBAT"

Moumen Gassit a désormais pris un élan éditorial certain. Son œuvre en tamazight "Oussen Sembach" n'a pas encore terminé de faire parler d'elle que voit une seconde œuvre sous presse, de même facture et sous la même signature, intitulée "Tighni Tibbat".

SECOND NUMÉRO DE ANAROUZ

Anarouz (Espoir) est le titre de la revue éditée par l'Association Nouvelle de Culture et des Arts Populaires, section d'Agadir, et dont le second numéro est sous presse.

PARUTION DE AMANOU

Amanou (Lien) est le titre de la revue que compte lancer la section espérantoise de l'Association Nouvelle de Culture et des Arts Populaires (Bureau d'Agadir).

GRAND SUCCÈS DE L'EXPO DU LIVRE EN TAMAZIGHT

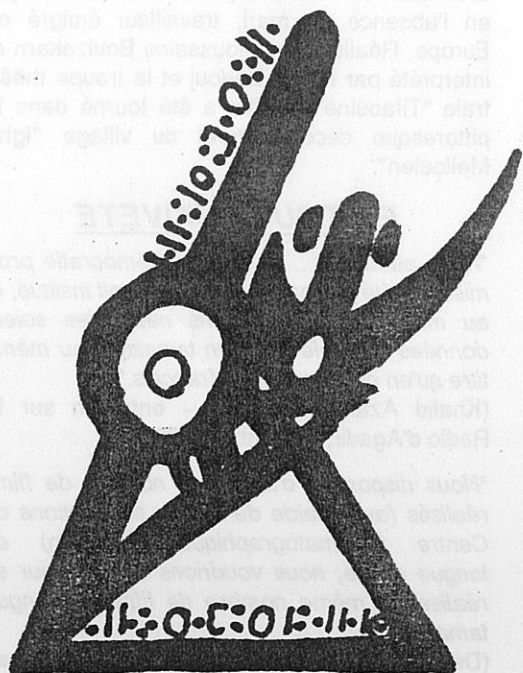
Une exposition dédiée au livre en langue tamazight s'est tenue en octobre dernier dans le hall du Complexe Culturel de la Commune d'Agadir (Casablanca). Sans tambour ni trompette, l'expo a attiré un grand public assailli de littérature en langue tamazight.

MUSIQUE

Le groupe musical "Archiach" vient de sortir un dernier album en cassette sous le titre de "Tamazigha".

CINÉMA - VIDEO

Un nouveau film vidéo en tamazight se distingue de la manière en vidéo. Il s'intitule "Tamtar" et est réalisé par la région de Tzoul. Le film tamazight de la région de Tzoul, tourné par le même réalisateur, se voit en son foyer. Le film "Tamtar" est sorti en vidéo en l'absence de l'Association Boukhar et Europe. Le film "Tamtar" est sorti en vidéo en l'absence de l'Association Boukhar et Europe. Le film "Tamtar" est sorti en vidéo en l'absence de l'Association Boukhar et Europe.



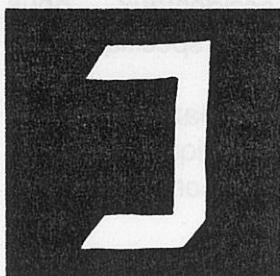
Calligraphitagh (fiction) - D'après un dessin d'Ichou.

BERBERITE, BERBERISME, BERBERISTAN...?

Moha ou Saïd Mokhlis

IDENTITE AMAZIGH

*Du droit inaliénable des peuples
à disposer d'eux-mêmes...*



f (ph)

Il y a quelque temps encore, quiconque s'aventurerait à revendiquer l'identité Amazigh encourait, selon son interlocuteur, des réactions brutales allant en ordre croissant de : "à quoi bon ressusciter un patois ?" – "point besoin d'un autre Kurdistan" (certains emploient le vocable de Berbéristan !) – "le colonialisme est de retour !" – "l'im-périalisme est aux aguets !" – etc.

AMNESIE HISTORIQUE ET CULTURELLE

Lorsqu'on ampute le pays de l'une de ses dimensions constitutives, lorsque l'on cultive l'amnésie historique et culturelle, lorsque l'on impose des légitimités artificielles, lorsque l'on prétend construire l'avenir de notre société sur des mythes plutôt que sur ses réalités... les gens sont incités à réfléchir, se redéfinir, réagir.

Ainsi le devenir de notre identité Amazigh se pose / s'impose ! L'édification d'une société de droit, la construction d'un Etat démocratique apte à assumer les défis du XX^{ème} siècle, ne peuvent se faire sans Tamazight.

Cependant, ce problème continue à soulever de grands débats inutiles où les positions demeurent, hélas, souvent passionnelles, émotionnelles et parfois violentes.

Une mise au point à ce sujet est nécessaire : la violence ne peut engendrer que la violence, et c'est pourquoi une personne réagit ou riposte de façon spontanée, outre-passant en acte et propos ce qu'en temps ordinaire elle n'aurait pas envisagé.

AMAZIGHOPHOBIE

Toute une part de gravité du problème est liée à l'incompréhension réciproque. Incompréhension accentuée

par l'absence d'une prise de conscience relative à l'identité Amazigh, et par le silence "complice" des médias et des moyens d'information qui souffrent du complexe de "l'amazighophobie".

Aussi est-il urgent de dépasser ce "stade" polémique, car la négation pure et simple de l'autre – de soi-même ? – ne peut qu'entraîner le rejet qui en est le corollaire; on ne pourra rien construire sinon braquer les gens les uns contre les autres et pousser les extrémistes vers des actes suicidaires.

Ceci posé, revenons à la question "Tamazight", à ses "objecteurs". Ils sont à classer en trois catégories :

1 / La première catégorie est composée de ceux qui nient purement et simplement notre identité Amazigh;

2 / La deuxième catégorie continue encore à poser le problème de savoir si tamazight est une langue ou un dialecte, et continue à douter de ses capacités d'être une "vraie" langue capable de "communiquer" dans tous les domaines du savoir humain;

3 / La troisième catégorie prétend qu'une démocratisation de la vie sociale passe avant tout autre problème et surtout avant la question linguistique.

IMAZIGHEN NE VIENNENT DE NULLE PART

Ces trois positions méritent de notre part une réponse nette et franche : en tant qu'Imazighen, nous ne venons de nulle part, et nous ne voyons pas de raison pour instruire un procès; le procès de qui? De quoi? Nous ne voulons, quant à notre revendication légitime, jouer ni aux accusateurs ni aux avocats. Ce sont

eux qui devraient instruire leur procès, justifier, si justification est possible.

Nous ne prétendons pas apporter toutes les solutions aux problèmes qui se posent; car derrière la lutte pour la diversité linguistique et culturelle, c'est le problème des libertés confisquées et de la démocratie qui est en jeu.

Pour maintenir le débat ouvert et l'alimenter, nous donnons quelques réponses de principe :

– Nous ne sommes ni moyen-orientaux, ni occidentaux, nous sommes africains et spécifiquement nord-africains;

– Le statut de Tamazight est une affaire à la fois linguistique et idéologique, toutes spéculations demeureront fantaisistes;

– Tous les écrits historiques ont affirmé que le peuple nord-africain est majoritairement "berbère";

– Les langues sont à prendre sur le même pied d'égalité, et nous, nous n'avons pas de complexe de langue aussi "petite" soit-elle !

ETRE OU DISPARAITRE

A ceux qui s'entêtent à renier au Maroc la dimension amazigh, nous disons : c'est notre certitude qui porte un coup à votre douce quiétude car, qui a peur d'interroger le passé ? De questionner l'Histoire ? D'assumer son intégrité ? De contester le présent pour édifier l'avenir ? C'est vous et non pas nous.

Nos revendications sont plus que légitimes et représentent pour nous un défi : "CONTINUER A ETRE OU DISPARAITRE".

Moha ou Saïd Mokhlis

LA CENSURE... AU PIED DE LA LETTRE !

Bou M'hand

PAR LE TROU DE LA SERRURE

Nous avons appris avec grand plaisir que le développement de la presse écrite en langue tamazight fait des adeptes au fil des jours, au point que les services chargés de la censure et ceux chargés des renseignements aux départements gouvernementaux concernés se sont mis au diapason.

Désormais nous avons des censeurs, des traducteurs et autres "auditeurs professionnels" en langue tamazight dans divers services parallèles.

C'est en effet un phénomène nouveau dans le domaine de la presse et de l'édition au Maroc que cette éclosion de textes en langue tamazight, qui est soit directement écrite en caractères tifinagh soit transcrite en caractères arabes ou latins. Il y a de quoi, en effet, faire perdre à plus d'un censeur, et son latin et son interprétation de la démocratie ! ♠



Afelkou

LA CENSURE... AU PIED DE LA LETTRE !

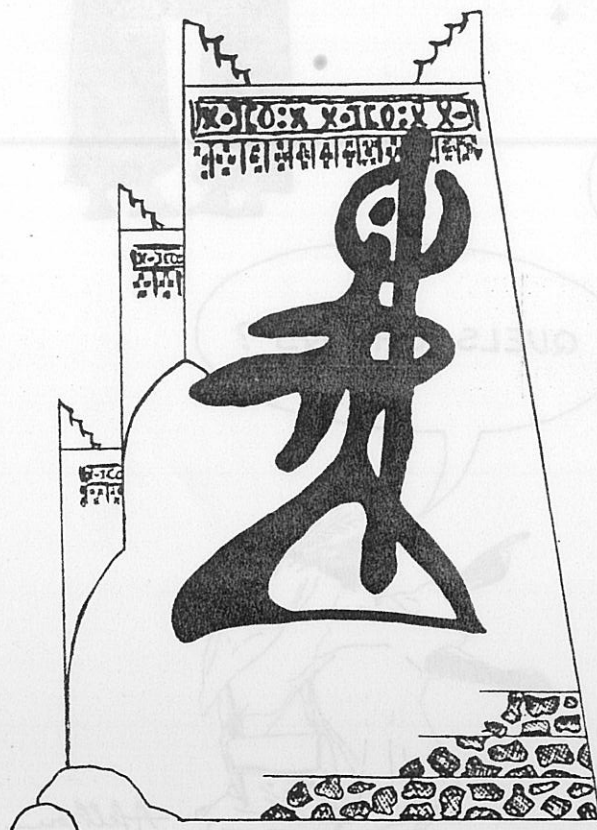
PAR LE TROU DE LA SERRURE

Sou M'hond

Nous avons agité avec grand plaisir, que le développement de la presse écrite en langue tamazight fait des adeptes au fil des jours, au point que les services chargés de la censure et ceux chargés des renseignements aux départements gouvernementaux concernés se sont mis au diapason.

D'ormais nous avons des censeurs, des fa-
briqueurs et autres "auditeurs professionnels"
en langue tamazight dans divers services
parallèles.

C'est en effet un phénomène nouveau dans le
domaine de la presse et de l'édition au Maroc
que cette création de textes en langue tamazight, qui est soit directement écrite en caractères
latins, soit transcrit en caractères
arabes ou latins. Il y a de quoi, en effet, faire
perdre à plus d'un censeur, et son latin et son
information de la démocratie !



Calligraffitinagh (fiction) – Dessin de Hassan Hamdane.

LE SCHWYTZERTUTSCH... MAROCAIN

Omar Louzi

TAGMAT

Le schwytzertütsch c'est... Comment dire ? Le berbère des Suisses ?

Le schwytzertütsch n'est ni un code secret pour les opérations du Pentagone américain, ni une nouvelle maladie surgie des bulletins scientifiques des médecins. Le schwytzertütsch est bel et bien une langue... Une langue que parlent les deux-tiers des Suisses – et pourtant, qui connaît son existence ?

Une multitude de langues sont ainsi méconnues au niveau international, et cela malgré le nombre impressionnant de personnes qui les parlent. Mais ces langues, victimes de marginalisation quand ce n'est pas d'hostilité de la part des pouvoirs, reviennent en force, car elles constituent l'une des grandes composantes de chaque civilisation. Les Indiens du Pérou, du Vénézuëla, du Guatemala revendiquent l'enseignement dans les écoles de leurs langues, celles des grandes civilisations Inca, Maya ou Aztèque, celles des origines du monde américain... Généralement imposées par la force, d'autres langues sont venues les supplanter – non qu'elles soient nécessairement plus performantes mais parce qu'elles véhiculent un autre système, une autre culture, conduisant ainsi à acculturer ou à dénaturer les précédentes.

Cependant on assiste actuellement dans le monde à un retour aux valeurs culturelles vernaculaires, tournant ainsi le dos aux idéologies obscurantistes ou

totalitaires du début du siècle. Cette prise de conscience du risque de perdre irrémédiablement un patrimoine humain précieux est du reste encouragée par les plus hautes instances internationales.

Chez nous, au Maroc, pas loin d'une vingtaine de millions de citoyens à part entière parlent la langue tamazight, et pourtant aucun droit constitutionnel, aucune garantie juridique n'est accordée à son exercice.

Le dernier Conseil National de la Culture nous a ouvert la porte pour la première fois de son histoire, afin de défendre notre culture nationale. Les résolutions finales laissent surgir une lueur d'espoir pour l'avenir de la culture dans notre pays.

Omar Louzi

LANGUES EN DETRESSE

"Dans le monde, 95 % des langues sont parlées par moins de 500 000 individus. Le risque que ces langues disparaissent – et, avec elles, l'héritage culturel des peuples – est très élevé. Michael Krauss, de l'université de l'Alaska, estime que la moitié des langues parlées dans le monde auront disparu d'ici un siècle."

(*Science & Vie* n° 910, juillet 1993)



Attente (photo Bourdelon).

DISCOURS D'UN TARGUI

Habaye ag Mohamed

TAGMAT

"LE DROIT D'AVOIR DES DROITS"

Imazighen n'Azawad Nord Mali-Niger

Mesdames,
Messieurs,

Chers militants du Front des Forces Socialistes (FFS),

Nous avons été admis à prendre la parole à la tribune du congrès du FFS de façon spontanée. Nous le devons à notre identité culturelle, celle-là pour laquelle les militants du FFS se battent derrière le frère Hocine Aït Ahmed.

Il y a trente ans, notre sort a été lié par ce que l'on sait.

Depuis, une politique médiocrement raciste a fait de nous des parias sur notre propre terre, parce que nous refusons d'être autres que nous-mêmes dans le respect des autres.

En 1960, le découpage politique et géographique de l'Afrique a fait de nous Touaregs des Maliens, des Nigériens, alors que notre background humain, culturel et religieux nous destinait à être ce que nous sommes et que nous devons rester, c'est-à-dire Maghrébins Imazighen, démocrates et musulmans.

En 1963, alors que naissait le FFS pour réagir et agir, la rébellion touarègue éclatait dans l'Azawad pour revendiquer la même chose que le FFS : *"le droit d'avoir des droits"*. Malheureusement ceux auxquels on lançait des S.O.S. de détresse ont été les premiers à enchaîner les dirigeants de notre mouvement pour les remettre à Bamako, les menottes aux poignets; c'était l'oeuvre du Président algérien de l'époque et de bien d'autres responsables maghrébins alors que nous avons combattu et apporté aide matérielle et morale pour le F.L.N.

Mesdames,
Messieurs,

La liberté n'est pas exclusive; elle est pour tous, ou pour personne.

Nous avons le droit d'espérer. Notre message est un message de paix, d'amour et de démocratie pour tous ceux dont cette trilogie constitue une dynamique.

Vous regardez plus souvent du côté de la Méditerranée alors que sous vos pieds dans le Sud du Sahara il y a une Palestine qui n'a pas de nom, un apartheid à l'envers.

Oubliés de tous, y compris souvent de nous-mêmes, il ne peut en être autrement.

Notre combat est celui de femmes et d'hommes qui cherchent à rester ce qu'ils sont, sur leur terre, sans haine ni xénophobie pour personne.

Si nous disparaissions, c'est l'identité culturelle amazigh qui en sera amputée d'autant.

Notre espoir, c'est Dieu, c'est vous, ce sont les démocrates de tous horizons, c'est le Grand Maghreb.

Pour terminer, le peuple touareg exprime sa gratitude à M. Aït Ahmed Hocine, pour l'avoir toujours pris en compte dans son inlassable combat pour les Droits de l'Homme en des moments où l'inquisition était particulièrement féroce. Il lui réaffirme son indéfectible soutien pour la réconciliation de tous les Imazighen avec l'Histoire, de l'Atlantique à la Méditerranée, de la Méditerranée au fleuve Niger.

Je vous remercie.

Habaye ag Mohamed
Membre du M.P.A.

(Discours prononcé au dernier congrès du FFS).



Touareg écrivant (photo Fiévet).

NOUS, TOUAREGS DU MALI...

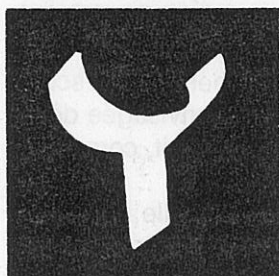
Front Populaire de Libération de l'Azawad

TOUAREG

Le Mouvement de l'Azawad nous a contacté et nous a transmis cette "lettre ouverte" au Président français.

Le drame des Berbères touaregs, tel celui des Roms, est d'avoir été de tous temps un peuple libre, un peuple qui ne s'est pas constitué en Etat. Aussi la France, qui colonisait les pays limitrophes du Sahara, s'est emparée de leur territoire, l'a dépecé, et en a distribué les morceaux à ses colonies qui, devenues indépendantes, les ont bien évidemment conservés...*

Rejetés d'une ligne frontalière imaginaire à l'autre, pourchassés, massacrés parfois, force est aux Touaregs survivants de s'enfuir de chez eux, d'errer, de se plier à une nationalité qui ne les concerne pas ou, pour les plus fiers, de mourir, dans l'indifférence générale des nations et le silence gêné de l'ancien colonisateur, premier responsable de leur sort actuel.



gh

"Nous, Touaregs du Mali, prenons la liberté d'en appeler à la France et à la Communauté Internationale afin d'attirer leur attention sur la situation dans laquelle se trouve notre peuple aujourd'hui.

Nous tenons à souligner que notre démarche s'adresse ici en France à la personne de Monsieur le Président de la République, mais qu'elle nous paraît devoir concerner également tous les hommes politiques ainsi que chaque citoyen français, quelles que soient leurs sensibilités ou leurs appartenances, tant il est vrai que notre histoire et nos drames sont étroitement liés au passé récent de la France.

Nos traditions ne nous prédisposent pas particulièrement à lancer des appels au secours, mais la nécessité nous impose de le faire au moment où notre peuple est à l'agonie.

REPERES HISTORIQUES

On nous permettra de rappeler d'abord que lors du partage de l'Afrique au début de ce siècle, le Sahara fut la dernière région à tomber aux mains de la colonisation.

Pendant plus d'un quart de siècle en effet, les troupes françaises restèrent aux portes de cet immense territoire avec l'espoir permanent d'opérer une jonction entre ses deux rives. La méconnaissance de la région, sa nature hostile, la carence des moyens de transports, avaient, pour une grande part, retardé l'accomplissement de cette entreprise.

Cependant, même quand ces difficultés furent aplanies, les premières tentatives de pénétration du Sahara furent de cuisants échecs comme l'illustre, en particulier, le sort tragique de la mission Flatters.

L'armée coloniale devait progressivement reconnaître qu'un obstacle majeur, le facteur humain, n'avait pas été envisagé.

Ce désert, d'apparence vide, abritait des hommes qui, au fil du temps, s'y étaient adaptés, en avaient fait leur pays, et entendaient bien le défendre.

Depuis la nuit des temps, nous avions couvert de notre écriture, les tfinagh, ses grottes, ses rochers et ses puits.

Les militaires français durent convenir qu'ils se heurtaient à une armée de guerriers courageux et bien organisés.

Cependant, la supériorité des armes à feu sur nos lances et nos sabres, la loi du nombre, la coalition des troupes coloniales avec nos voisins et bien d'autres raisons encore se conjuguèrent pour entraîner notre défaite après de sanglants combats : Tit dans le Hoggar, Tombouctou, Anderamboukane dans l'Azawad, Tadjmout dans l'Aïr.

Même la paix établie, certains d'entre nous continuèrent la lutte, préférant la mort à la soumission : ainsi Fihroun ag Alinsar dans l'Azawad, Allah ag Albacher dans l'Adrar des Ifoghas, Attisi dans le Hoggar, Kawsen dans l'Aïr et d'autres encore dont l'Histoire a oublié les noms...

Ainsi fut conquise notre patrie, le Sahara central.

Pour s'assurer du caractère définitif de notre défaite, on prit soin de nous désarmer et on divisa notre terre.

Comme vous le savez, le point de rencontre des troupes descendant de l'Afrique du Nord et de celles montant de l'A.O.F. devait devenir une frontière partageant notre territoire, le contact entre les deux armées s'opérant dans une tension très vive opposant les troupes d'Afrique Française à celles qui, parties du Nord, comptaient bien étendre la superficie de l'Algérie.

Cette ligne, fruit du hasard, matérialisa pour nous l'ordre colonial, même si, ne faisant que séparer deux administrations différentes de la même République Française, elle permettait encore notre nomadisation.

A partir des années 1920, la paix coloniale nous donna une ère de relative

prospérité. Notre peuple fut bien traité et respecté par les autorités militaires françaises. Le mythe des "hommes bleus", né de l'immensité même du désert, de la méfiance mêlée à une certaine admiration de ses habitants, avait été très largement entretenu et développé par les anthropologues et les écrivains.

Peut-être commençait-on à comprendre que nous étions dépositaires d'un mode de vie, d'une culture et de valeurs dont la disparition aurait amputé l'humanité d'une partie de ses données de référence.

Ainsi notre société fut-elle étudiée attentivement sans devoir souffrir une altération du fait de la faible densité de la colonisation.

Ceci explique également que la scolarisation de nos enfants, envisagée dès le début de la conquête, n'ait commencé qu'en 1947.

Mais cette situation, si elle nous avait permis de garder intact notre système traditionnel, empêcha l'adaptation de notre mentalité aux nouvelles données du monde moderne.

Ainsi ne fûmes-nous pas concernés par la seconde guerre mondiale ni par les mouvements d'indépendance qui, immédiatement après, agitèrent l'Afrique.

A partir de 1958, nous avons constaté le départ progressif des troupes françaises vers l'Algérie sans comprendre sa signification; il nous a été nécessaire d'attendre leur retrait total de notre territoire et leur remplacement par d'autres, dont nous ignorions l'existence, pour entendre le mot d'indépendance.

Nous sûmes, hélas, rapidement, que cette indépendance n'était pas pour nous, et nous nous demandons encore aujourd'hui, avec amertume, pourquoi la France, rendant sa liberté aux peuples d'Afrique de l'Ouest, avait omis la nôtre, choisissant de la confisquer et de nous livrer ainsi à une nouvelle colonisation.

Sur quelles raisons historiques, politiques ou humaines pouvait s'appuyer

une telle décision ? Pourquoi disposait-on, conséquences tragiques que nous subissons encore aujourd'hui, de notre destin ?

L'ex-Soudan français accédait à l'indépendance sous le nom de République du Mali. Ses frontières tracées depuis le début de la colonisation de la façon que l'on sait, le nouvel Etat malien étendait sa souveraineté sur notre territoire par la simple logique du système colonial.

Brouillée avec l'ancienne métropole dès les premiers jours de son existence, la jeune République malienne dépêcha des troupes vers ses frontières du Nord pour s'assurer de l'évacuation effective de ces régions par les militaires français.

Dès leur arrivée, les soldats maliens se distinguèrent de leurs homologues français par une attitude hostile, comparable à celle d'une armée en pays ennemi. Actes odieux sur la population, viols, réquisitions des chameaux, interdiction des échanges caravaniers, lourdes taxes sur le bétail, humiliations publiques des chefs coutumiers...

Ces mauvais traitements répétés ne pouvaient qu'engendrer un mécontentement dont l'aboutissement fut le soulèvement qui éclata en 1962 dans l'Adrar des Ifoghas.

Equipée de blindés soviétiques, encadrée par les officiers qui avaient participé aux campagnes de France, d'Indochine et d'Algérie, l'armée malienne entra en action contre nous.

Dans le même temps, le Président du Mali, Modibo Keita, fort de son succès diplomatique dans la réconciliation de l'Algérie et du Maroc après les incidents frontaliers qui les avaient opposés, obtint de ces deux pays leur appui dans la constitution d'un front commun anti-touareg, nous décrivant auprès d'eux comme des nostalgiques de la colonisation.

Cet accord nous coupait toute retraite vers le Nord et laissait les mains libres à

l'armée malienne pour nous écraser par une impitoyable répression.

Exécutions sommaires et publiques quotidiennes, incinérations des campements à l'essence, minage et empoisonnement des puits, extermination du bétail à la mitrailleuse lourde furent notre seul horizon.

Personne ne tenta d'arrêter ce massacre ni même ne revendiqua l'honneur de dénoncer le génocide d'un peuple qui luttait pour sa survie.

La France resta silencieuse.

AUJOURD'HUI

Nos biens et nos animaux sont saisis et leurs propriétaires emprisonnés pour le franchissement de frontières imprécises.

Nos aires de pâturage sont piétinées et détruites pour nous réduire à la misère.

Est-il nécessaire de rappeler à la France que nous avons une culture, une histoire, une langue, une écriture et que nous avons, jadis, un pays ?

Devons-nous disparaître pour qu'éclate enfin dans le monde le scandale de l'injustice qui nous est faite ?

Avons-nous tort de vouloir vivre encore selon nos coutumes et notre culture ?

Est-ce un crime de nomadiser pour vivre ?

1960-1990: trente années d'indépendance qui ne sont pour nous qu'un cauchemar. Pendant cette période nous n'avons connu que l'administration militaire, la loi du fusil, le mépris, l'injustice et la haine." ♦

F. P. L. A.

* - Rom : nom que se donne le peuple libre, nomade et apatride, des Romanichels (aussi appelés Tziganes, Gitans ou Bohémiens).

une telle décision ? Pourquoi dispa-
 on, conséquences tragiques que nous
 subissons encore aujourd'hui, de notre
 destin ?
 L'ex-Soudan français succédait à
 l'indépendance sous le nom de Répu-
 blique du Mali. Ses frontières tracées
 depuis le début de la colonisation de la
 façon que l'on sait, le nouvel État malien
 étendait sa souveraineté sur notre terri-
 toire par la simple logique du système
 colonial.

Brouillée avec l'ancienne métropole
 dès les premiers jours de son existence,
 la jeune République malienne débâta
 des troupes vers les frontières du Nord
 pour s'assurer de l'occupation effective
 de ces régions par les militaires français.
 Dès leur arrivée, les soldats maliens
 se défilèrent de leurs homologues
 français par une attitude hostile, compa-
 rable à celle d'une armée en pays
 ennemi. Actes odieux sur la population,
 vols, réductions des chameaux, inter-
 diction des échanges caravaniers,
 toutes taxes sur le bétail, humiliations
 pratiques des chefs coutumiers.

ALJOURD'HUI
 Nos biens et nos animaux sont saisis
 et leurs propriétaires emprisonnés pour la
 franchissement de frontières imprécises.
 Nos aïeux de pèlerins sont piégés
 et défilés pour nous réduire à la
 misère.
 Est-il nécessaire de rappeler à la
 France que nous avons une culture, une
 histoire, une langue, une écriture et que
 nous sommes un pays ?
 Devons-nous disparaître pour qu'un
 état enfin dans le monde le scandale de
 l'injustice qui nous est faite ?

Ces mauvais traitements répétés ne
 nous ont pas fait perdre l'espoir d'un
 meilleur avenir. L'abolissement fut le
 qui eût été en 1962 dans l'Algérie
 des de plénitude.

الصالح المحبوب الرئيسي ربي عيرم بن ديوان
 למעלה הרב הקדוש המלכות אדמוני מדנו עמרת ראשנו נקשת הרב הגדול
רבי עמרם בן דייוואן
 ועל כל ישראל אדוני יקרב נאלחנו
LE SAINT VENERE REBBI AMRAM BEN DIWANE

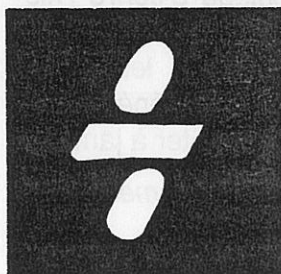
RELECTURE... A LA LUMIERE DU JOUR

Mohamed Behri

JUIFS D'AFRIQUE DU NORD

L'étude des noms patronymiques, dans les rares pays où leur origine remonte à une époque lointaine, constitue incontestablement un des sujets les plus captivants pour l'historien. Elle pourra le conduire à travers les plus fructueux et inattendus résultats au cours de ses patientes recherches.

Sous cet aspect, l'onomastique judéo-marocaine, et plus particulièrement judéo-berbère dont les origines remontent à la plus haute antiquité, peut nous offrir un champ des plus fertiles en matériaux nécessaires à l'élaboration de l'histoire du judaïsme marocain, une histoire qui n'a pas encore eu l'opportunité d'être étudiée et appréciée dans ses justes proportions.



é

PREMIERE PARTIE : ROLE DU JUDAISME MAROCAIN

Le rôle que le judaïsme a joué dans la vie marocaine, à toutes les étapes de son histoire, depuis la plus haute antiquité à nos jours, ne saurait donc demeurer caché aux yeux de tout investigateur impartial car le judaïsme marocain est le seul, parmi les autres peuples ayant participé à la vie du Maroc, qui a su conserver une personnalité originale et une continuité historique consciente. Les *"Juifs représentent, pour ainsi dire, une sorte de levain sans lequel l'histoire générale du Maghreb ne saurait être pétrie dans toute son objectivité"*. *

Si, en effet, la longue présence phénicienne au Maroc ne nous a presque pas laissé de documents, les Romains de leur côté ne se sont pas trop préoccupés non plus de nous éclairer sur les Berbères, habitants vraiment autochtones de ce pays.

Imazighen, populations ayant toujours constitué la masse des habitants du Maghreb et desquels on aurait pu logiquement espérer recueillir des données sûres concernant un passé aussi riche que glorieux, leur mémoire historique semble à peine se réveiller avec la conquête arabe, pour sombrer immédiatement après cette conquête dans un oubli, pour le moins qu'on puisse dire, savamment organisé. Toute réminiscence antérieure à l'arrivée des Arabes semble s'être évanouie devant la poussée arabisante sans même laisser de traces; et quiconque parmi eux essaierait de découvrir les moindres bribes de son histoire originelle se verrait durement mis à l'épreuve.

Tout ce que les historiens arabes ont pu ou voulu nous transmettre ne tient pas dans quelques pages de suppositions invérifiables. L'essentiel pour eux était que dans l'esprit des Berbères se confonde leur propre histoire avec celle des Arabes, une histoire qui ne doit commencer qu'avec l'invasion arabe du Maroc au VII^{ème} siècle.

DANS LA MISE A JOUR DE NOTRE HISTOIRE

Devant cet état de fait, l'étude de la personnalité historique du judaïsme marocain s'avère d'une nécessité impérieuse en tant qu'élément de coordination des événements et indispensable à une meilleure compréhension de l'histoire générale du Maroc.

Sur cette terre, le judaïsme marocain a été le témoin et l'acteur de tous les épisodes historiques. Que de peuplades, que de conquérants, que de personnages n'a-t-il pas vu entrer et sortir une fois leur rôle joué ? Et lui, ayant participé à toutes les scènes, toujours en témoin actif, y est resté.

Dans ce drame de l'Histoire, il a connu aux côtés des Berbères les Phéniciens, les Carthaginois. Puis il s'est frotté à Rome. Il a pactisé avec les Vandales et a subi les Byzantins après avoir connu les Wisigoths. Il a combattu les premières invasions arabes aux côtés des Berbères jusqu'à la perte de son droit de cité au lieu de se rendre corps et âme. Malgré cette diminution civique et sociale, d'autres qualités l'ont maintenu dans une situation prépondérante avec le pouvoir arabe et le peuple berbère, dans diverses activités nécessaires à

la vie et au progrès. Il consolida sa position par l'aide morale et matérielle énorme prêtée pour la conquête de l'Espagne.

Les Juifs ont également vu défiler sur cette terre le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre et dernièrement la France et encore l'Espagne.

*"Ils ont vu passer subitement le Maroc du Moyen-Age à la civilisation moderne". **

*"Ce serait maintenant ou jamais, le moment psychologique d'écrire l'histoire du judaïsme marocain". ** Une tâche si urgente que les zones d'ombre de l'histoire générale du Maroc risquent de le rester à jamais.

Mohamed Behri

Prochain article :

"Qui écrira l'histoire du judaïsme marocain et comment ?"

* - Passages et exemples annotés extraits de l'ouvrage d'Abraham I. LAREDO : *"Les noms des Juifs au Maroc"*, C.S.I.C. Madrid 1968, 1161 pages (190 x 260).

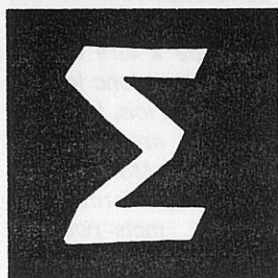
IMAZIGHEN

Uu film de Robert Jaulin

IMAZIGHEN DANS LE MONDE

Aherdan, Aït Ahmed et un Libyen masqué nous livrent leur point de vue sur langue arabe et monde berbère au cours d'entretiens animés par l'ethnologue Robert Jaulin.

Des opinions... où les mots ne sont pas mâchés !



i

"IMAZIGHEN" est un film documentaire d'une durée de quarante minutes, réalisé en 1986 par le Professeur Robert Jaulin, ethnologue.* Sur un fond d'images tournées parmi les communautés berbères, il s'agit essentiellement d'un discours relatif à l'identité du Maghreb, et plus particulièrement des problèmes que rencontre le monde berbère avec la langue arabe.

Du script nous reprenons ci-après les propos tenus par trois berbérissants maghrébins : Mahjoubi Aherdan, Secrétaire Général du Mouvement National Populaire (MNP) au Maroc, Hocine Aït Ahmed, Secrétaire Général du Front des Forces Socialistes (FFS) et l'un des derniers chefs historiques de la Révolution algérienne, et enfin un Libyen masqué car il a dû fuir son pays et, pour sa sécurité, cacher son identité ainsi que son visage.

Écoutons tout d'abord le commentaire de Robert Jaulin, qui anime par la suite le débat :

"Bien entendu ce film est de respect à l'égard de la langue arabe, mais il rappelle qu'on ne peut confondre langue et civilisation, pas plus que civilisation et religion, ou langue et religion. Parmi quelques neuf cent millions de musulmans, répartis au sein de civilisations fort distinctes, il y a au plus cent cinquante millions d'arabophones, lesquels ne le sont en majeure partie que de fraîche date et ne sont pas Arabes au sens strict du terme car ils appartiennent à des champs culturels bien distincts.

La confusion associée, souvent à dessein en langue arabe, à des mots tels que arabe (langue), arabè (identité extra-étatique) et arabe (Islam); et berbère (langue), berbère (civilisation), berbère (barbare) est nocive, et ce film "IMAZIGHEN" tente de façon succincte de la dissiper un peu par le dialogue.

Ethnologue, une partie de mon temps s'écoule auprès de communautés indiennes. Je chemine de concert avec des organisations, des mouvements soucieux de réaffirmer l'identité des peuples originaires d'Amérique. Certaines interventions de Khadafi auprès de ces derniers ne sont un secret pour personne, au reste il ne s'en cache pas, il en revendique le principe. Il n'est d'ailleurs pas le seul, du côté arabo-islamique, à tourner ses regards vers ce qui est opposition en Amérique.

Que signifie tout cela ?

Une première réponse ne nous serait-elle pas donnée si nous savions comment les choses se passent en Libye, comment Khadafi traite ses propres Indiens, c'est-à-dire les Berbères ?

Les Indiens ont plus ou moins l'usage de l'espagnol ou de l'anglais, mais ils ne sont ni Espagnols ni Anglais. Les Berbères ont plus ou

moins l'usage de la langue arabe, mais ils ne sont pas Arabes.

Je savais l'entrée et la liberté de mouvement impossibles en Libye, aussi je profitai d'un voyage en Tunisie pour me rendre à la frontière tuniso-libyenne. N'y trouverai-je pas des témoins, des réfugiés ? Ne pourrai-je les questionner ?

L'identité humaine est, en terme collectif, ce que l'on nomme une culture, ou une civilisation. La nature humaine est ce fait même de culture, elle existe au pluriel; il y a des cultures, et non une culture humaine.

Quelqu'aient été les influences, une culture ne peut se réduire ni se définir avec la seule aide d'une langue; on ne peut confondre langue et civilisation, pas plus qu'on ne peut confondre langue et religion. L'arabe est la langue du Coran, mais l'Islam vécu n'est ni le seul Coran, ni l'arabe. La Bible n'a pas été écrite en français, les chrétiens de langue française ne se sentent pas moins chrétiens, ils sont une certaine sorte de chrétiens.

Les populations de la Méditerranée se sont certes mêlées les unes aux autres et ont été pénétrées par des invasions de toutes sortes; cependant les majorités demeurent en grande partie fidèles à elles-mêmes, fusse dans le changement.

L'Afrique blanche n'est-elle pas d'abord berbère, lors même qu'elle ait adopté et donné un visage spécifique à la foi islamique, lors même que quinze millions de ses habitants fassent usage de la langue berbère alors que, depuis peu il est vrai, trente millions parlent arabe ? C'est essentiellement au cours de ce dernier siècle, qui fut aussi celui de la colonisation française, que le Maghreb a partiellement acquis l'usage de l'arabe.

Une question nous harcèle : pourquoi essaie-t-on de contenir et d'étouffer l'identité maghrébine dans le cadre de la langue arabe ?

Il faut se tourner du côté de l'histoire coloniale et des politiques culturelles qui l'ont générée pour situer une telle volonté d'étouffement. Que l'on se souvienne : la langue française ne partageait pas son droit à l'existence, elle fut imposée à l'exclusion de toute autre aux écoliers, qu'ils soient bretons ou algériens. Ailleurs, des pouvoirs politiques faisaient tenir le même rôle à l'anglais ou à l'espagnol.

L'abus de pouvoir est d'être celui qui aujourd'hui se sert de la langue arabe et s'inscrit sans doute dans le cadre d'une longue his-

toire, là où bien des chemins se mêlent, là où l'émotion religieuse a place et est peut-être détournée.

Cependant le privilège, le terrorisme bâti autour d'une langue, ici l'arabe, ont d'abord un sens dans le cadre de l'histoire occidentale; ils s'y substituent, la poursuivent, en reprennent le flambeau, en gardent la leçon, fusse dans la concurrence, fusse en se masquant de sa dénonciation. Le colonialisme est cette dynamique même, la machine réductionniste qui l'anime va son chemin, elle étend son empire, elle fait, en termes de communautés humaines, le vide.

La prétention d'une langue à être clef de voûte et sens de toute chose est donc le produit d'un monde où l'autorité, les lois, le savoir, la science, l'idée de vérité ont pris pour masque et seul lieu les mots. Mots fermés, enfermés sur eux-mêmes, mots-formulaires, mots-police, mots-clichés, mots-publicité, mots-touriste, discours qui sèment la mort en chemin et s'achèvent en dérision.

L'indifférence face aux actes de la quotidienneté, le mépris affiché à l'égard des communautés, la destruction de leur autonomie ont été de pair. Les sciences humaines ont, à cet égard, été nocives. Ce n'est pas un hasard si l'une des théories les plus célèbres en ethnologie, le structuralisme, n'a pratiquement fondé son information que sur des mots : mots dits de parenté, récits mythiques, discours d'informateurs, langue, langue de bois, peaux de chagrin. Ce n'est pas un hasard si les grandes théories, le marxisme et d'autres, sont devenues des catéchismes, sont vécues comme si elles étaient des discours révélés. L'idéologie arabe aujourd'hui et les prises de pouvoir qui l'accompagnent s'apparentent à un tel monde.

C'est au travers de la quotidienneté, de ses mille gestes, que se peut lire, que se peut comprendre, une société, une culture; celle-ci ne saurait s'entendre au titre d'un pouvoir, elle n'est pas le modèle qui réduit et police, bien au contraire elle est cette terre et ce ciel inventés sur quoi se fonde la liberté d'être.

La quotidienneté est certes éphémère, elle n'a jamais la rigidité des lois, des codes, et pourtant c'est en elle que s'inscrit le temps long, celui écoulé et à venir, temps des racines, temps des bourgeois.

Aucun mot, aucun pouvoir, aussi masqués, dissimulés fussent-ils, ne sauraient en tenir lieu. La vie ne se peut sans un détour de liberté."

DEBAT

– Le Libyen masqué : C'est le 1^{er} septembre 1969 que Khadafi déclara officiellement la Ligue arabe libyenne. Peu à peu, tous les Berbères comprirent que ce n'était pas seulement la négation, le rejet berbère, mais aussi la pure négation de leur existence même, parce que Khadafi déclara à plusieurs reprises qu'il n'y avait pas de Berbères en Libye. Il élimine la question par la négation de l'existence même de Berbères; il les considère comme Arabes.

– Robert Jaulin : La communauté berbère représente quel pourcentage de la population?

– Le Libyen : On ne le connaît pas exactement, mais on peut dire entre 15 et 20 %. Ils sont essentiellement dans la région de Nefoussa et les régions méditerranéennes.

– Jaulin : Il y a un peu plus de trois millions de Libyens; il y aurait donc cinq cent mille Berbères organisés en communautés et dont la langue est le berbère...

– Le Libyen : La langue est essentiellement le berbère jusqu'à l'âge de six ans, avant d'aller à l'école.

– Hocine Aït Ahmed : Il est faux de dire que l'Afrique du Nord est peuplée d'Arabes; il n'y a pas ethniquement de population arabe. En Europe occidentale, on confond beaucoup Arabes et musulmans. Il y eut à peine quelques milliers d'Arabes qui pénétrèrent en Afrique du Nord au moment de l'Hégire, mais l'Afrique du Nord était déjà bien peuplée; la preuve, c'est que les Romains ont eu du fil à retordre. Nous avons utilisé la langue arabe, comme nous avons adopté le latin à côté du berbère, mais nous ne sommes pas devenus Arabes.

– Mahjoubi Aherdan : Par exemple, avec les Berbères de Libye, ça fait plus de deux mille ans que nous ne nous sommes pas vus. Or on se rencontre aujourd'hui et on parle la même langue, et il y a des gens qui nous disent : c'est un dialecte, un jargon ! La langue arabe est une langue de bénédiction, elle ne doit pas être transformée en langue de contrainte : ce serait dommage pour l'Islam et pour nous. Pour nous c'est une langue de bénédiction : lorsqu'on trouve par terre un papier écrit en arabe, en ces caractères qui ont écrit le Coran, on le

prend, on l'embrasse, on le brûle ou on le met sur quelque chose, on ne peut pas marcher dessus. Il faut donc que ce respect demeure. Et inversement il faut que l'Islam permette une ouverture; on ne doit pas mélanger les choses.

– Aït Ahmed : Pourquoi nous appelle-t-on Berbères ? C'est une question fondamentale, parce qu'on nous a appelés de tous les noms, Numides, Libyens, Maures, Mauritanien... L'appellation la plus courante a été celle de Berbères. Berbère est une altération du terme "barbare". Nous nous appelons nous-mêmes Imazighen, ce qui veut dire "hommes libres". C'est la domination de toutes ces peuplades qui, tout au long de l'Histoire, ont occupé la Libye, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, la Mauritanie, jusqu'au bord du Sahara, et cela a toujours été une immense nation qui parle la même langue, le tamazight, mais sans Etat. On voit de ce fait que ce sont les autres qui nous ont nommés : nous avons perdu jusqu'à la possibilité, jusqu'au droit de nous nommer nous-mêmes ! La conquête de l'Afrique du Nord par les Romains n'a pas été une promenade; comme partout ailleurs en Europe, ça a duré deux à trois cents ans; mais cette conquête a quand même laissé des traces du point de vue civilisationnel; les Berbères ont gardé leur langue, même s'ils ont appris le latin et se sont exprimés en latin. Ce qu'il faut rappeler à l'observateur commun, c'est que Saint Augustin était Berbère; que Septime Sévère, d'origine libyenne, était Berbère... On parle d'une élite berbère pléthorique au temps des Romains : avocats, légistes, rhéteurs... Donc, bien que nous ayons été occupés, nous avons profité des possibilités d'assimilation pour aussi bien préserver notre langue et participer à l'éclosion de la civilisation en Méditerranée.

– Le Libyen : Par exemple, les prénoms. A une certaine époque des gens ont réussi à donner des prénoms berbères à leurs enfants. Mais actuellement ces enfants souffrent à l'école d'avoir un prénom berbère; ils arrivent chez eux en pleurant, demandent à changer de prénom. La maîtresse, l'instituteur leur demandent sans cesse : pourquoi vous appelez-vous comme ça ?... Il y a donc pression de tout le système contre le fait d'avoir un prénom berbère.

– Jaulin : Il y a eu des pendants, des arrestations dans les régions berbères essentiellement; ailleurs également. Et ces pendants référaient à une volonté exprimée par certains des membres de la communauté berbère de continuer à s'exprimer en berbère et à être ce qu'ils étaient c'est-à-dire des Berbères. Corrélativement il y a eu des départs. On ne peut pas vivre sous la terreur, et un certain nombre de personnes sont parties. Khadafi a déclaré que tout ce qui ne lui obéissait pas était opposition et serait châtié, puni, assassiné, que l'on soit en Libye ou ailleurs. Que s'est-il donc passé ?

– Le Libyen : C'est en 1980 que Khadafi a déclaré que tous les Libyens résidant à l'extérieur devaient rentrer. Et à partir de ce moment-là il y a eu des assassinats dans toutes les capitales du monde : Athènes, Vienne, Rome, Londres, Beyrouth; il y a même eu des enfants empoisonnés !

– Aherdan : Aujourd'hui encore, lorsque vous voyez quelqu'un passer, vous savez qui il est, de quelle région, de quelle tribu; quand vous l'entendez parler, vous dites qu'il est de telle région. Alors, imaginez un brassage, que tout le monde soit pareil, tous comme ces garçons d'hôtel qui mettent la même blouse blanche et servent le vin de la même façon...

– Jaulin : Le couscous est un plat berbère; les pays arabes, au sens étroit du terme, ne connaissent pas le couscous. Leur nourriture est la viande grillée. On croit que le couscous et les légumes qui l'accompagnent sont essentiellement le fait de population en partie sédentaire. Les Berbères ne sont pas tous sédentaires, et il n'y a que dans les pays du Maghreb, dans le territoire traditionnel maghrébin qu'il y a du couscous. Ailleurs on ne le trouve pas.

– Le Libyen : Dans les régions où il y a des Touaregs, il y a une tradition qui s'appelle *awal*, des gens se réunissent, chantent, lisent des poèmes, et cela est aujourd'hui interdit. Il ne faut pas confondre les traditions avec la religion musulmane. Il y a d'autres régions berbères où les mariages sont mixtes. Il y a des jeunes qui chantent des chansons berbères : on interdit les mariages mixtes, on interdit de chanter en berbère; il n'y a pas longtemps on a brûlé tous les instruments de musique non arabe. Aujourd'hui on ne peut

plus avoir une guitare et chanter car c'est interdit. Les Berbères en général utilisent la guitare...

– Jaulin : Etrange révolution et étrange respect des peuples à travers le monde, puisqu'elle consiste à assassiner chez soi ce qui représente la dimension la plus profonde de son propre pays. Quel type de maladie, quel type de noeud, quel type de trouble peut être à la clef, à la base d'un tel comportement...? Puisque vous venez d'évoquer les Touaregs, il faut préciser qu'ils sont Berbères. Les Touaregs comptent parmi les rares groupes berbères à continuer à employer et à faire usage du plus vieil alphabet connu dans le monde, ou plus exactement de l'un des plus vieux : le *tifinagh*. Voici une revue publiée par des Berbères libyens; l'écriture est très ancienne. Khadafi déclarait qu'il n'y avait pas de livres publiés en berbère : c'était naturellement un propos inexact car voici quelques unes des revues modernes publiées en plusieurs langues dont la langue berbère et avec une écriture berbère. Je me permets de recommander à ceux que cela intéresse la revue *AWAL* d'études berbères, éditée avec la collaboration de la Maison des Sciences de l'Homme, c'est-à-dire des instances universitaires françaises.

– Aherdan : L'usage de la langue dans le cadre de la danse par exemple, des chants, est lié à la véritable culture; c'est pour cela qu'il faut que la langue demeure. Et pour qu'elle demeure il faudrait qu'elle soit enseignée. Voilà le véritable problème tel qu'il se pose. Avec l'invasion, avec tout ce qui vient de l'extérieur, il ne va plus rien nous rester. L'arabe lui-même est menacé, toutes les cultures sont menacées. Seulement il y a des cultures menacées par leur faute, aussi bien que par la technologie, parce qu'elles ne font pas attention, parce qu'elles veulent trop s'ouvrir; et d'autres qui sont déjà en difficulté, à double étage... Par exemple le berbère est en difficulté face à l'arabe, et en difficulté face à tout le reste. Il faut un cri d'alarme pour stopper une érosion qui se produit de toutes parts...

– Aït Ahmed : En Tunisie le problème est pratiquement résolu. Parce qu'ils n'ont pas de population berbère importante, les Tunisiens semblent sans complexe; ils parlent des Berbères. En Algérie c'est autre chose. Etant

donné que la résistance en Kabylie est très forte, bien organisée, il y a une revendication de sa propre langue de la part de la population. Malgré les promesses du gouvernement, des cours de berbère n'ont été créés dans aucune université. La revendication des masses berbères est non seulement que l'on enseigne aux enfants leur langue maternelle pour ne pas les destabiliser, pour tenir les promesses de la Révolution, mais aussi pour qu'elle puisse être reconnue comme langue officielle dans les administrations. On étouffe la culture au nom de notions sécuritaires. Au Maroc également la majorité de la population parle berbère; il y a une tolérance; sans doute les gens sont un peu cloisonnés mais on parle un peu plus librement de la culture berbère; il y a des cours, des revues çà et là. Mais en Algérie c'est véritablement la répression. Je pense que les derniers événements, ceux qui ont vu la création d'une Ligue des Droits de l'Homme en Algérie, ont été l'occasion pour le pouvoir de régler leur compte aux Berbères. La plupart des jeunes qui ont été arrêtés étaient les chevilles ouvrières du mouvement linguistique; ce sont eux qui ont essayé d'enseigner de façon sauvage la langue berbère, qui ont pris en charge la promotion de la culture berbère dans les lycées, dans les villages, et je peux vous dire que la cause est gagnée...

Un homme d'Etat qui se respecte ne va pas jusqu'à dire, comme il l'a fait dans son interview, que tout ce qui est berbère s'assassine : ça c'est la logique même du génocide. Quand on prononce des paroles de cette espèce, on en appelle à la "solution finale". J'ai l'impression que la version méridionale du fascisme peut être encore plus grave parce que, lorsque j'entends Khadafi parler de la lutte du destin, ça me rappelle "*Il combattre del destino*" de Mussolini. Lui qui ne connaît probablement pas l'expérience mussolinienne risque de faire du fascisme sans le savoir.

– Aherdan : Il faut se rendre à l'évidence qu'aujourd'hui la question berbère, la culture berbère, a la peau dure. Elle ne mourra pas, d'autant plus qu'en Afrique du Nord les gens sont conscients. Jadis, quand vous parliez berbère avec des citoyens de la région de Fès, cela dégénérât immédiatement en bagarre. Aujourd'hui c'est tout autre chose.

– Jaulin : Oui, cela donne confiance.

– Aït Ahmed : C'est le panarabisme qui a déferlé sur la Libye, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, qui a fait que tous ces Etats ont tourné le dos à leur humanité, à ce qui légitime l'accès à leur indépendance. Ils ont tourné le dos à la culture populaire pour construire des Etats dictatoriaux et non représentatifs. C'est pour ça que je considère que, dans toute l'Afrique du Nord, la lutte pour la démocratie, pour le respect des droits de l'homme, est liée à la reconnaissance de la culture berbère. Je crois que la pierre de touche de la sincérité des professions démocratiques réside dans le fait de reconnaître ou ne pas reconnaître la culture berbère. Prenons l'exemple de Khadafi. Nous avons là l'exemple typique de tentatives d'ethnocide, d'étouffement d'une culture, parce que Khadafi ne veut pas entendre parler de culture berbère, et il joint le geste à la parole : il réprime.

– Le Libyen : Il faut souligner cela parce que Khadafi se sert de l'étiquette révolutionnaire, mais il n'est pas plus révolutionnaire que d'autres dictateurs.

– Jaulin : Bien sûr ! De toutes manières nous savons tous maintenant que le mot révolutionnaire est un mythe et qu'on l'utilise au titre de masque. Dans un grand nombre de pays, c'est au nom de la révolution que le colonialisme le plus scandaleux est maintenu, et je pense au Nicaragua, aux démêlés existant entre les sandinistes et les Indiens Miskitos, je pense aussi à tous les pays qui se disent révolutionnaires et où les structures policières, les camps de concentration sont, on le sait, très développés. Ce mot est complètement discrédité...

* – U.E.R. Anthropologie, Ethnologie et Science des religions, Université Paris VII.



Cérémonie Hamadcha (Archives Michel Nache).

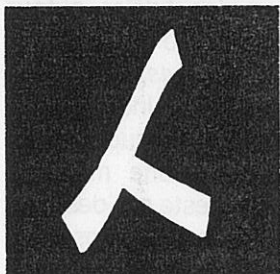
HAMADCHAS DU ZERHOUN HAMATSAS DES KWAKIUTLS QUEL RAPPORT ?

Ouzzin Aherdan

VOIE DE RECHERCHE

Est-ce pure élucubration intellectuelle que d'oser voir un rapport entre les Hamadchas marocains et les Hamatsas canadiens ?

D'étranges coïncidences nous ont conduit à proposer cette "voie de recherche" tant à l'imagination de l'amateur profane qu'à la rigueur du chercheur scientifique...



h

Qui, au Maroc, n'a croisé une fois au moins dans sa vie un Aïssawi, Hamadchi, Heddaoui ou autre, errant et psalmodiant tout seul le long des routes ? Sale, hirsute, faisant ouvertement tout ce qui pour nous peut sembler interdit, se moquant des valeurs établies, provoquant consciemment, faisant pénitence, se martyrisant volontairement, s'exposant au blâme...

Il apparaît souvent sous l'aspect d'un mendiant hideux, marchant à moitié nu le corps couvert de crasse et souillé d'ordures, le regard farouche, la bouche close. Sans parents, sans amis, sans relations avec le monde humain.

Ces "derouichs", ces illuminés, ces faiseurs de miracles en guenilles incarnent le surnaturel, le merveilleux. Ces hommes de Dieu que l'on rencontre un peu partout dans nos villes, nos campagnes, et principalement aux abords des Zaouïas, ne recherchent aucun disciple et ne tolèrent aucune louange. Leurs vertus sont grandes mais secrètes et cachées. Et c'est précisément dans ce secret que réside la force agissante et la condition de toute mutation, celle de toute alchimie spirituelle. En abandonnant leur être ces saints, ces marabouts, ces derouichs recherchent, comme tous les mystiques, par une extase provoquée, Dieu.

Il ne faut toutefois pas confondre les *chérifs* ou *marabouts* qui habitent les Zaouïas et s'entourent de disciples en créant des sectes, avec les *derouichs* qui, eux, errent éternellement en solitaires.

"Plusieurs chemins mènent à Dieu" disait souvent Mawlana,¹ qui avait choisi celui de la danse et de la musique. Et dans ce jeu où la vie se change en mort et la mort en vie, c'est la naissance alchimique qui est recherchée, la mutation de l'être corporel en être de lumière, c'est la transformation de l'homme de la terre en homme du ciel, qui est le but ultime de toutes

ces voies, l'aboutissement de toutes ces privations, ces flagellations, ces automutilations, tous ces efforts pour ne plus exister, toutes ces souffrances pour conduire à la certitude intérieure que le ciel est vivant, qu'il existe un corps universel. C'est la mort initiatique suivie d'un réveil qui est recherchée. C'est la plongée dans les ténèbres qui donne accès à la lumière. La mort précédant la vie, et la nuit le jour, il faut que le grain meure pour que la récolte puisse se faire.

LE TASSAWWUF OU SOUFISME

C'est autour de cette mystique devenue doctrine que se sont greffés tous les ingrédients nécessaires à l'éclosion du mouvement Soufi à travers le monde, et plus particulièrement en terre d'Islam qui vit naître très rapidement des sociétés secrètes, des ordres de "derouichs", des confréries mystiques, et cela depuis l'Atlantique jusqu'au Gange. Ces groupements se répandirent, se multiplièrent, se subdivisèrent en plusieurs rameaux qui eux-mêmes apparaîtront très tôt sous forme de confréries, lesquelles se fragmenteront à leur tour en organisations diverses. En effet, après s'être infiltrés dans les veines du corps social musulman en Perse, en Arabie, au Kurdistan et jusqu'aux extrémités de l'Inde, pénétrant en Turquie, en Syrie, en Afrique septentrionale, les Soufis apparurent sous forme de milliers de contemplatifs et de solitaires, engendrant autour d'eux des disciples et fondant des ordres religieux basés sur la doctrine des saints qui les avaient organisés.

Tous ces "chérifs", marabouts, gourous, saints et mystiques divers bénéficiaient de pouvoirs supranormaux et en usaient à l'occasion. Durant des siècles les chemins de l'Islam furent parcourus par ces catalyseurs, ces leaders naturels et réels du peuple. Tout maître était relié à une chaîne de maîtres, eux-mêmes reliés jusqu'au Prophète, et partout où l'Islam

passait surgissaient automatiquement des maîtres Soufis qui dispensaient autour d'eux l'enseignement d'un Islam tout intérieur.

LA TRANSE

La transe et les états extatiques auraient été transposés d'Afrique en Amérique par le biais des esclaves noirs transférés massivement à Haïti et dans les îles environnantes à partir du Golfe de Guinée, au IX^{ème} siècle de l'Hégire. Ainsi les principes du Vaudou sont similaires à ceux de toutes nos sectes. Tout comme au Maroc les cérémonies Hamadchas, Aïssawas, Haddawas, Jilalas, Derkawas ou Gnawas, le Vaudou se célèbre dans des sanctuaires semblables à nos zaouïas et regroupe des fidèles autour d'un *hougan*, équivalent de nos *chérifs*, *cheikhs*, *fqihs* ou *marabouts*, équivalent également des *gourous* des Indes et des *chamans* des Indiens d'Amérique.

Ces pratiques procurent une mutation progressive qui se manifeste par des cris, des exclamations, des convulsions épileptiformes et hystériques, des chants syncopés : "*la illaha illa Allah ! Allahou ! hou ! hou !...*" ou encore : "*Hay Allah, Hay!*", tel le *dikr*, où debouts, formant une chaîne, chacun la main sur l'épaule de l'autre, les adeptes du maître se jettent d'arrière en avant, d'un seul bloc, fléchissant brusquement le haut du corps, poussant des hurlements. Les uns s'affaissent dans l'ivresse de l'hystérie, les autres se précipitent sur des brasiers, exhibent des coutelas rougis préparés pour la scène finale, saisissent et mordent avec des transports d'allégresse. D'autres encore se couchent sur le sol, formant une sorte de tapis vivant sur lequel le maître spirituel passe à cheval, sans que d'ailleurs il n'en résulte de dommages. Certains vomissent des flammes, jonglent avec des épées, se traversent la chair avec des couteaux, se font de cruelles blessures. D'autres hypnotisent des serpents. Tout cela sur fond

rythmé de cymbales, tambourins, tambours, clarinettes se mêlant aux chants, aux danses, au trépignement des pieds sur le sol, au halètement des souffles. Parfois même des feux s'allument, par l'effet d'un artifice quelconque qu'ils font passer pour un miracle.

Tous ces rituels, accompagnés d'artifices, de cris et de chants syncopés au rythme des percussions, provoquent une libération des tensions et des énergies retenues, et favorisent l'entrée en transe et en extase.

Par ailleurs le chérif, le fqih, le marabout, le chaman, le hougan, le gourou ont tous la faculté commune de soigner les malades, considérés comme possédés. Ce sont avant tout des guérisseurs. Leurs méthodes se retrouvent toutes dans l'extase mystique, provoquée par une technique de transe qui est la même en Afrique, en Asie, en Amérique ou en Sibérie. Ils sont tous au départ estimés et craints pour leur science. Tous manipulent talismans, amulettes, incantations et exorcisme. Ils interprètent les rêves, excellent dans les pratiques de magie et de sorcellerie. Outre le rythme des tambours et des chants et incantations aux cadences sans cesse précipitées, outre le tam-tam assourdissant et les danses saccadées, tous utilisent certains narcotiques, le parfum de fumigations, les couleurs, et jouent sur des phénomènes d'hypnose et d'autosuggestion afin de provoquer l'état extatique de leurs adeptes. Tous enfin ont leurs techniques de conditionnement physico-psychiques au niveau de la respiration et des répétitions vocales et gestuelles.

Toutes ces pratiques se retrouvent dans le fait qu'elles atteignent un point culminant qui résulte d'un processus d'initiation similaire, par lequel Dieu et les esprits sont censés, dans les sociétés primitives, manifester leur présence par l'extase. C'est par l'extase qu'ils attirent à eux les participants.

Toutes ces techniques, danses ou tran-

ses se retrouvent partout, que ce soit dans les jedbas des Hamadchas du Zerhoun, les tahyar et hadras, les lilas des Gnawas, le n'dop du Sénégal, le sama des derviches tourneurs, le vaudou des Caraïbes, ou... la cérémonie initiatique des Hamatsas Kwakiutls de Vancouver !

DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ATLANTIQUE...

En effet, après cette esquisse de l'existence et de l'ampleur des sociétés secrètes d'inspiration Soufi dans le monde musulman, franchissons maintenant l'océan Atlantique et traversons le continent nord-américain pour nous rendre au bord du Pacifique, dans l'île canadienne de Vancouver. Au sein de la tribu indienne des Kwakiutls qui y réside, nous découvrons une secte dite des Hamatsas, qui se livre à des cérémonies étrangement similaires à celles des Hamadchas marocains...

Ils sont ainsi décrits ² : *"Dans la région de l'île de Vancouver et particulièrement chez les Kwakiutls, la religion était fortement structurée. (...) Chez les Kwakiutls, il y avait trois sociétés secrètes religieuses, chacune dotée de ses propres sous-groupes. La plus connue était la société des Chaman. (...) Le Chaman avalait des morceaux de bois et des outils, puis les recrachait, chantait des chants dominateurs, s'écroulait en simulant si bien l'évanouissement qu'on le croyait mort, pour, après être resté un moment étendu, immobile sur le plancher, bondir sur ses pieds avec des gestes frénétiques. Parfois même il pénétrait dans le foyer central et marchait, pieds nus, sur les braises brûlantes. (...)*

Dans la société des Chaman, les membres les plus prestigieux formaient le sous-groupe des Hamatsas. (...) Ces rites devaient réaffirmer le statut des membres en renforçant chez les autres la crainte des esprits et des hommes qui les

représentaient.

Fondamentalement toutes les cérémonies tendaient au même but : l'initiation des nouveaux membres, et toutes évoquaient le même thème sous la forme d'un spectacle. (...) Leurs danses et leurs rituels calmaient l'esprit qui habitait le novice et rendaient celui-ci à son moi antérieur. Par la frénésie des danses, des chants, des hurlements et des combats simulés qui composent le spectacle, on célébrait le pouvoir des esprits. (...) Leurs vêtements, leurs coiffures compliquées, les masques et les accessoires grotesques concouraient à persuader le public et eux-mêmes de l'aptitude du groupe à influencer les créatures surnaturelles. En même temps, les danses représentaient une sorte de drame guerrier, un rituel exaltant l'ardeur combative des participants. Cette ardeur se manifestait par des rites au cours desquels des blessures au couteau faisait couler le sang des danseurs et aussi de certains spectateurs. Les chants aussi réclamaient l'effusion de sang et les mutilations. (...) Les tours de magie occupaient une grande place dans les cérémonies. Soigneusement préparés, ils semblaient confirmer les prétentions des membres de la société aux pouvoirs occultes.

Ainsi, pendant les cérémonies des Hamatsas, un membre féminin pouvait proclamer publiquement ses pouvoirs surnaturels et demander à un ou une autre de la décapiter, de la transpercer d'une lance ou de lui couper les membres. Certes ces numéros de magie occasionnaient parfois des blessures sans gravité, mais les tours de passe-passe et autres artifices étaient utilisés pour créer l'illusion de la mutilation. La femme paraissait effectivement décapitée et l'on exhibait sa tête. Tout cela était exécuté de façon si réaliste que, même si le spectateur savait peut-être dans une partie de son cerveau qu'aucune décapitation n'avait eu lieu, son désir de foi lui permettait de confondre l'image et la réa-

lité. Quand la femme réapparaissait de nouveau "entière", le public comme les participants s'émerveillaient de la puissance des esprits et des miracles qu'ils pouvaient accomplir.

Néanmoins, pareils actes étaient éclipsés par l'évènement principal : l'initiation du novice. Lors de la cérémonie des Hamatsas, le prélude au rituel commençait quand le novice semblait tomber malade, puis était "kidnappé" par les Danseurs...³ revêtus des attributs des esprits. Les membres de la société cachaient l'impétrant dans les bois où, durant plusieurs jours, ils lui apprenaient les rituels, les danses et les chants des Hamatsas. Ils lui apprenaient également à se comporter comme s'il était possédé par les esprits et à faire semblant d'ingérer la chair humaine réclamée comme nourriture par ces spectres.

Au début de la cérémonie proprement dite, les Hamatsas accomplissaient les danses censées arracher le novice des mains de ses ravisseurs. Comme en réponse à leurs supplications, le novice surgissait, au milieu d'un nuage de fumée, à travers le toit de la maison où la cérémonie se déroulait, ou d'une autre façon apparemment magique. Son agitation extrême prouvait clairement son état de possédé. Il dansait, criait, hurlait des imprécations à l'adresse du public et des Danseurs. Afin d'apaiser l'esprit qui faisait rage en lui, on lui offrait "la chair d'un humain" – d'habitude la carcasse calcinée d'un ours ou un mannequin de bois représentant un homme. Le novice mangeait et dansait. Des accalmies alternaient avec des moments de frénésie intense. Finalement, le rôle des danseurs commençait à être efficace; l'hystérie qui avait caractérisé le comportement du novice cédait lentement la place à la tranquillité. Mais l'esprit qui l'habitait n'avait pas été pour autant exorcisé. Il avait simplement été mis sous contrôle pour qu'il demeurât là où il était et conférât de grands pouvoirs au nouveau

membre, tant qu'il appartiendrait aux Hamatsas.

L'apaisement de l'esprit marquait officiellement l'entrée du nouveau membre dans le sous-groupe des Danseurs de la Société des Chamans. Tous les Indiens présents assistaient à des événements merveilleux, et le pouvoir des esprits des Hamatsas était confirmé. Peu après l'admission du novice, celui-ci ou des membres de sa famille donnaient un potlatch⁴ où des cadeaux étaient distribués, surtout à ceux qui avaient été blessés ou insultés."

HAMATSA = HAMADCHA ?

En lisant ces quelques lignes, nous avons l'impression d'assister à une cérémonie Aïssawa, Gnawa ou Hamadcha du Maroc : il y a similitude au niveau du culte et des rites; similitude dans la mise en scène des spectacles lors des grandes cérémonies; similitude dans les procédés et le matériel utilisés; similitude dans les danses et trances diverses; similitude dans les phénomènes d'hypnose; similitude dans la pratique de l'exorcisme; similitude dans l'ingestion de chair (d'animaux vivants chez certaines sectes secrètes et sacrifices rituels au Maroc), similitude enfin, et c'est là le plus surprenant, dans le nom de la secte...

Alors se pose à nous la question : d'où viennent donc ces Indiens Kwakiutls ?

Leur origine reste obscure : nous savons seulement que des indigènes vivaient là il y a dix mille ans. Or *"les Européens ne prirent conscience de l'existence des Indiens de la côte Nord-Ouest que trente cinq ans avant la guerre d'indépendance américaine. Précédant tous les autres, la couronne d'Espagne revendiqua ces terres en 1773; les Espagnols y débarquèrent et surent nouer des relations d'échanges et d'amitiés avec les Indiens. Les suivant de peu, les Anglais vinrent revendiquer leurs droits en 1778"*¹...

Que les Hamadchas et les Hamatsas aient une origine commune africaine est

possible, mais le nom de "Hamadcha" provient de celui du maître fondateur Hamdouchi, qui est enterré dans la zaouia d'origine, à Moulay Idriss du Zerhoun, près de Meknès. Cela nous conduit à penser qu'il pouvait fort bien y avoir des Marocains dans les expéditions espagnoles...⁵

A quoi certains rétorqueront sans doute : la similitude des noms Hamadcha et Hamatsa n'est pas évidente, la différence est même de taille puisque "dcha" serait devenu "tsa" ! Que le "d" soit devenu "t", n'est-ce pas ce qui s'est produit pour le nom du Prophète Mohammed devenu Mahomet chez les chrétiens ? Quant au "cha" changé en "sa", c'est peut-être ici même au Maroc qu'il faut en chercher l'explication. Sayed Hamdouchi est enterré près de Moulay Idriss du Zerhoun, à une dizaine de kilomètres de Meknès où, de tous temps, les originaires de cette ville ont un cheveu sur la langue: ils sont en effet affectés d'un défaut de prononciation congénital et n'ont jamais pu prononcer "cha" autrement que "sa"... Un Meknassi de pure souche appellera par conséquent un chat un sa, et un Hamadcha un Hamadsa !

Reste à découvrir l'identité de ce Meknassi qui se serait introduit sur un bateau espagnol pour débarquer sur l'île de Vancouver entre 1773 et 1778...

Ouzzin Aherdan

1 - voir "Le Soufisme et la danse" de Michel Random, Sud Edition, France.

2 - in : "La grande aventure des Indiens d'Amérique du Nord", oeuvre collective sous la dir. de Stanley A. Freed, Curator, Department of Anthropology, The American Museum of Natural History - Ed. S.R.D., USA 1978 - Trad. fran. Paris 1983 (p. 312 à 316)

3 - Le Hamatsa était le représentant d'un Esprit sanguinaire. Bondissant, faisant mine de prélever des morceaux de chair à droite et à gauche...

4 - La cérémonie dite "potlatch", organisée peu après la fin de la danse, doit permettre de restituer l'intégralité des biens qui ont été détruits pendant la danse : les gens qui ont été blessés au cours de la cérémonie (qu'ils soient simples spectateurs ou participants) reçoivent des cadeaux en dédommagement.

5 - Nous y reviendrons dans un prochain article consacré au Nouveau Mexique.

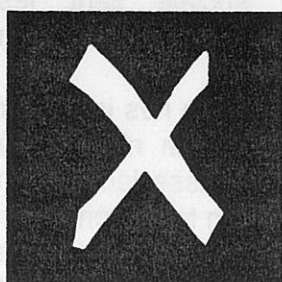


Jeune fille de la tribu berbère des Aït Hdiddou (Moyen-Atlas marocain).

FEMMES BERBERES A VENDRE

Mohammad Behri

NOUVELLE



th

Est-il nécessaire de dénaturer la tradition ancestrale pour une poignée de dollars ?

Monsieur Cabanne, notre professeur d'Histoire et de Géographie à Ksiba, en plus d'être un fêru de pêche à la truite, était un fanatique d'Agdoud n'Sidi Hmad-ou-Lemghnni dont il ne ratait pas une seule édition. Il a assisté à onze manifestations successives depuis son arrivée au Maroc. Le professeur préparait à l'avance sa participation à Agdoud mieux que ne le faisait un autochtone des hautes montagnes, et la vie de notre professeur, entre un moussem et un autre, n'était qu'une longue attente du prochain...

Puis subitement au beau milieu d'un moussem (je ne sais plus lequel) Monsieur Cabanne décida de ne plus y remettre les pieds... De ne plus même en parler... Notre professeur se désintéressa complètement de cette festivité comme si elle ne se tenait plus... Il interdit même à ses étudiants d'y faire allusion.

En fait, depuis qu'elle commença à être confectionnée par l'Administration en places et lieux des authentiques héritiers de cette tradition séculaire, notre professeur n'accorda plus la moindre importance à ce qu'il considérait comme l'exemple même de la vie en communauté.

Et quand par la suite il en reparla, ce fut en historien, au passé, et avec nostalgie.

Pour désigner "Agdoud", notre professeur n'avait jamais employé d'expressions commerciales telles que "Moussem d'Imilchil", "Fête des mariées", "Marché aux fiançailles" ou tout autre dénomination dont baptisent le Ministère du Tourisme et les Fonctionnaires de l'Intérieur cette tradition séculaire... Il ne nommait cet imposant rassemblement de tribus montagnardes sur les Igoudal n'Aït Brahim que par "Agdoud". Le professeur n'utilisait même pas le vocable "d'Imi Lchil" qu'il jugeait impropre, n'étant pas usité par les autochtones avant les inévitables découpages administratifs.

Je l'entends encore, comme si c'était hier, qui répétait à chaque fois qu'on lui parlait du "Marché aux fiancées" :

"Il se vend chaque jour à Saint Pauli ou à Pigalle, sinon à Aïn Diab ou à Tanger, plus de belles de jour que ne pourra en écouler un moussem annuel jusqu'à la fin des temps."

Le professeur donnait des signes de soulagement chaque fois qu'il avait l'occasion de répéter cette réplique, parce qu'il savait que de "vente" de femmes à l'Agdoud il n'y en a point sinon dans l'esprit mal tourné de ceux qui ne jugent une culture que par la lucarne que leur laisse la leur, ou dans l'esprit du lucre qui guide ceux qui vendent la vie des gens comme produit aux Tours Operators internationaux.

Bref, Monsieur Cabanne, comme bon nombre de ses élèves berbères, ont complètement ignoré ce qu'il est maintenant convenu d'appeler le "Marché des fiancées" couvert à grand tapage par les médias officiels.

OUI, BIEN SUR...

La Télévision Marocaine s'adonne à coeur joie, maintenant, à ses travellings sur les femmes berbères "exposées à la vente", et ses gros plans sur les adouls aux fez rouge rédigeant leurs actes de "vente" et posant les traditionnelles questions en pur arabe – sinon le mariage n'est pas légal. La femme berbère, faisant contre mauvaise fortune bon coeur, y répond par un "oui" incertain. Elle répond "oui" à une question qu'elle ne comprend pas mais dont elle devine le sens, étant données les circonstances, et puis ne faut-il pas toujours répondre "oui" à l'Administration ? Ils

ont tous appris désormais, sur les hautes montagnes, qu'il est prudent de toujours répondre "oui" aux maîtres. C'est eux qui commandent, donc c'est eux qui savent.

UN VULGAIRE PASTICHE

Agdoud n'Aït Brahim n'est plus un moussem berbère; c'est tout sauf la traditionnelle manifestation annuelle, économique et sociale liant les membres de plusieurs tribus dans un devenir commun.

Ce qui se déroule de nos jours sur les Igoudal n'Aït Brahim n'est autre qu'une imitation de basse facture; un vulgaire pastiche... Un faux même.

On y chante maintenant n'importe quoi et on y danse n'importe comment au grand mépris des traditions séculaires et de leurs détenteurs. Imitons tous cet Indien déplumé : Ouhdiddou n'en prendra pas ombrage, pourvu que cela dépayse le touriste et amuse le citadin. Respect de l'homme ? Respect des droits culturels ? Ce sont des mots, tout cela. On a bien le droit d'ignorer ses droits...

Ce qui se passe donc sur les Igoudal n'Aït Brahim n'est plus porteur d'aucune authenticité, ni d'aucun cachet local. C'est désormais notre carnaval international du "touriste masqué", où des femmes de tout bord, occidentales et citadines marocaines, portent *ikherbane* et *aqellou*¹, et où l'on commercialise en gros *afettouz* et *abadir*² pour faire "authentique".

Les youyous berbères ont fait place aux cris stridents calqués sur les *neggafat* de la pure tradition fassi.

On y trouve, à la place des Aït Brahim et de tous les Aït Hdiddou, les Gnawa, les Zayane, les Jbalas, les

Kelaât Mggouna, les acrobates de Sidi Hmad-ou-Moussa, amenés pour la circonstance folklorique. A côté bien sûr des inévitables escrocs casablancais qui dressent leurs tables de jeux aux dés ou à la roulette murale et aux trois cartes... Faites vos jeux : rien ne va plus à Imilchil !

On entre dans *Ahidou*s en blue-jean, en pyjama, ou à l'occasion une bière à la main, et l'on chante à tue-tête, sous l'emprise de l'alcool, des paroles de toutes les langues et de toutes les ethnies, sous la barbe des valeureux montagnards Aït Hdiddou ramenés parfois à la baguette pour faire vrai.

Sidi Ou-Lemghnni, le Saint patron des lieux, s'enivrerait lui aussi aux whiskys, aux devises, et chanterait des chansons dites "nationales" (entendez par là "arabes" car même celles glorifiant la nation quand elles sont en tamazight ne sont pas "nationales" aux yeux de Monsieur le Gouverneur Général de la Télévision Marocaine).

Tout ce beau monde chante donc à tue-tête n'importe quoi et danse n'importe comment, à la gloire des "mariées vendues".

LE PRIX D'UNE FEMME

– *L'interprète ! Où est l'interprète ?*

On cherche l'interprète chargé des Allemands. C'est qu'un touriste berlinois veut savoir à combien a été vendue cette jeune fille; celle qui doit avoir à peine quinze ans...

L'interprète, tiré de sa somnolence, visiblement consciencieux et ne manquant pas de ressources, entreprend d'exposer à l'hôte Allemand la philosophie de cette tradition berbère tout en insistant sur le côté pratique

de fêter collectivement tous les mariages de la tribu à la fin des travaux agricoles :

– *Il ne s'agit nullement d'une vente, disait-il à l'intention des touristes, mais de la concrétisation de promesses de mariage faites au long de l'année...*

Le caïd chargé du bon déroulement de l'évènement, voulant tirer d'affaire l'interprète, annonça un chiffre :

– *200 Dirhams, Herr.*

– *How much Deutsch Marks ? reprend l'Allemand.*

– *About 140 US Dollars, Herr.*

Le touriste, s'écartant de la foule, s'en est allé convertir les 140 US Dollars en Deutsch Marks, tout content d'être au fait de la mercuriale des femmes au Maroc.

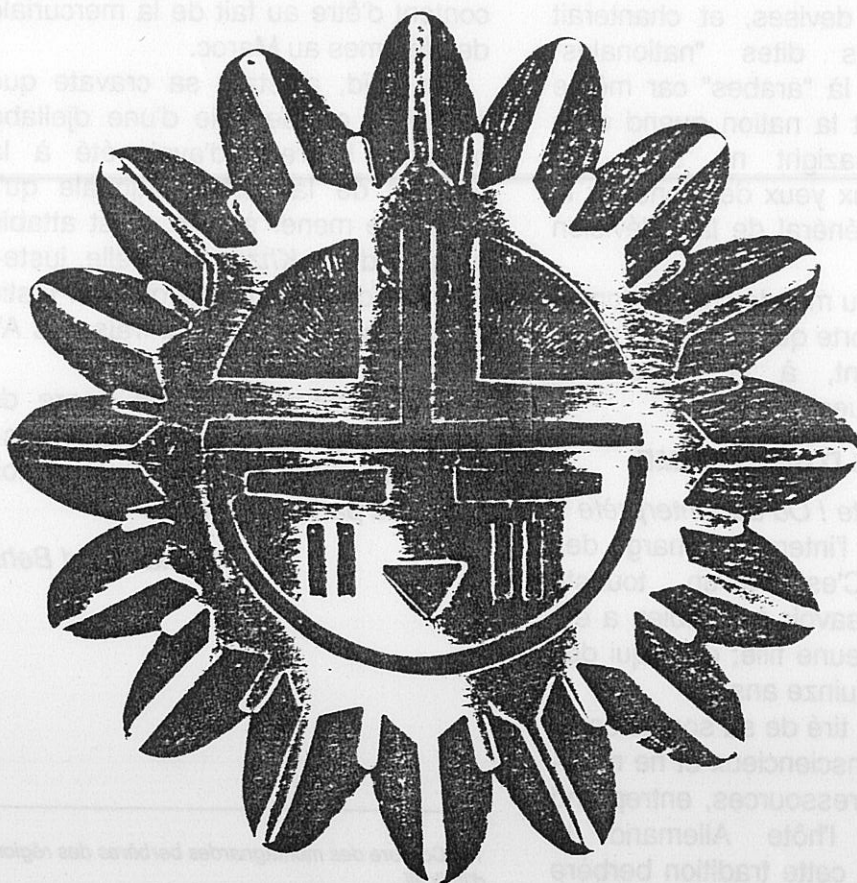
Le caïd, ajustant sa cravate que serrait le col de soie d'une djellaba blanche, heureux d'avoir été à la hauteur de la tâche nationale qu'il venait de mener à bien, s'est attablé au fond de la *Khzana* officielle, justement caïdale, en prévision d'un festin de mouton-méchoui aux frais des Aït Hdiddou.

C'est probablement ce genre de spectacle qui a fait fuir notre professeur, au point de ne plus vouloir entendre parler d'Imilchil...

Mohammad Behri

1 – Coiffure des montagnardes berbères des régions d'Imilchil.

2 – Mets typiques des Aït Hdiddou.

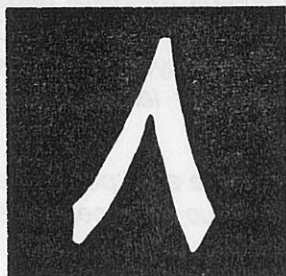


AINSI FINIT LA VIE ET COMMENCE LA SURVIE...

Chef Seattle

ÉCOLOGIE

Discours que prononça le Chef Indien Seattle de la Tribu Suwamisch, aux États-Unis, en 1855... Une belle leçon !



d

"Le Grand Chef nous fait dire qu'il désire acheter nos terres. Le Grand Chef nous envoie également des paroles d'amitié et de bonne volonté. Nous apprécions cette gentillesse car nous savons combien peu lui importe, en retour, notre amitié.

"Nous allons considérer son offre, car nous savons que, faute de le faire, l'homme blanc pourra venir avec ses armes de feu et s'approprier nos terres.

"Le Grand Chef pourra se fier aux paroles du Chef du peuple à la peau rouge avec la même certitude que nos frères blancs peuvent avoir dans le retour des saisons.

"Mes paroles sont immémoriales comme les étoiles...

"Comment pourrez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? Cette idée nous paraît étrange. Nous ne sommes maîtres ni de la fraîcheur de l'air ni du scintillement de l'eau. Comment pourriez-vous nous les acheter ? Nous en déciderons en temps opportun...

"Vous devez savoir que chaque particule est sacrée pour mon peuple. Chaque feuille resplendissante, chaque plage saubloneuse, chaque brouillard dans le bois obscur, chaque clairière et chaque insecte avec son bourdonnement sont sacrés dans la mémoire et dans l'expérience de mon peuple.

"La sève qui circule dans les arbres porte les souvenirs de l'homme à la peau rouge. Les morts de l'homme blanc oublient leur terre natale lorsqu'ils vont cheminer parmi les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette belle terre, car elle est la mère de l'homme à la peau rouge. Nous faisons partie de la terre et elle fait partie de nous. Les fleurs odorantes sont nos soeurs, le cerf, le cheval, l'aigle majestueux sont nos frères. Les crêtes rocheuses, la sève des prairies, la chaleur du corps du poulain, et l'homme, tous appartiennent à la même famille.

"C'est pour cela que lorsque le Grand Chef nous fait dire qu'il désire acheter nos terres, il demande beaucoup.

"Le Grand Chef nous fait dire qu'il nous réservera un lieu pour que nous puissions y vivre confortablement entre nous. Il sera notre père et nous serons ses enfants.

"C'est pour cela que nous considérons son offre d'acheter nos terres. Mais cela ne sera pas facile car ces terres sont sacrées pour nous.

"L'eau scintillante qui coule dans les fleuves et les ruisseaux, n'est pas seulement de l'eau mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons ces terres vous devrez vous souvenir qu'elles sont sacrées et vous devrez enseigner à vos fils qu'elles le sont et que chaque reflet fantomatique dans les eaux claires des lacs raconte les événements et les souvenirs de la vie de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de ma mère...

"Les fleuves sont nos frères, ils calment nos soifs. Les fleuves portent nos canoës et nourrissent nos enfants. Si nous vendons nos terres vous devrez vous en souvenir et enseigner à vos fils que les fleuves sont nos frères et sont vos frères; vous devrez désormais traiter les fleuves avec la gentillesse que vous montreriez envers n'importe quel frère.

"Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas notre façon d'être. Peu lui importe un morceau de terre ou l'autre; parce qu'il n'est qu'un étranger qui arrive durant la nuit pour extraire de la terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas sa soeur, c'est son ennemie. Lorsqu'il l'a conquise il l'abandonne et poursuit son chemin. Il laisse derrière lui les sépultures de ses parents et cela lui importe peu. Il oublie la tombe de son père et les droits de ses enfants. Il traite sa mère, la terre, et son frère, le ciel, comme si c'était des choses qu'on peut acheter, saccager et

vendre, comme si c'était des moutons ou de la verroterie. Son appétit insatiable dévorera la terre, et ne laissera derrière lui qu'un désert...

"Je ne comprends pas ça...

"Notre façon d'être est si différente de la vôtre.

"La vue de vos villes fait mal aux yeux de l'homme rouge.

"Mais peut-être est-ce ainsi parce que l'homme à la peau rouge est un sauvage et ne comprend pas les choses.

"Il n'y a aucun endroit tranquille dans les villes de l'homme blanc, aucun lieu où l'on puisse écouter se déployer les feuilles au printemps ou se frôler les ailes d'un insecte.

"Mais peut-être est-ce ainsi parce que je suis un sauvage et que je ne peux pas comprendre les choses...

"Le bruit de la ville paraît insulter les oreilles. Et quel genre de vie est-ce donc lorsque l'homme n'est pas capable d'écouter le cri solitaire d'une gorge, ou la discussion nocturne des grenouilles, autour de la lagune ?

"Je suis un homme à la peau rouge et je ne comprends pas...

"Nous, les Indiens, nous préférons le doux son du vent qui caresse le visage du lac ou l'odeur de ce même vent purifié par la pluie de midi ou parfumé par la fragrance des pins.

"L'air est quelque chose de précieux pour l'homme à la peau rouge car toutes les choses partagent le même souffle : l'animal, l'arbre et l'homme. Le blanc paraît ne pas sentir l'air qu'il respire. Tel un homme qui, agonisant depuis des jours, est devenu insensible à la puanteur.

"Mais, si nous vous vendons nos terres, vous devrez vous souvenir que l'air est précieux pour nous, que l'air

partage son esprit avec toute la vie qu'il nourrit.

"Et si nous vous vendons nos terres, vous devrez les laisser intactes et conserver leur caractère sacré, comme un lieu où même l'homme blanc pourra venir afin de savourer le vent adouci par les fleurs de la prairie.

"Nous considérerons votre offre d'acheter nos terres. Si nous décidons de l'accepter je mettrai une condition : que l'homme blanc traite les animaux de cette terre comme des frères. Je suis un sauvage et je ne comprends pas un autre mode de conduite.

"J'ai vu des milliers de buffles en train de pourrir dans la prairie, abandonnés là par l'homme blanc qui leur avait tiré dessus depuis un train en marche.

"Je suis un sauvage et je ne comprends pas comment le fumant cheval de vapeur peut être plus important que le buffle que nous ne tuons que pour pouvoir vivre.

"Qu'est l'homme sans les animaux ? Si tous les animaux disparaissaient, l'homme mourrait dans une grande solitude d'esprit. Car tout ce qui arrive aux animaux demain arrivera aussi à l'homme. Toutes les choses sont reliées entre elles... Vous devez enseigner à vos fils que le ciel sous leurs pieds est la cendre de leurs grands parents. Pour qu'ils respectent la terre vous devez dire à vos fils ce que nous avons enseigné aux nôtres : que la terre est notre mère. Tout ce qui affecte notre mère affecte les fils de la terre. Lorsque les hommes crachent sur le sol c'est sur eux-mêmes qu'ils crachent.

"Il y a une chose que nous savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie : il n'en est qu'un fil. Tout ce qu'il fait à la toile, il se le fait à lui-même. Ce qui

arrive à la terre arrivera aussi aux fils de la terre. Nous le savons... Toutes les choses sont reliées comme le sang qui nous unit à une famille.

"Même l'homme blanc, avec son Dieu qui marche à ses côtés et discute avec lui comme un ami, ne peut être exempt du destin commun. Peut-être sommes-nous frères, après tout. Nous verrons bien... Nous savons quelque chose que l'homme blanc découvrira peut-être un jour : c'est que notre Dieu est le même que son Dieu. Maintenant sans doute pensez-vous en être les maîtres tout comme vous désirez devenir les maîtres de nos terres : mais vous ne pourrez pas l'être. Il est le Dieu de l'humanité et sa compassion est la même pour l'homme à la peau rouge que pour l'homme blanc. Cette terre est précieuse pour Lui, y faire des dégâts signifie montrer du mépris envers son Créateur. Le temps des hommes blancs aussi passera, peut-être même avant celui des autres tribus.

"Si vous contaminez votre lit vous mourrez une nuit suffoqués par vos propres déchets. Mais même à votre dernière heure vous vous sentirez illuminés à la pensée que Dieu vous a conduit sur ces terres et qu'il les a placées sous votre autorité ainsi que l'homme à la peau rouge avec une intention spéciale. Un tel destin reste un mystère pour nous parce que nous ne comprenons pas ce qu'il adviendra lorsque les buffles auront été exterminés, lorsque les chevaux sauvages auront été domptés, lorsque les coins les plus secrets des bois exhaleront l'odeur de nombreux hommes et lorsque la vue sur les vertes collines sera fermée par un essaim de fil de fer parlants.

"Où est l'épais bois ? Il a disparu.

"Où est l'aigle ? Il a disparu.

"Ainsi se termine la vie et commence la survie..."



arrive à la terre arbrée aussi aux fils de
la terre. Nous le savons... Toutes les
choses sont reliées comme le sang qui
nous unit à une famille.

"Même l'homme blanc, avec son Dieu
qui marche à ses côtés et discute avec lui
comme un ami, ne peut être exempt du
hasin commun. Pour être hommes-nous
mères, après tout. Nous verrons bien...
Nous savons quelques choses que l'homme
blanc découvre peut-être un jour : c'est
que notre Dieu est le même que son Dieu.
Maintenant sans doute pensez-vous en
être les maîtres tout comme vous désirez
avoir les maîtres de nos terres : mais
vous ne pouvez pas l'être. Il est le Dieu
de l'humanité et sa compassion est la
même pour l'homme à la peau rouge que
pour l'homme blanc. Cette terre est pré-
cieuse pour lui. Il y a fait des choses signi-
ficatives du moment où il est venu son Dieu.
Leur. Le temps des hommes blancs aussi
passera peut-être même avant celui des
autres tribus.

"Si vous continuez votre lit vous
pourrez une nuit s'écouler sans voir

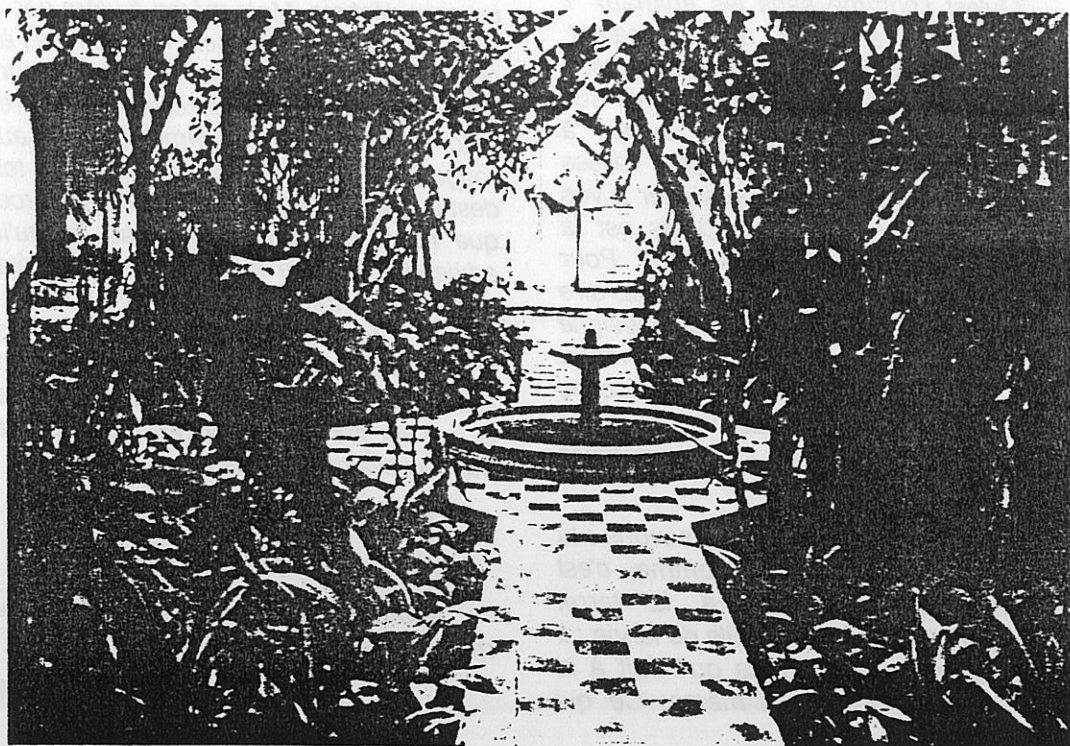
parage son esprit avec toute la vie d'un
homme.

"Et si nous vendons nos terres,
vous devez les laisser intactes et
conserver leur caractère sacré, comme
un lieu où même l'homme blanc pourra
venir afin de savourer le vent adouci par
les fleurs de la prairie.

"Nous considérons votre offre
d'acheter nos terres. Si nous décidons de
l'accepter, je mettrai une condition : que
l'homme blanc traite les animaux de cette
terre comme des frères. Je suis un sau-
vage et je ne comprends pas un autre
mode de conduite.

"J'ai vu des milliers de buffles en train
de paître dans la prairie abandonnée. Je
par l'homme blanc qui leur a ravonné des-
sus depuis un train en marche.

"Je suis un sauvage et je ne com-
prends pas comment le futur cheval de
vapeur peut être plus important que le
buffle que nous ne tuons que pour pou-
voir vivre.



Demeure paternelle de l'auteur à Marrakech (photo vers 1950).

ARCHITECTURE MAROCAINE : L'AVENIR DU PASSE

Abderrahman El Mezouari El Glaoui

ARCHITECTURE

L'auteur n'est pas architecte, et son cri de révolte devrait réveiller d'autant plus la conscience des professionnels que ces derniers s'inclinent un peu trop commodément ou commercialement devant des décideurs souvent insensibles, sinon à des images toutes faites, tandis que d'autres recherchent le vedétariat par l'extravagance, et d'autres encore, probes et rigoureux mais (dé)-formés ailleurs, oublient leur pays...



dz

C'est le crépuscule. J'ai sept ans.

Allongé sur le sol en *dess*¹ du portique entourant le *riad*² familial, je contemple avec un émerveillement teinté d'inquiétude un groupe de cirrus voguant très haut dans le ciel.

A travers un des arcs cintrés, j'aperçois mon père prononcer avec une gravité sereine la prière d'*Al Maghrib*.

Définition d'un espace intime, d'un coin de ciel privé, grandeur et pureté des formes, relation avec le supra-naturel; cette trilogie a toujours constitué pour moi le chemin d'approche normal de l'architecture, qui plus que toute autre manifestation du génie de l'homme, exprime de façon concrète sa volonté d'élévation et d'équilibre, tout autant que son souci de protection.

Quoi de plus beau que ces *ksour*³ du sud-marocain accrochés à flanc de montagne et si bien intégrés au roc ? Comment dépeindre cette fraîcheur de patio parfumée au jasmin ? Poussez la *khoukha*⁴ d'une porte à *r'tajs*⁵, ces gonds si ingénieux, et vous voilà à jamais envoûté.

LES MATERIAUX TRADITIONNELS

Ils me parlent de mètres carrés, de schémas directeurs (expression bizarre), de contraintes économiques, de béton armé, de rapidité, de procédures, de main-d'oeuvre qualifiée, de modernité, de réalisme, de... Je réponds ignorance, mensonge, supercherie, trahison, paresse, manque d'imagination, diktat, gaspillage, inconfort... Ils me traitent de fou. Je dis oui : fou et fier de l'être, fou de l'héritage culturel de mon pays mais surtout fou de rage devant la démission, l'incompréhension et le manque de curiosité lucide de ce dont hier fut construit.

Voudrait-on se souvenir un instant que la Koutoubia ne

comporte pas un gramme de fer ?

Sait-on que les briques cuites traditionnelles permettent une excellente inertie thermique ? Sait-on que l'étanchéité à la chaux, moyennant un entretien régulier, est fort efficace ? Voudra-t-on se souvenir que des maisons construites il y a deux ou trois siècles existent encore dans nos médinas ? Sait-on que le coût au mètre carré d'une construction à l'ancienne peut, dans certains cas, être inférieur à celui d'une construction moderne ? Que le Maroc possède encore, surtout dans certaines régions, des hommes extrêmement habiles qui peuvent construire un plafond en voûte en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, élever un mur de pisé avec patience et précaution, dompter une tige de fer pour en forger une grille tout aussi belle qu'utile ? Sait-on que les différents coloris de *zellije*⁶ sont obtenus grâce à des procédés naturels ancestraux transmis de père en fils ? Sait-on aussi que l'étroitesse des chambres est due à la taille des troncs qui servent comme traverses de plafond ?

Chaque geste, chaque dosage, chaque délai, chaque arc, chaque dimension a son importance et sa raison d'être. Nos ancêtres, au prix d'un empirisme patient, ont délimité un certain nombre de normes qui constituent le corpus architectural marocain.

Prenons ce legs à pleines brassées, répertorions, classons, étudions et comprenons. Puis modifions ce qui est nécessaire, adaptons, améliorons. Nous aurions alors renforcé le lien avec les Marocains d'hier, et nous leur aurions par là-même témoigné notre reconnaissance et notre admiration.

Certains me diront : mais de quoi vous plaignez-vous ? Les ateliers de *zellije* n'arrivent pas à faire face à la demande, les plâtriers ne chôment pas, le *moucharabieh*⁷ est à la mode et les échoppes des bourgs les plus reculés sont ornées d'arcades.

FORMER ET INFORMER

Je réponds que tout cela est fort plaisant mais bien trop souvent d'un goût douteux et procède d'une démarche qui consiste à imprimer une couleur locale *a posteriori*. Si ceci atteste de la fidélité du public envers sa mémoire, il est nécessaire que ses choix soient guidés par des hommes éclairés ayant pu interioriser le passé et comprendre les contraintes du présent. Dans cet objectif, il faut intensifier la recherche au sein de l'Université, faire connaître les travaux des laboratoires d'études de matériaux, sensibiliser la presse, les fondations culturelles, les collectivités locales, etc. L'institution d'une école des métiers traditionnels s'impose. Des prix récompensant les meilleures créations doivent être instaurés dans chaque région. Les associations (Bou Regreg, Grand Atlas, etc.) doivent servir de relais. Une rencontre annuelle pourrait être organisée pour faire découvrir au public les richesses passées et l'actualité de la construction traditionnelle. Une fois le débat amorcé, les maîtres d'œuvre sensibilisés et l'opinion mieux informée, il est permis de croire que notre architecture ne sera plus menacée.

C'est l'aube. J'ai quarante ans. Devant la façade principale de la Ménara je suis témoin de ce moment fabuleux où la rotation de la Terre permet à la lumière d'apparaître. L'or des murs est souligné par la blancheur du préau. Bien avant la Hongrie, le Maroc avait son cube magique.

Abderrahman El Mezouari El Glaoui

1 - Dess : mortier constitué de sable d'oued et de chaux, damé pendant plusieurs heures.

2 - Riad : patio, enceinte intérieure plantée d'arbres et de fleurs.

3 - Ksour : pluriel de ksar, village fortifié.

4 - Khoukha : petite porte à l'intérieur de la grande.

5 - R'taj : gond en bois massif taillé dans le montant de la porte.

6 - Zellije : carreau de terre cuite émaillée.

7 - Moucharabieh : grille de bois (généralement du cèdre) tourné et sculpté.

CELEBRATIONS TRADITIONNELLES

Meriem Aherdan

DANSE

Et la danse était imitation des sons et des mouvements observés alentour. Elle était rythme et libération d'énergie... Et ces mouvements se transformèrent en vocabulaire précis de pas, de gestes et d'attitudes, pour s'épanouir en rites...



tch

À l'indépendance, en 1956, nous assistions à la première grande célébration du peuple marocain venu des régions les plus lointaines saluer dans la joie le retour de Mohammed V. Le Chellah rassemblait alors, en une nuit mémorable, tout un monde surprenant dans la diversité de ses ethnies et de ses traditions, des citadins aux ksouriens, et des gens des plaines et de la montagne aux nomades, tous venant s'unir à leur souverain, en un cérémonial se déroulant selon un rituel millénaire.

C'est en souvenir de ce moment unique de rencontre historique du peuple et du Roi, que se perpétue depuis, en une fête exceptionnelle, le festival de Marrakech.

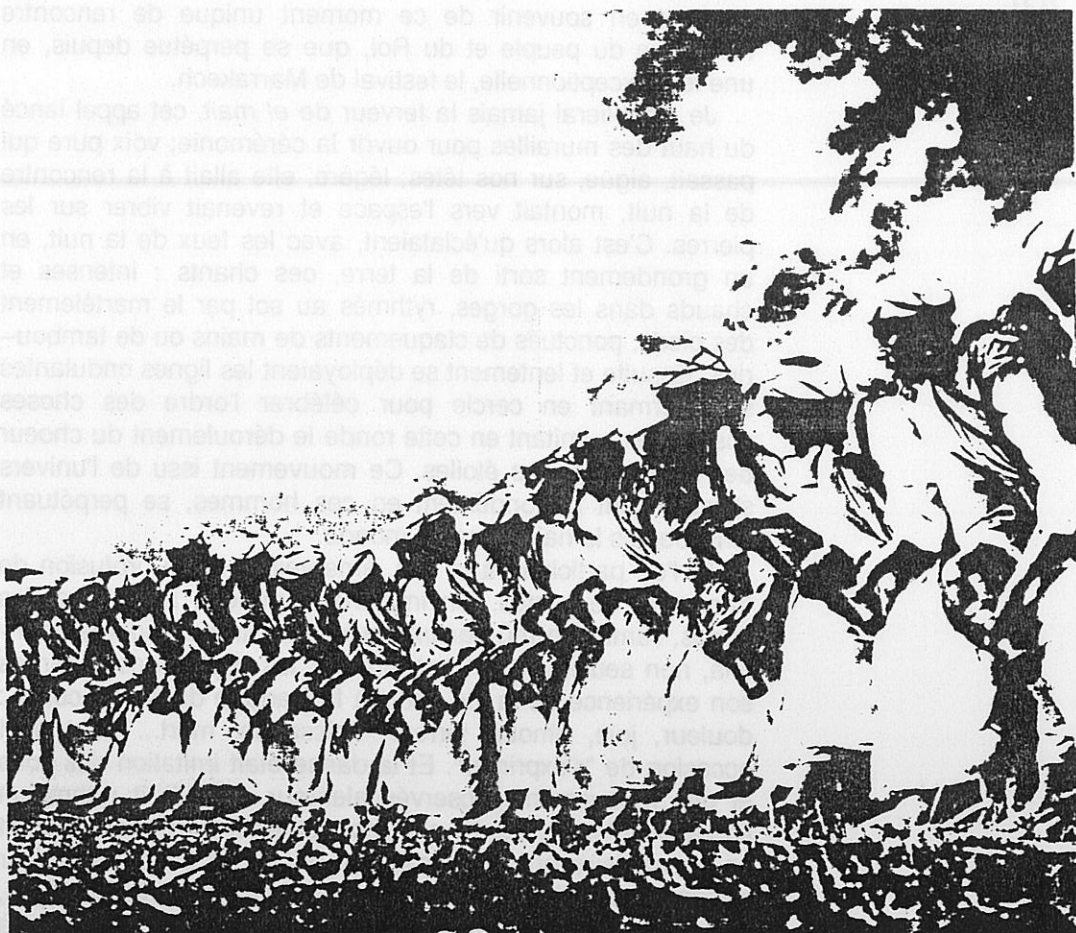
Je n'oublierai jamais la ferveur de *el maït*, cet appel lancé du haut des murailles pour ouvrir la cérémonie; voix pure qui passait, aigüe, sur nos têtes; légère, elle allait à la rencontre de la nuit, montait vers l'espace et revenait vibrer sur les pierres. C'est alors qu'éclataient, avec les feux de la nuit, en un grondement sorti de la terre, ces chants : intenses et chauds dans les gorges, rythmés au sol par le martèlement des pieds, ponctués de claquements de mains ou de tambourins. Ensuite et lentement se déployaient les lignes ondulantes se refermant en cercle pour célébrer l'ordre des choses cosmiques – imitant en cette ronde le déroulement du chœur des planètes et des étoiles. Ce mouvement issu de l'univers s'était inscrit profondément en ces hommes, se perpétuant ainsi depuis la naissance du monde.

Et l'on participait à la fête, émerveillés de la profusion de formes et de gestes. On imagine comment, à l'origine des temps, l'amazigh mû par une puissance transcendante chercha, non seulement à transcrire sur les voûtes des cavernes son expérience de la vie, mais à la traduire dans son corps : douleur, joie, amour, terreur, naissance, mort... Tout était occasion de "s'exprimer". Et la danse était imitation des sons et des mouvements observés alentour. Elle était rythme et libération d'énergie... Et ces mouvements se transformèrent en vocabulaire précis de pas, de gestes et d'attitudes, pour s'épanouir en rites. Et cet homme, à travers ses expériences, devint l'instrument de la puissance divine. Il chercha à

Il a dansé dans l'attente des sons et des mouvements chorégraphiques. Elle était pleine et l'attente était... Et les mouvements se transformaient en chorégraphies dans le pays de la danse et de la musique pour l'ensemble.

A l'indépendance, en 1956, nous assistons à la première grande célébration du peuple marocain venu des régions les plus lointaines saluer dans la joie le retour de Mohammed V. Le Chelish rassembleait alors, en une nuit mémorable, tout un monde surprenant dans la diversité de ses ethnies et de ses traditions, des citadins aux kabyles, et des gens des plaines et de la montagne aux nomades, tous venant s'unir à leur souverain, en un cérémoniel se déroulant selon un rituel millénaire.

Le souvenir de ce moment unique de rencontre du peuple et du Roi, que sa perception depuis, en une nuit nouvelle, le festival de Marrakech, ne peut jamais le faire de et fait cet appel lancé du haut des nuages pour ouvrir le cérémoniel, voir que qui passerait sous ses yeux, l'été, elle allait à la rencontre de la nuit, montait vers l'espace et revenait vivre sur les terres. C'est alors qu'éclataient, avec les feux de la nuit, en grandement fait de la terre, des chants, l'intensité et dans les regards, rythmes au sol par le mouvement chorégraphique de déplacements de mains ou de jambes, les danseurs se déplaçaient les lignes indéchiffrables en cercle pour célébrer l'ordre des choses. En cette nuit le cérémoniel du chœur du mouvement au de l'univers se perpétuait.



pénétrer les mystères de l'existence, mêlant les élans et les aspirations de l'esprit à ses rythmes intérieurs, et tenta l'approche de la divinité pressentie. Sa transformation devint alors création.

Les danseurs évoluaient en spirale, dans l'intention d'imiter les cycles de l'univers et les rondes des sphères célestes qui ordonnaient les transformations de la terre.

Pour communiquer avec les forces supérieures auxquelles il était lié, l'homme organisa un rituel, et la danse, née ainsi d'un sentiment religieux, devint un langage fait pour conjurer, pour apaiser la divinité, et rendre sa présence sensible.

Le rythme avait des vertus magiques et exerçait une attraction sur les forces cachées. Ainsi les sauts en hauteur favorisaient la croissance des êtres et des plantes, le mûrissement des moissons, alors que les cris et les bruits chassaient les mauvais esprits menaçant l'homme dans sa santé.

Imiter un animal donnait une puissance surnaturelle. Avant les chasses et les combats, les clameurs et choc d'arme devaient servir à abattre le moral de l'adversaire. On imitait le courage pour être courageux, et les mouvements d'une bataille pour s'en assurer la victoire.

Tout événement se célébrait en ces rondes sacrées où l'assemblée toute entière recueillie, hommes et femmes unis par des rythmes venus du fond des âges, transmettaient dans ces rites de la terre et des saisons, les chants et danses spécifiques de leurs tribus. Cet héritage de l'homme qui puise dans l'inconscient collectif qui forge son individualité l'inspiration lui permettant d'exprimer la vie dans ses formes les plus diverses... Danses religieuses ou frivoles, choreïa ou danses guerrières, marches, cortèges ou rites magiques...

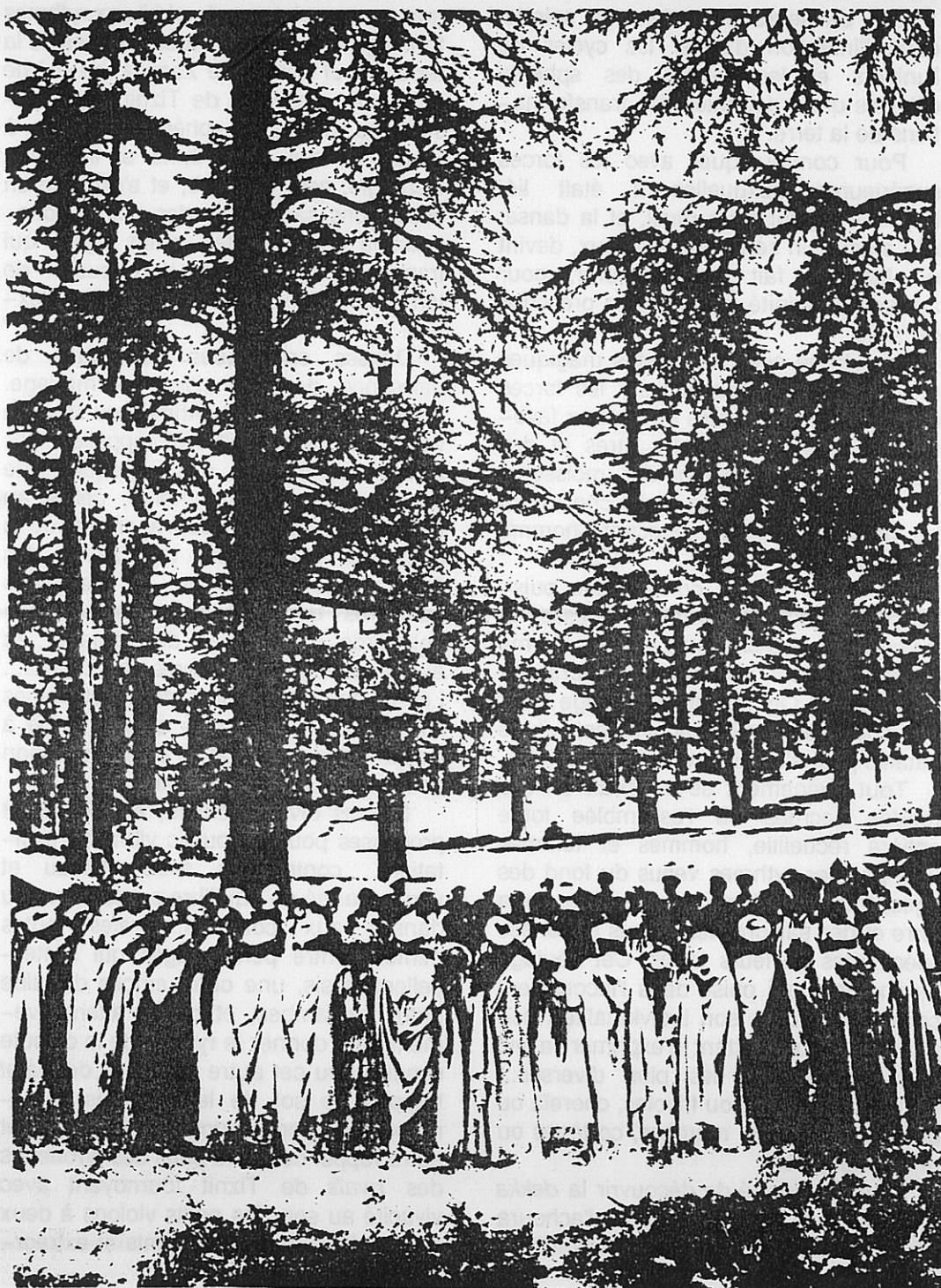
Il me fut donné de découvrir la *dekka* dans les rues de Marrakech, à l'achoura où je passais une nuit entière allant d'un

quartier à l'autre suivre, dans la progression des rythmes et des chants, la célébration de la naissance du Prophète...

Du nefar aux crotales guinéens... des chants religieux aux psalmodies des gnawas exorcistes... de *el hit* aux rythmes forts agissant sur les forces cachées de la terre... à *el herma* de Zagora, de même rituel... ou *essensla* de Tiznit, reproduisant ces rondes de sphères célestes... à la *guedra* qui est rythme et libération d'énergie, acte d'extase, et s'exprime en oscillations saccadées des doigts ponctuant la cadence des mains agiles qui frappent la peau tendue du chaudron de terre. Tout portait à l'exaltation, à l'extase !

Danses spécifiques des fêtes de naissance, de circoncision, de mariage. Acrobaties des Oulad Ahmed ou Moussa venus du Tazeroualt, qui rappellent ces autres acrobates des fresques de Karnak... Danses guerrières, celles au fusil ou au sabre, faites à cheval ou à pied, des Aït Boudar de Talsint, des Ghiatas de Taza, ou les fantasias pédestres des Jebalas... Danses aux poignards des Ihahen de Tamanar, et autres danses aux sabres de Zagora... Les galops imaginaires des Taskiouines d'Amizmiz, n'ayant plus qu'une corne à poudre garnie de grelots pour l'évocation de folles poursuites équestres.

Danses divertissement, exhibitions et prouesses pour un public vibrant d'excitation... contorsions avec plateau et verres de thé en équilibre sur la tête... ou danses aux coussins, vraies joutes mimées entre personnages qui s'interpellent, assis, une outre emplie de laine entre les jambes, et battue alternativement pour donner le rythme de la dispute simulée. Ou cet autre spectacle des *iatat* frappant le sol de leurs talons nus – rappel des zapateados d'Andalousie, et autre rappel de l'Asie dans ces pirouettes des *rwaïs* de Tiznit tournoyant avec vivacité au son des petits violons à deux cordes. Plus impressionnants et extraor-



dinaires sont les grands ensembles aux mouvements continus liés à la vie de l'univers et qui traduisent le destin historique de l'homme – ainsi *ahidous* et *ahwachs*, issus des temps immémoriaux, sont-ils la célébration sacrée d'un peuple attaché à sa terre.

Au cours de mes diverses excursions à travers les montagnes, allant de tribus en tribus à la découverte d'un monde qui, rituellement et périodiquement s'anéantissait et se recréait en manifestations collectives – anamnèse d'ethnies qui s'accordent à exalter leurs destinées en célébrant leurs cultes particuliers de réconciliation et de fraternité.

J'apprenais des Aït Bouguemez qu'il fallait rythmer ces rudes journées saisonnières à ces moments sublimes de fêtes ; savoir attendre l'*ahwach* annoncé pour le coucher du soleil... J'écoutais, avec la nuit, les appels partant des collines et suivais la progression d'hommes et de femmes munis de lanternes glissant le long des chemins... leurs ombres falotes se déplaçant avec ces lumières tremblotantes, phalènes brillantes s'échappant des kasbahs enténébrées, se dispersant dans la nuit. Par instant un rythme partait avec une sonorité claire... un nom lancé... des youyou... et progressivement gravitaient ces hommes et ces femmes, en file indienne, atteignant la rivière là où l'étendue suffit à la danse et l'herbe épaisse à étouffer le bruit des pas. Un bourdon tout à coup frôlait nos oreilles, passait en tournoyant... un joueur de flûte dessinait alors l'espace de la danse et la ronde longtemps se déplaçait. Les danseurs frappaient le sol du pied et marquaient la cadence en une bourrée indéfiniment reprise attestant de leur appartenance à cette terre. Et les Aït Bouguemez, tard dans la nuit, devaient ainsi redire leur joie mille fois exprimée de nous recevoir en ces lieux bénis où l'espace se dessine et s'éclaire à l'infini d'un ciel étoilé.

Autre *ahwach* à Telouet, dans une kasbah surplombant le village de pisé d'une profonde vallée. Les femmes arrivaient les unes après les autres sur ce promontoire pour nous souhaiter la bienvenue. Très vite elles furent nombreuses et se ramassèrent en ligne ondulante roulant inlassablement sa frange-colorée de vague déferlante. Deux jeunes filles saluèrent et firent trembler leurs épaules avant d'aller aux quatre coins de la cour saluer ces hôtes mystérieux venus des profondeurs de la terre présider au déroulement de la danse. Une voix s'élevait, montait, emplissant le silence, puis s'épuisait et soudainement s'arrêtait. Des femmes en *izar* aux teintes acidulées reprenaient la mélodie quand brusquement un coup formidable des bendirs ébranlait la nuit. Les hommes agenouillés dans le cercle, frappèrent leurs tambours, et la cadence monta chaude et vibrante. Le rythme s'accéléra, de binaire devint ternaire et s'allongea en rebondissements pour s'achever tout à coup par un retour au calme des femmes immobiles qui stoppèrent et le rythme, et le chant... rythme contenu en chacune d'elles et qui s'échappait en frémissements des épaules, convulsivement... tandis que les hommes se levaient pour une dernière réplique des cinq coups de leurs bendirs annonçant le final.

J'assistai, il y a fort longtemps, à une *guedra* exceptionnelle dans la maison d'un vieux caïd... Des femmes en *khunt*, sorte de cotonnade bleue, s'étaient glissées dans le patio, accompagnées d'un homme mince et long, habillé d'un ample vêtement cachant sa maigreur. Un chant de femme fusa : mélodie pure, vite couverte par les sonorités brèves aux rythmes obsédants de la danse, les claquements de mains donnant la cadence. L'homme debout remontait à un rythme saccadé des épaules les ailes bleues de sa *deraa*, large tenue sans coutures. Une femme à genoux, voilée, faisait rebondir ses mains sur d'invisibles tambourins, habitée par la danse, dont

l'expression était le jeu direct et sans fard de sa vie. Quelqu'un fit glisser le voile et la tête apparut, parée de coquillages, de piécettes d'argent et de boules d'ambre, les fines petites tresses savamment coiffées, enduites d'huile parfumée de clous de girofle. La danseuse dans le paroxysme de la transe s'épuisait à la cadence accélérée des voix et retombait brusquement affaissée sur elle-même, brisée par l'impossible offrande de son corps habité.

Une autre femme voilée, debout, ne laissant apparaître que ses mains, des mains aux doigts longs, fins, bougeant comme des ailes d'oiseau, imita ensuite la marche lente d'une caravane... Elle allait doucement à la cadence des chameliers qui avancent, le corps soulevé par le rythme des pas dans le sable... Elle marchait ainsi vers un univers où l'âme se perd dans des félicités divines. Zagora, dans l'ambiance parfaite de ses danses mystiques me rappelait l'époque lointaine des Almoravides... les jeux de sabres croisés des pèlerins guerriers aux gestes nobles et amples évoquant ces conquérants qu'une foi plus forte que les vents emportait sur les dunes, poussant leur marche jusqu'à l'épuisement.

J'allai vers les frontières algériennes, voir les Aït Boudar aux *gandouras* blanches ceinturées de cartouchières, qui, s'étreignant fortement des bras croisés, scandaient des litanies, et dans le leitmotiv du chant et le va-et-vient des corps projetés en avant en psalmodies incessantes, s'unissaient à jamais pour le combat et la mort.

Dans les hauts plateaux du Moyen-Atlas, la *tamhaoucht*, du nom des Imhiwach de Kebab, *ahidous* qui rassemble un monde grave serré en cercle, épaulé contre épaulé... hommes et femmes, des heures durant, s'enfermant dans un univers magique où seule compte l'orientation donnée de leur déplacement lent, rite des corps qui oscillent attentifs au rythme qui circule en eux et qu'ils se passent l'un l'autre.

J'aimais pénétrer dans ce cercle

immense où hommes et femmes vont, en mouvements imperceptibles des mains tendues, ouvertes, capter rythmes et vibrations, pour les faire couler le long du corps, pénétrer le sol et renaître sous la poussée de la plante du pied, dans un flux et reflux souple et continu où passent et repassent, en vagues successives, les ondes cadencées.

Au rythme lancinant s'ajoutaient les voix des danseurs qui lançaient de part et d'autre du chœur des couplets où se dessinait le thème poétique. La cadence est forte et le verbe doit se plier aux exigences musicales, aux inflexions vocales; la mélodie se répète à l'infini, sur trois ou quatre notes. Les voix qui semblent hésiter, au début, en se superposant finissent par s'accorder parfaitement aux *aluns* et par se fondre, à l'unisson, aux sonorités sourdes des percussions.

Un meneur de jeu, détaché du chœur, dirige l'*ahidous*, et il le fait autant par le son et le rythme du bendir et le ton de la voix que par ce mouvement de rotation du corps sur lui-même, son tambourin tournant dans sa main dressée afin d'indiquer les changements d'intensité.

Bou Izli, un *anechad* – au vrai sens du terme celui qui improvise et lance le chant, l'*izli* – expose sous forme de couplet une idée en phrases courtes et imagées.

Un autre assistant siffle pour demander à son tour la parole. Il s'en suit une joute oratoire où se règlent, avec humour, les problèmes d'actualité, ceux du cœur et de l'hospitalité... ainsi veut la tradition !

Trente ans sont passés et nous devons, hélas, nous rendre à l'évidence, les traditions ne sont plus ce qu'elles étaient !

Comme l'on voudrait communiquer notre nostalgie, souhaitant la prise de conscience du danger de dégradation du patrimoine culturel... pousser à l'obligation impérative de réinsuffler à notre monde la joie de s'exprimer comme au temps jadis !

Meriem Aherdan

DESTAMERZHIT

ou la Grande Alliance

Olivier Fougerat

ARCHITOPIE

Premier épisode :
Awgadost au coucher du soleil.



Fiction d'après les
rupestres du Tassili

Le jour tombait. Il n'était pas encore vingt heures, et comme chaque soir j'étais monté dans l'*amalal*¹ pour assister au coucher de *tafukt*². C'était l'heure magique où s'effectuait insensiblement le passage entre la lumière crépusculaire déclinante et l'éveil progressif de la luminescence des constructions, cette heure où les murs d'Awgadost commençaient à restituer l'énergie emmagasinée pendant le jour dans ses peintures photovoltaïques. La vue s'étendait sur des kilomètres à la ronde, vastes étendues que rythmaient les courbes sensuelles des dunes rousses et des habitations clairsemées. C'était l'automne...

*Bahlou*³ Amur vint me rejoindre. Nous restâmes silencieux quelques instants devant ce spectacle merveilleux. Les maisons émergeaient peu à peu dans le paysage comme des lucioles. Elles étaient distantes les unes des autres, intimes, et seuls des sentiers les reliaient, que des bornes espacées jalonnaient comme des colliers de brillants. Il faisait délicieusement bon. Je rompis le silence :

– *Bahlou*... J'ai peine à imaginer cet endroit tel qu'il était autrefois, ces dunes de sable et de poussière qu'on m'a décrites dans la fournaise d'un *anezruf*⁴ mortel... Comment le climat a-t-il pu changer si vite ?... Parle-moi encore de ton temps...

– Mais c'est toujours *mon temps* aujourd'hui, Yidir, puisque je suis toujours vivant ! Je ne suis pas encore un spectre pour te parler d'outre-tombe !

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, *Bahlou*... Mais tu as vécu tant de choses dans ta jeunesse, tant de bouleversements au cours de ta vie... J'ai peine à imaginer notre monde tel qu'il était, il n'y a pas si longtemps encore, alors que la sérénité actuelle semble immuable, éternelle !

– Éternelle... Si cela pouvait être...

Vénus brillait dans le ciel, juste au-dessus de l'endroit où quelques instants auparavant *tafukt* avait disparu derrière la dune la plus lointaine. Les *tigmmiyin*⁵ presque phosphorescentes étalonnaient les distances, repères dans la nuit en réponse aux *itrán*⁶ qui apparaissaient une à une, et qui bientôt allaient s'éteindre à leur tour à l'approche des nuages, comme chaque soir...

- Certes, le paysage a changé ici depuis que la mer est revenue : depuis que l'homme a fait revenir la mer dans ses draps de sable d'origine... J'ai vécu cette période; c'était hier... Je me souviens avec précision de cette intense émotion collective le jour où les premières turbines éoliennes géantes ont pompé les eaux de l'Atlantique et de la Méditerranée pour les envoyer par pipelines vers les bassins géothermiques, qui les évaporaient vers le Sahara... Aujourd'hui ces bassins se sont multipliés et font partie du décor des plaines. Ils ne suscitent plus aucun étonnement !

- J'en ai vu des photos... Je ne comprends pas très bien comment fonctionnent ces bassins : peux-tu m'expliquer ?

- Oh, c'est tout simple... A sept kilomètres de profondeur la température du manteau terrestre atteint quelques deux cents degrés. Nous avons capté cette source inépuisable de chaleur par de nombreux forages pour chauffer l'eau des bassins, qui alors s'évapore. Ce procédé a permis d'une part de désaliniser l'eau de mer, et d'autre part de remonter cette eau en altitude... Les bassins ont été implantés en fonction des vents dominants et des reliefs à franchir, afin que ces vents dirigent les nuages de vapeur vers l'*anezruf*. Mais à destination, il restait un problème à résoudre : refroidir ces masses de vapeur pour qu'elles se condensent en pluie. C'était impossible pendant la journée brûlante, mais les nuits sont glaciales...

- C'est pour ça qu'il pleut toujours la nuit ?

- Exactement. L'eau des bassins est vaporisée à certaines heures seulement, en fonction de la vitesse des vents et de la distance à parcourir par nos nuages artificiels. Le reste de la journée les nuages seraient perdus... On en crée tout de même parfois en été, lorsqu'il fait trop chaud, pour masquer un peu *tafukt*. Sinon, le reste du temps est utilisé pour le récurage des bassins : ce sont des robots qui récupèrent les sels minéraux qui s'y sont déposés. Ces sels sont utili-

sés à diverses fins. Comme tu le vois rien n'est perdu !

- Oui... Mais comment conduit-on la chaleur depuis si profond dans la Terre jusqu'aux bassins ? Et que fait-on de cette chaleur quand les bassins sont vides ?

- Je constate avec satisfaction que ta curiosité est insatiable, mon petit Yidir... Eh bien c'est très simple : c'est le même principe que le chauffage central, ou plus exactement le chauffage par le sol. Il y a deux canalisations métalliques dans chaque forage : une pour l'aller et une pour le retour. On y envoie un liquide dont le point d'ébullition est supérieur à 200°, qui est accéléré dans sa descente par une pompe, elle aussi actionnée par énergie éolienne. Le retour du liquide à haute température vers le haut est facilité par la convection naturelle. Puis ce liquide brûlant est soit dirigé vers un serpentín noyé dans le sol des bassins, qu'alors il chauffe pour évaporer l'eau, soit dirigé vers une centrale thermique où sa chaleur est transformée en électricité...

- Si je comprends bien, tout est gratuit : l'eau de mer pour la pluie, l'énergie éolienne pour les pompes, la terre pour la chaleur... et le vent pour le transport !

- Et tu oublies les robots pour la récupération du sel.

- Mais pourquoi n'a-t-on pas exploité l'énergie solaire ?

- On a longtemps essayé mais c'était une erreur.

- Pourquoi ?

- Le rendement était trop faible. D'abord il fallait d'immenses capteurs, qui prenaient beaucoup de place, et coûteux à la fabrication. De plus il fallait les nettoyer souvent. Mais surtout : *tafukt* ne brille pas tous les jours, et encore moins la nuit ! En fin de compte *tafukt* ne nous donne qu'une faible énergie thermique, comparativement au manteau terrestre, et il ne nous la donne pas lorsqu'on en a le plus besoin : l'hiver et la nuit. C'est sa lumière qui nous est le plus utile, pour la photosynthèse de nos plantes, de notre agriculture.

– Tu oublies l'éclairage public, grâce aux peintures phosphorescentes !

– Oui... mais c'est secondaire, depuis que nous avons renoncé à bâtir des villes.

– Justement *Bahlou* : explique-moi pourquoi les villes sont interdites aujourd'hui ?

– Ce serait trop long...

– Mais je veux comprendre ! La ville était pratique : on avait tout sous la main... Les distances étaient courtes, les lieux de travail concentrés, les amis proches...

– Te plaindrais-tu d'avoir trop d'espace ? Trop d'air pur ? Trop de silence ? N'as-tu pas d'amis ici, Yidir ? La violence, l'agressivité, la peur te manquent-elles ? Evidemment, comment pourrais-tu savoir...

– Mais si, je peux savoir : j'ai vu des films, j'ai lu des livres qui en parlent !

– Oui, bien sûr... Mais ces films et ces livres ne sont que des artefacts, des succédanés. Ils ne peuvent pas remplacer tes sensations. Tu ne peux vivre à travers eux que par personnes interposées... Toute sensation est indicible, incommunicable. Il n'y a que par l'expérimentation personnelle que l'on fait siennes les choses, que l'on peut véritablement les sentir... Non, crois-moi, ces villes étaient l'enfer. L'homme y avait perdu toute dignité. C'était une lutte de chaque instant, une promiscuité intolérable. Car ces villes avaient dépassé leurs limites.

– Quelles limites ?

– Sache Yidir que chaque chose a son échelle. Ne l'oublie jamais : comme chaque chose est reliée aux autres choses, *chaque chose a son échelle*. C'est une loi universelle, la même loi depuis la particule élémentaire jusqu'aux amas de galaxies. Et nos villes étaient devenues hors d'échelle.

– Mais de quelle échelle parles-tu ? Je ne comprends pas.

– Je te parle ici de l'échelle de l'être humain qui a façonné ces villes. Cet être-là n'y était plus chez lui, dans tous les sens du terme : ni chez lui dans un

territoire spatial trop vaste, modelé à l'échelle de la voiture et non du piéton, ni chez lui dans une fourmilière d'inconnus anonymes. Dès lors que les familles sont trop nombreuses dans l'*igherm*⁷ elles ne se connaissent plus, les liens se dénouent, la tribu perd son unité, et par suite son utilité première. *Sans liens pas d'harmonie*. Il ne reste plus qu'un territoire d'affrontements... Et l'homme des villes était devenu l'inférieur, pire : l'esclave, de son robot, la voiture. Non, tu ne peux pas ressentir cela : j'ai bien connu la ville, les regards vides, fatigués ou hostiles des passants, les comportements agressifs des automobilistes comme des fonctionnaires chargés de la police et des autres services publics, la saleté des trottoirs encombrés d'ordures, le délabrement des édifices mal entretenus, l'odeur des gaz d'échappement et la chape de pollution qui plombait le ciel, et le bruit, ce bruit continu ! Crois-moi : bien rares étaient les fleurs qui pouvaient s'épanouir dans ce fumier-là... Je me suis enfui dès que j'ai pu.

– Evidemment, avec nos gravitoptères actuels nous n'avons plus ces problèmes de voitures clouées au sol ! Et par conséquent plus ces rues et ces routes dévoreuses d'espace... Mais pourquoi les villes n'ont-elles pas adopté les gravitoptères ? Ils sont silencieux, et les rues auraient pu leur servir de parkings... ?

– Non, cela aurait été trop dangereux : les immeubles étaient trop hauts et trop proches les uns des autres pour pouvoir utiliser ces véhicules sans risque... Sans doute cela viendra-t-il, lorsque les villes auront été suffisamment aérées par les démolitions en cours.

– On va donc garder des villes ?

– On les réhabilite peu à peu, car tout ne peut encore être dispersé. Mais seules y resteront quelques activités, celles qui doivent être centralisées.

– Comment t'es-tu enfui *Bahlou* ?

– Destamerzhit n'existait pas encore. J'étais jeune, révolté contre ce monde invivable, mais aussi plein de ferveur et d'espoir dans notre technologie. Ne pouvant changer le monde, j'étais à l'affût

des nouvelles découvertes. Aussi je me suis porté volontaire dès que les premières fermes ont été possibles dans le Sahara, et je suis parti avec ta grand-mère.

– Tu étais un vrai *argaz*⁸ !

– C'était effectivement une expérience de pionniers : les dunes venaient tout juste d'être aspergées d'engrais-colle, et la pluie était encore rare...

– Ah oui, j'ai entendu parler de cet engrais-colle : mais pourquoi de la "colle", *Bahlou* ?

– Pour coller le sable, pour fixer les dunes, à cause du vent... Pour lutter contre le processus de désertification dû aux vents de sable. Les dunes se déplaçaient... C'était une colle perméable et biodégradable qui constituait une excellente couche fertilisante pour les graines qu'elle emprisonnait. Dès que la végétation s'installait, le vent n'avait plus de prise sur la dune... On nous confia une cinquantaine d'hectares à cultiver, ces collines autour de nous, que tu n'as jamais connues que verdoyantes.

– Pourquoi : "on vous confia" ? Ces collines ne nous appartiennent donc pas ?

– La terre appartient à toutes les espèces vivantes qui sont nées d'elle... Toute clôture est injure, toute propriété abusive, qui transgressent cette loi de la vie. La terre est collective, elle appartient autant aux *Tegdaoust*⁹ qu'à l'aigle, au serpent ou à la hyène. Nous n'en avons que la responsabilité, à la mesure de notre conscience, pour la mieux développer dans l'intérêt de la vie de tous. Seule notre habitation nous appartient mais non le sol sur lequel elle est bâtie, au même titre que le nid à la cigogne ou la tanière au lion...

– Qu'entends-tu par : "à la mesure de notre conscience" ?

– Notre espèce a dominé le monde, parce que la plus performante. Mais un jour nous avons pris conscience que cette domination ne pouvait être absolue, au risque de tout perdre. Nous avons besoin des autres espèces : toutes sont utiles à l'équilibre général. En détruire une seule a des conséquences que bien

souvent nous ne soupçonnons même pas. Nous sommes issus de la Nature et ne vivons que grâce à elle. Modifier la Nature revient à nous modifier nous-mêmes, à plus ou moins long terme... Et nous ne savons pas ce qu'il nous en coûterait !

– *Ibbanou*¹⁰ est né ici ?

– Oui, Adherbal a vu le jour sous la *khaïma*¹¹, l'une de ces tentes en tissus géotextiles qui furent distribuées aux pionniers : nous étions alors implantés sur le sommet de la grande colline que tu aperçois là-bas, à droite du *takat*¹² Asserdil. C'est là que j'ai semé le premier blé, avant même notre verger.

– Et *Immanou*¹³ ?

– Ton père a connu Izza à l'Université de Tamaldât. Elle aussi est originaire de l'Aouker, mais de l'autre côté du Rkiz, près d'Aghbalou.

– Ah oui : les Sources... Elles aussi sont artificielles ?

– Il y a de l'*aman*¹⁴ partout au Sahara, mais très profond. On a fait des forages et construit des *targwa*¹⁵... Mais voici les nuages qui approchent : il est temps de rentrer si nous ne voulons pas prendre une douche !

– *Bahlou*, tu me reparleras des maisons et des villes ?

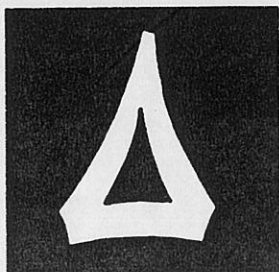
Olivier Fougerat ✦

Prochain épisode : Pourquoi nos villes étaient-elles blanches ?

- 1 – Amalal (ou tattakt) : véranda sur la terrasse.
- 2 – Tafukt : soleil.
- 3 – Bahlou : Grand-Père paternel.
- 4 – Anezruf (ou tiniri) : désert.
- 5 – Tigmmi (pl. tigmmiyin ou tigma) : maison.
- 6 – Atri (pl. itran) : étoile.
- 7 – Igherm : village.
- 8 – Argaz : homme (un "dur")
- 9 – Tegdaoust : habitants de la région d'Awgadost.
- 10 – Ibbanou : papa.
- 11 – Khaïma : tente.
- 12 – Takat : foyer.
- 13 – Immanou : maman.
- 14 – Aman : eau.
- 15 – Targwa : séguia, canal d'irrigation.

YUGUERTHEN, SI TU SAVAIS...

POESIE



v

Yuguerthen... Si tu savais...

*Si tu savais que le blé a trahi
bien qu'arrosé
de larmes*

*Que tes enfants
Si tu savais
sur leur terre
mendient*

*Si tu savais
que le ciel n'a plus d'étoiles
que le bateau n'a plus de voiles*

*Que les marins
Si tu savais
ont péri*

*Si tu savais
que les lions fuient
devant les renards*

Si tu savais...

Ali Khaddaoui

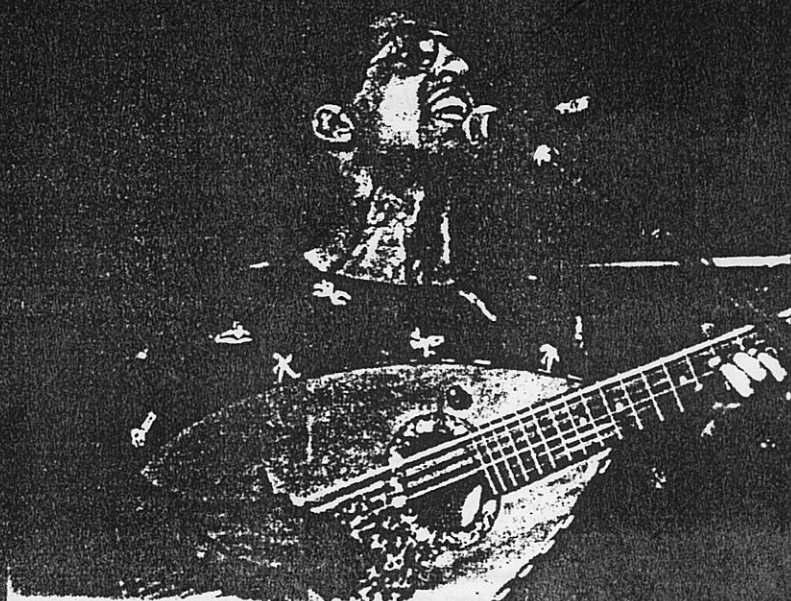
(Tiré d'un recueil en préparation)

-
- Youghourtha ou Jugurtha, pour ceux qui le méconnaissent...
 - Yugherthen, en tamazight : "le plus grand"
-

L'Association de Culture Berbère présente

Kabyl'an 2000

Entrée
100F
&
70F



Points
de
vente
ACB
FNAC
Toutes
agence

Brahim IZRI **à La Cigale**

Dimanche
17 octobre, 14H.

BEUR
Fm.
106.7

Avec en Première partie:

Les chorales TASGA, TIDDUKLA
& la troupe de danse AMENDIL

Location - Renseignement : A.C.B. : 43 58 23 25
La Cigale : 120 Bld Rochechouart - 75018 Paris - Tél: 49 25 81 75

REGARDS SUR L'HISTOIRE D'UN PAYS DAMNÉ

Matoub Lounes

MUSIQUE

Nous avons eu entre les mains le premier volume (une cassette de 2 x 90 mm) de son œuvre intitulée : "Regards sur l'histoire d'un pays damné".

Matoub Lounes l'exécute en "hommage à toutes les victimes d'octobre 1988", l'Octobre Noir des Berbères d'Algérie.

La musique, à fond berbère et à timbres essentiellement algériens (le *gharnati* d'Algérie), est exécutée par Matoub Lounes à la mandoline accompagné par Masbah Rachid, Khalifa Rabah aux percussions, Al Mokrini Mokaddem aux violons, Allaoua Bahlouli et Kader El Harrachi aux banjos, Hamid Nayati au nay (flûte).

Les chansons de Lounes Matoub sont entrecoupées de poèmes dits par une voie féminine dont la plaquette de la cassette tait le nom. Nous publions ci-dessous l'un de ces poèmes.

LEVE-TOI, LOUNES

Lorsque les ténèbres engloutissent la clarté avec la hargne et la boulimie de la bêtise, et que l'on assiste amer au gref-fage morbide de l'identité millénaire, alors le mythe devient réalité.

Et ces démons nous agressent à chaque instant.

Nous refusons de plier.

Le greffon ne veut pas prendre et les bourgeons éclosent plus bas avec la rapidité de la force de la vie qu'on étouffe.

Nous n'aurons de paix que lorsque nous vivrons avec nous-mêmes et que nos ancêtres cesseront de se retourner dans leur tombe.

La négation nous offusque à en mourir.

Les tréfonds de notre âme en sont martyrisés.

Matoub Lounes, tu chantes tout haut ce que tes frères ressentent tout bas.

Victimes que nous sommes d'un système où le mot liberté veut dire : liberté des uns à disposer des autres.

Tu es un baume au cœur outragé. Une preuve vivante de notre inénarrable attachement à rester debout.

Le chant vient de ton âme et ta voix gonflée de rancœur et de colère nous réchauffe les os.

Nous entrevoyons Taos Amrouch traverser les cieux de notre pays en compagnie d'un guerrier numide.

Les tatouages de nos mères deviennent alors vérités absolues. Rien d'autre ne saurait ni ne pourrait nous guider.

Lounes, tu nous as rappelé avec bonheur que même lorsque l'on perd son sang, l'atavisme se régénère. Y a-t-il loi de la nature plus belle ?

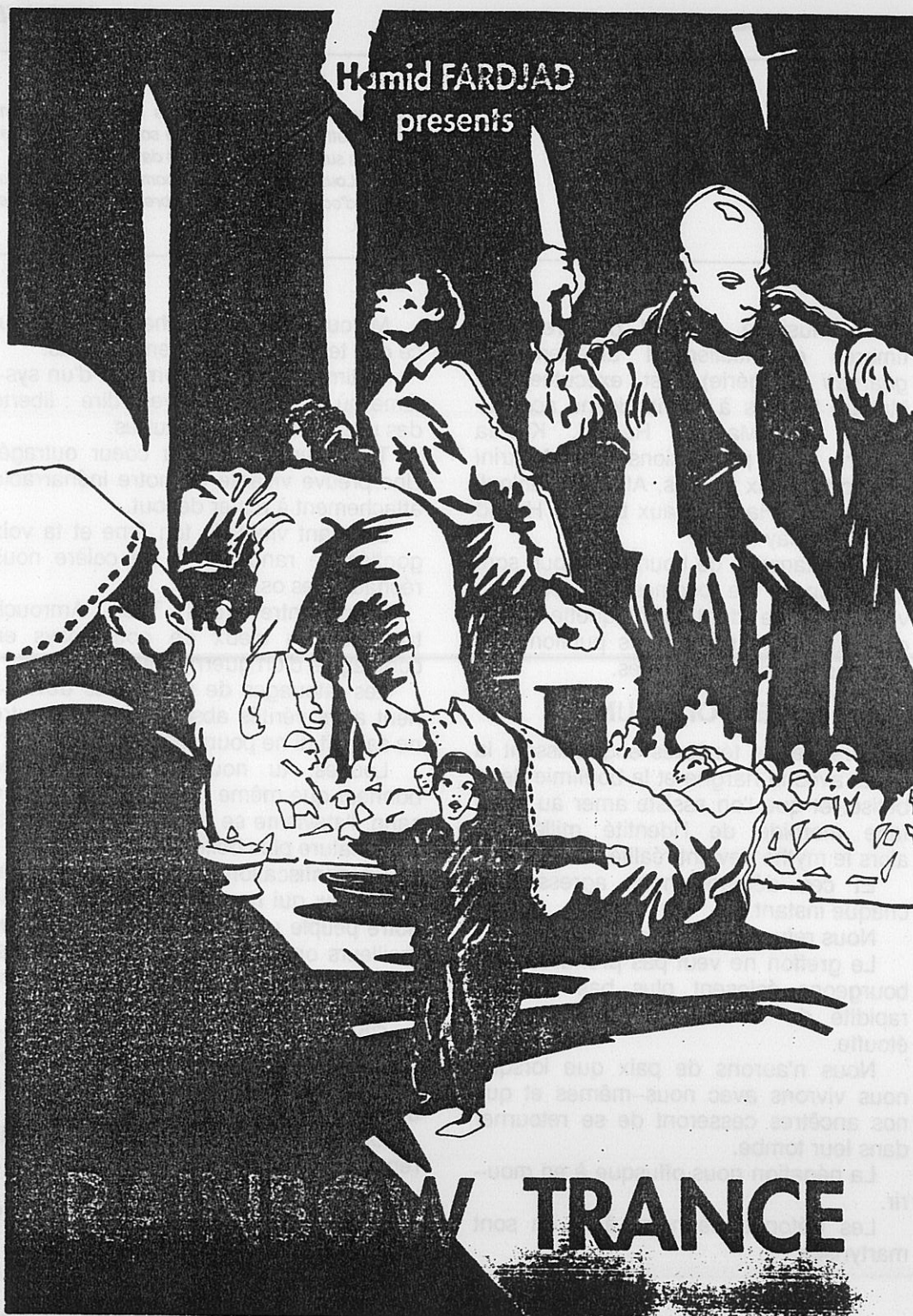
La confiscation de notre liberté par ces gueux qui nous gouvernent a fait de notre peuple un troupeau malade où les meilleurs ont disparu, isolés ou vaincus, et les médiocres ont pris des allures d'astres scintillants. Pleurez, ô vestales.

Chante-leur, Lounes, que la démocratie a été le premier goût dans nos bouches, que nous l'avons têtée au sein de nos mères.

Chante-leur notre soif de justice et de réparation. Chante, Matoub, chante !

Un poète peut-il mourir ?





Hamid FARDJAD
présents

RAINBOW TRANCE

Dessin de Michel Coutable.

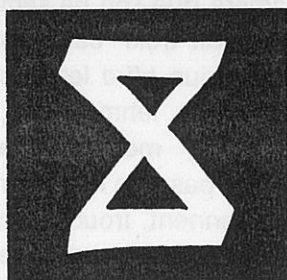
CEREMONIE GNAWA

"Rainbow Trance"

Un téléfilm de Hamid Fardjad

CINEMA

Certains rites Gnawa ne sont pas sans rappeler ceux des Aïssawa et des Hamadcha, avec une part de soufisme... et de soufre !



dj

"Invoquant à notre secours "Le Seigneur des Sept Ciel et le Seigneur des Sept Mers" une mystérieuse créature des bas-fonds de Casablanca bénit notre départ vers le "Rainbow Trance". Et nous voilà en route pour un voyage psychédélique au coeur de la secte ésotérique la plus secrète du Maroc, les Gnawas.

"Nous rencontrons une nuée de personnages étranges, tels Nouredine ou Najat, dont l'apparente occidentalisation n'est que le camouflage rassurant, banalisant une nature profondément complexe et mystérieuse. Nous découvrons aussi Sam et Dada, ainsi que d'autres maîtres Gnawas connus dans toute l'Afrique du Nord pour leurs pouvoirs de guérisseurs. Passées les premières hésitations, nous sommes conviés à pénétrer le cercle de leur univers intime, pour une cérémonie appelée Lila, au cours de laquelle ils célèbreront les rites de la création, et aideront les malades, des hommes et des femmes ordinaires, à se défaire de leurs mauvais esprits. Dans l'univers Gnawa, la musique et la danse constituent la meilleure médecine pour qui est affligé par le doute et la dépression. C'est dans le mouvement et le son que le Gnawa purifie son âme, chasse l'esprit maléfique et trouve un sens et une joie à la vie"...

Nous avons rencontré Hamid Fardjad, l'auteur du film "Rainbow trance". Tout a commencé pour lui le jour où il a assisté par hasard à une cérémonie Gnawa. Envoûté par les couleurs, le rythme et les sons, il n'eut alors de cesse d'en faire un film... Il aura fallu presque deux ans à Hamid Fardjad pour se faire admettre au sein des Gnawas avant d'être convié à capter sur le vif leur pensée et leurs rites.

C'est la première fois que la cérémonie entière de la Lila a pu être filmée. Vision intimiste, jamais extérieure malgré le commentaire qui accompagne l'image et qui pourrait désincerner tout ce qui se déroule au cours de cette Lila. Ce commentaire renseigne mais à la manière d'une initiation qui est offerte à chacun.

On assiste tout d'abord à une séance d'exorcisme sur la personne d'un jeune homme : le maître Gnawa recherche parmi les couleurs de l'arc-en-ciel ("rainbow") celle qui le protège, et la découverte de cette couleur associée au sacrifice d'un coq lui permettent de libérer le jeune homme de l'emprise mal-faisante qui le dominait...

Puis l'on est entraîné sur la route de Marrakech où s'annonce une Lila. On assiste aux préparatifs de la fête, puis l'on glisse imperceptiblement dans le tourbillon de la musique et du rythme, du mouvement et des piétinements, des couleurs et des fumées – tous les sens de perception sont sollicités... Deux instruments de musique d'apparence très primitive, le *Gimbiri* et le *Qarqabi*, émettent des sons d'une sophistication et d'une originalité qui nous font vibrer. Une cérémonie intemporelle commence, qui nous plonge dans la nuit des temps. Au bord de l'anesthésie, à deux doigts de la perte de conscience vers laquelle cette frénésie nous entraîne, nous assistons presque sans étonnement au passage progressif de la danse à la transe, que provoque l'égorgement d'un bouc et d'un veau puis de coqs. Et c'est un engourdissement dont on a peine à émerger lorsque le silence se fait – silence que l'on a envie de prolonger pour ne pas rompre l'envoûtement.

Ce n'est qu'après avoir émergé de sa torpeur que l'on commence à se poser des questions, qui n'auront sans doute pas de réponse... Quel est cet étrange phénomène qui engendre ces trances parmi nos contemporains, dont certains sont en blue jeans ? Hypnose collective, dont un début d'emprise sur soi-même nous fait sentir qu'il suffirait de peu pour que tombent nos propres inhibitions ? En

quels temps reculés, en quelles contrées lointaines, en quels recoins secrets au fond de notre être ces rites puisent-ils leurs racines... ?

Jamais exhibitionniste, l'oeil de la caméra perçoit les trances, les sacrifices, le sang, les soubresauts des hommes et des bêtes, l'étrange, mais il ne s'y complait pas; il glisse; jamais complice, il garde retenue et pudeur.

Discrétion donc grâce à la vision impartiale d'une caméra que l'on ne sent à aucun moment (en fait trois "caméras vidéo invisibles"), qui nous offre les très belles images de Jokke lehmuskallio, *discrétion* de l'excellent montage de Mohamed Mezziane où pas une longueur ni aucun effet ne viennent troubler le déroulement, *discrétion* du commentaire sobre, intelligent et sensible d'Amir Taheri, tout cela au service du déchaînement que cette *discrétion* met encore plus en valeur – bref, *discrétion* d'une très grande habileté : on peut dire, en paraphrasant Flaubert, que Hamid Fardjad, dans son oeuvre, est présent partout et visible nulle part. Un fort beau documentaire dont le vedétariat est exclu et dont la technique a réussi à se faire oublier – évènement rare aujourd'hui !

A voir si possible en version intégrale de 90 minutes (la version abrégée de 53 minutes comporte cependant l'essentiel). Version originale en anglais, version française commentée par François Sefrioui. Ce film a été diffusé en Finlande où il a remporté un vif succès. Au Maroc il a été proposé à la 2M... qui aurait craint pour les âmes sensibles de ses téléspectateurs – à moins que la discrétion ne soit la condition *sine qua non* de la tolérance ?

Afelkou ♣

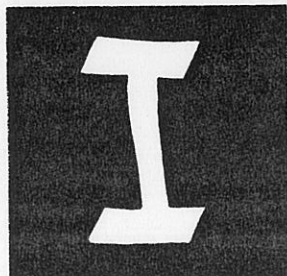
AU PAYS DES MULTIFACES

Mohammed Khaïr-Eddine

POESIE

Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que fortuite, ou presque.

à Brahim et Fatèm



j

Parvenue au pays des Multifaces, qu'est-ce que je vois sinon un grouillement de corps enflés qui errent à l'aveuglette, foulent une peau d'hommes incapables de se tenir debout et en silence dans le désordre furieux de la cité.

Certains êtres, mêmes les chats, sont si maigres qu'on s'en détourne tant la férocité de leur décharnement rappelle les clous qui fixèrent le Christ à la croix.

Peu de douceur donc dans cet oubli rocailleux et peu, très peu d'eau sauf par endroits la flaque sèche d'un nuage blanc.

C'est ici que l'enfer biblique s'ordonne à merci : miroir à l'intérieur de quoi se désintègrent des fossiles vivants, errant le long des routes, dans les fossés, traversant les routes, poudreux et haillonneux.

Les Multifaces les méprisent, les craignent; ils édifient partout où ils les voient des murs de silence. Ils les font parfois travailler sous la contrainte sans les payer. "On les nourrit, c'est déjà beaucoup, disent-ils."

Les Multifaces sont des voleurs et des inquiets mais leur inquiétude n'a rien d'honorable; elle ne secrète que le malheur des autres. Elle en tire son essence, s'en gave et l'entretient donnant elle-même dans la pire délinquance, ce qu'elle réprime le plus durement dans le comportement de la piétaille, chair ambulante.

Quand les Multifaces s'en prennent à leurs ancêtres, ils affûtent des haches et des couteaux et retirent de coffres de bois anciens des rouleaux de papier où sont inscrits des noms et des toponymes mystérieux. Ils vous livrent cela en vrac comme étant leur histoire, mais ils précisent d'emblée qu'ils n'ont pas d'ancêtre : "Je n'ai ni père ni mère, je suis autonome; deux singes ont copulé sur une vieille branche et me voilà."

Extrait de "Résurrection des fleurs sauvages" de Mohammed Khaïr-Eddine, Editions Stouky, Rabat 1981, page 91.

Tous rassemblés avec des personnages existants ou
qui n'ont pas existé, on peut dire que l'art est une

à l'œuvre et l'art

Multifaces, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois

à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois
à l'œuvre, c'est-à-dire que je vois



New York 2009 9H.

Dessin de Mahjoubi Aherdan.

CIVILISATIONS...

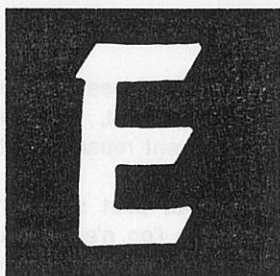
La règle du jeu

Paul Valéry

PHILOSOPHIE

Il en est des civilisations comme de la musique, et comme de la vie : les unes et les autres ne sauraient exister sans la trame invisible d'une géométrie...

Dans la "Préface aux Lettres Persanes" qu'il nous propose, Paul Valéry nous plonge, avec un recul intemporel étonnant, dans les mécanismes mystérieux du mental humain qui, grâce à une surprenante naïveté, parvient à organiser des civilisations brillantes, lesquelles s'effondrent d'elles-mêmes. Valéry n'a-t-il pas du reste prédit : "civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles"?



Dha

PREFACE AUX LETTRES PERSANES

A

Une société s'élève de la brutalité jusqu'à l'ordre. Comme la barbare est l'ère du *fait*, il est donc nécessaire que l'ère de l'ordre soit l'empire des *fictions*, – car il n'y a point de puissance capable de fonder l'ordre sur la seule contrainte des corps par les corps. Il y faut des forces fictives.

B

L'ordre exige donc l'*action de présence de choses absentes*, et résulte de l'équilibre des instincts par les idéaux.

Un système fiduciaire ou conventionnel se développe, qui introduit entre les hommes des liaisons et des obstacles imaginaires dont les effets sont bien réels. Ils sont essentiels à la société.

Peu à peu le *sacré*, le *juste*, le *légal*, le *décent*, le *louable* et leurs contraires se dessinent dans les esprits et se cristallisent. Le Temple, le Trône, le Tribunal, la Tribune, le Théâtre, monuments de la coordination, et comme tous les signaux géodésiques de l'ordre, émergent tour à tour. Le Temps lui-même s'orne : les sacrifices, les audiences, les spectacles fixent des heures et des dates collectives. Les rites, les formes, les coutumes, accomplissent le dressage des animaux humains, répriment ou mesurent leurs mouvements immédiats. Les reprises de leurs instincts farouches ou irréductibles se font peu à peu singulières et négligeables. Mais le tout ne subsiste que par la puissance des images et des mots. Il est indispensable à l'ordre qu'un homme se sente sur le point même d'être pendu quand il est sur le point de mériter de l'être. S'il n'accorde un grand crédit à cette image, bientôt tout s'écroule.

C

Le règne de l'ordre, qui est celui des symboles et des signes, en arrive toujours à un désarmement presque général, qui commence par l'abandon des armes visibles, et gagne peu à peu les volontés. Les épées s'amenuisent et disparaissent, les caractères s'arrondissent.

L'on s'éloigne insensiblement de l'âge où le fait dominait. Sous les noms de *prévision* et de *tradition*, l'avenir et le passé, qui sont des perspectives imaginaires, dominant et restreignent le présent. Le monde social nous semble alors aussi naturel que la nature, lui qui ne tient que par magie. N'est-ce pas, en vérité, un édifice d'enchantements, que ce système qui repose sur des écritures, sur des paroles obéies, des promesses tenues, des images efficaces, des habitudes et des conventions observées – fictions pures ?

D

Ce monde de rapports nous paraît par l'accoutumance aussi stable, aussi spontané que le monde physique; et quoique l'oeuvre des hommes, étant leur oeuvre indivise et immémoriale, il ne semble pas moins complexe et moins mystérieux que celui-ci. J'ôte mon chapeau, je prête serment, je fais mille étrangetés dont l'origine est aussi cachée que celle de la matière. Si l'on veut naître, mourir, faire l'amour, il s'y mêle une quantité de choses abstraites et impénétrables.

Il arrive à la longue que le mécanisme d'une société s'embarrasse de ressorts si indirects, de souvenirs si confus et de relais si nombreux que l'on se perd dans une trame de prescriptions et de relations inextricables. La vie du peuple organisé est issue de liens multipliés dont la plupart passent dans l'histoire et ne se nouent que dans les temps les plus antiques par des circonstances qui ne se reverront jamais. Personne n'en sait plus les parcours et n'en peut suivre les commandes.

E

L'ordre enfin bien assis, – c'est-à-dire la réalité assez déguisée et la bête affaiblie, – la liberté de l'esprit devient possible.

Dans l'ordre peu à peu les têtes s'enhardissent. A la faveur des sûretés établies, et grâce à l'évanouissement des raisons de ce qui se fait, les esprits qui se relèvent et qui s'ébrouent ne perçoivent que les gênes ou la bizarrerie des façons de la société. L'oubli des conditions et des prémisses de l'ordre social est accompli; et cet effacement est presque toujours le plus rapide dans les mêmes que cet ordre a le plus servis ou favorisés.

F

L'esprit, d'autant plus délié des exigences profondes de l'ordre qu'elles furent mieux appliquées à le dispenser d'y songer, s'enivre

de ses aises relatives, se joue dans ses lumières propres et dans ses pures combinaisons.

Il ose spéculer sans égard au système infiniment complexe qui le fait si indépendant des choses et si détaché des nécessités primitives. L'évidence lui cache le fond. Alors les raisonnements se déchainent; l'homme se croit esprit. De toutes parts naissent les questions, les railleries et les théories; les unes et les autres, usages du possible et exercices illimités de la parole séparée des actes. Partout étincelle et agit la critique des idéaux qui ont fait à l'intelligence le loisir et les occasions de les critiquer.

Cependant, les instincts de conservation et de perpétuation s'exténuent ou se pervertissent.

G

C'est ainsi, par le détour des idées et dans le tourbillon de leur mouvement, que le désordre et l'état de fait doivent reparaître et renaître aux dépens de l'ordre.

Ce retour à l'état de fait peut s'opérer quelquefois par une voie que l'on n'eût point prévue, et l'homme redevenir un barbare de nouvelle espèce par conséquence inattendue de ses plus fortes pensées.

Certains trouvent aujourd'hui que la conquête des choses par la science positive nous va conduisant ou reconduisant à une barbarie, quoique de forme laborieuse et rigoureuse; mais qui n'est que plus redoutable que les anciennes barbaries pour être plus exacte, plus uniforme et infiniment plus puissante. Nous reviendrions à l'ère du fait – mais du *fait scientifique*.

Or les sociétés reposent au contraire sur les *Choses Vagues*; du moins se sont-elles reposées jusqu'ici sur des notions et des entités assez mystérieuses pour que l'âme rebelle ne soit jamais bien assurée de s'en être défaite, et hésite à ne redouter que ce qu'elle voit. Un tyran d'Athènes, qui fut homme profond, disait que les dieux ont été inventés pour punir les crimes secrets.

Une société qui aurait éliminé tout ce qui est vague ou irrationnel pour s'en remettre au mesurable et au vérifiable, pourrait-elle subsister ? – Le problème existe et nous presse. Toute l'ère moderne montre un accroissement continu de la précision. Tout ce qui n'est pas sensible ne peut pas devenir précis, et retarde en quelque sorte sur le reste.

On le considérera nécessairement de plus en plus comme vain et insignifiant par contraste.

H

L'ordre pèse toujours à l'individu. Le désordre lui fait désirer la police ou la mort. Ce sont deux circonstances extrêmes où la nature humaine n'est pas à l'aise. L'individu recherche une époque tout agréable, où il soit le plus libre et le plus aidé. Il la trouve vers le commencement de la fin d'un système social.

Alors, entre l'ordre et le désordre, règne un moment délicieux. Tout le bien possible que procure l'arrangement des pouvoirs et des devoirs étant acquis, c'est maintenant que l'on peut jouir des premiers relâchements de ce système. Les institutions tiennent encore. Elles sont grandes et imposantes. Mais sans que rien de visible soit altéré en elles, elles n'ont guère plus que cette belle présence; leurs vertus se sont toutes produites; leur avenir est secrètement épuisé; leur caractère n'est plus sacré, ou bien il n'est plus que sacré; la critique et le mépris les exténuent et les vident de toute valeur prochaine. Le corps social perd doucement son lendemain. C'est l'heure de la jouissance et de la consommation générale.

I

La fin presque toujours somptueuse et voluptueuse d'un édifice politique se célèbre par une illumination où se dépense tout ce qu'on avait craint de consumer jusque-là.

Les secrets de l'Etat, les pudeurs particulières, les pensées invouées, les songes longtemps réprimés, tout le fond des êtres surexcités et joyeusement désespérants sont produits et jetés à l'esprit public.

Une flamme encore féérique, qui se dévottera en incendie, s'élève et court sur la face du monde. Elle éclaire bizarrement la danse des principes et des ressources. Les mœurs, les patrimoines fondent. Les mystères et les trésors se font vapeurs. Le respect se dissipe et toutes les chaînes s'amollissent dans cette ardeur de vie et de mort qui va croître jusqu'au délire.

J

Que si les Parques eussent donné à quelque homme libre de choisir entre tous les siècles connus celui de ses préférences, pour y faire son temps de vie, je m'assure que cet heureux homme eût nommé le temps même de Montesquieu. Je ne suis pas sans faiblesses; je ferais comme lui. L'Europe était alors le

meilleur des mondes possibles; l'autorité, les facilités s'y composaient; la vérité gardait quelque mesure; la matière et l'énergie ne gouvernaient pas directement; elles ne régnaient pas encore. La science était déjà assez belle, et les arts très délicats; il restait de la religion. Il y avait assez de caprice et suffisamment de rigueur. Les Tartufe, les stupides Orgon, les sinistres "Messieurs", les Alceste absurdes étaient heureusement enterrés; les Emile, les René, les ignobles Rolla étaient encore à naître. On avait des manières même dans la rue. Les marchands savaient former une phrase. Jusqu'aux traîtres, aux filles, aux espions et aux mouches qui s'exprimaient comme personne aujourd'hui. Le fisc exigeait avec grâce.

La terre n'était pas encore tout explorée; les peuples tenaient à l'aise dans le monde dont la carte n'était pas sans vides immenses et montrait encore sur l'Afrique, sur l'Amérique et dans l'Océanie, des parties claires qui faisaient rêver. Ni même les journées n'étaient point pleines et pressées, mais lentes et libres; les horaires ne hachaient point les pensées et ne faisaient point des individus des esclaves du temps moyen et les uns des autres.

On criait contre le gouvernement; on croyait encore qu'il y avait mieux à faire. Mais les soucis n'étaient point démesurés.

Il y avait une quantité d'hommes vifs et sensuels dont l'intelligence agitait l'Europe et tourmentait étourdiment toutes choses, divines et autres. Les dames s'inquiétaient des différentielles naissantes, des animalcules presque essentiels à l'amour qui frétille sous l'oeil dans le microscope; elles se penchaient comme des fées sur le berceau de verre et de cuivre de la jeune Electricité.

La poésie elle-même essayait d'être nette et sans sottises; mais c'est une impossibilité : elle ne parvint qu'à s'amaigrir.

K

Il apparut alors un esprit si svelte et si pur que tous les libertinages de toutes espèces lui semblaient les exercices sans conséquences d'une créature subtile qui ne se laisse prendre à rien, pas même au pire. Même l'obsène ne l'engluait pas. On était si spirituels, si incrédules, si amoureux de lumières que l'on se sentait ne pouvoir être souillés, ni dégradés, ni affaiblis par les idées, par les propos les plus hardis, ni par les expériences les plus chaudes. Ils allèrent jusqu'au suprême artifice,

qui est d'inventer la nature et de prétendre à la simplicité. Ce genre de fantaisie marque toujours la fin du spectacle et le dernier moment du goût.

L

Telle quelle, cette société se connaissait soi-même aussi bien, et peut-être mieux, que jamais société ne s'est connue.

Les miroirs ne lui manquaient pas. Elle s'y regardait aussi souvent, aussi tendrement et cruellement que toute personne périssable. Les Montesquieu, les Diderot, les Voltaire et une infinité de moindres témoins lui représentaient son visage et ses attitudes. Elle s'y voyait encore plus libre, plus hardie, plus inquiète, plus sensuelle que sans doute elle n'était; et parfois, bien plus malheureuse.

Mais malheureuse même, et même moribonde, une société ne peut se regarder sans rire. Comment supporter de se voir ?

M

– *Comment peut-on être Persan ?*

La réponse est une question nouvelle : *Comment peut-on être ce que l'on est ?*

A peine celle-ci venue à l'esprit, elle nous fait sortir de nous-mêmes; et nous nous voyons sur le moment à l'état d'impossibilités. L'étonnement d'être quelqu'un, le ridicule de toute figure et existence particulière, l'effet critique du doublement de nos actes, de nos croyances, de nos personnes se reproduisent aussitôt; tout ce qui est social devient carnavalesque; tout ce qui est humain devient trop humain, devient singularité, démente, mécanisme, niaiserie.

Le système de conventions dont je parlais tout à l'heure se fait comique, sinistre, insupportable à considérer, presque incroyable ! Les lois, la religion, la coutume, les accoutrements, la perruque, l'épée, les croyances, – tout semble curiosités, mascarade, – choses de foire ou de musée...

Mais pour obtenir cet écart et ce puissant émerveillement, et le rire, et puis le sourire, qui viennent aux lèvres du modèle devant son image, il existe un artifice très simple, presque infaillible, presque toujours heureux. La plupart des auteurs qui ont réfléchi les images de leur époque vers elle-même, et vers nous autres, en ont usé. Rien de plus ingénieux, de plus aisé à concevoir, quoique délicat dans l'exécution.

Prendre dans un monde, et plonger tout à coup dans un autre, quelque être bien choisi, qui ressente fortement tout l'absurde qui nous est imperceptible, l'étrangeté des coutumes, la bizarrerie des lois, la particularité des mœurs, des sentiments, des croyances dont s'accommode tous ces hommes parmi lesquels le dieu tout-puissant qui tient la plume l'envoie brusquement vivre et ne cesser de s'étonner – voilà le moyen littéraire.

L'on créa donc assez souvent, pour instrument de la satire, un Turc, un Persan, quelquefois un Polynésien; et quelquefois encore, pour changer le jeu et prendre sa référence jusqu'à mi-chemin de l'infini, – un habitant de Saturne ou de Sirius, un Micro-mégas; parfois un ange. Et tantôt c'était la seule ignorance ou la seule étrangeté de ce visiteur inventé qui formait le ressort de ses étonnements et le rendait ultra-sensible à ce que l'habitude nous dérobe; et d'autres fois, on le douait d'une sagacité, d'une science ou d'une pénétration surhumaines que ce fantoche faisait peu à peu paraître par des questions et des remarques d'une simplicité écrasante et narquoise.

Entrer chez les gens pour déconcerter leurs idées, leur faire la surprise d'être surpris de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent, et qu'ils n'ont jamais conçu différent, c'est, au moyen de l'ingénuité feinte ou réelle, donner à ressentir toute la relativité d'une civilisation, d'une confiance habituelle dans l'Ordre établi... C'est aussi prophétiser le retour à quelque désordre; et même faire un peu plus que le prédire.

Paul Valéry,

1926,

*extrait de Variété,
Etudes Littéraires.*

Editions Gallimard,
Bibliothèque de la Pléiade,
Paris 1957.

AZILAL DES NOSTALGIES

ou UN RETOUR A DES SOURCES FUTURES

Abdellah Dlimi

CRITIQUE LITTÉRAIRE

*Oh ! Toi, étranger, qui présentes des grâces !
Retourne dans ton pays car c'est seulement là-
bas qu'elles seront estimées à leur juste valeur.*

Amdiaz¹ (Le Poète)



D

"Moi, je veux vivre", dit Sacco à Vanzetti, dans le film qui porte leurs deux noms, au moment où on les conduit à l'échafaud. Le second lui répond sans hésitation : "*Moi aussi, mais autrement*".

On a tendance à faire siennes les deux répliques quand on lit en investissant de ses sentiments l'oeuvre romanesque "*Azilal des nostalgies*".²

Ce livre que les lecteurs tous azimuts comprennent, qui est à la portée du commun des mortels, présente cependant une dimension supplémentaire, laquelle n'est accessible qu'à certaines générations, celles qui ont suivi ce chemin fatidique décrit par Nazi Boni dans "*Ville cruelle*". Ce sont les montagnards et les campagnards qui, au prix d'une coïncidence, ont atterri sur un banc d'école.

Après des études plus ou moins longues, ils adoptent, par l'esprit, des habitudes d'importation que les sentiments récusent dans les profondeurs de l'inconscient.

C'est cette impulsion authentique réprimée qui remue confusément dans l'intimité de l'être, à la lecture de cet ouvrage, sans que l'on sache clairement, ni comment, ni pourquoi on est tenté de s'identifier à des personnages dont les aspects, aussi bien physiques que moraux, sont à l'antipode de l'image que l'on se fait de l'homme civilisé que l'on est ou que l'on croit vouloir être.

– Faut-il scander : "Freud au secours !" ?

– "Oui et non, selon ce que vous lui voulez", nous répondra Molière par la voix de son héros Sganarelle (Le médecin malgré lui).

DIALOGUE ET DUEL BELLIQUEUX DES CULTURES

La psychologie permettra vraisemblablement de déterminer la part de ce que l'affectivité enfantine a tissé au niveau du vécu corporel et qui nous détermine à notre insu. Ceci constitue un soubassement, rationnellement dosé, que l'architecte montre et dissimule harmonieusement malgré quelques insuffisances vite oubliées, amplement compensées par la beauté du récit.

Le dialogue et la comparaison tacite des cultures qui semblent s'affronter dans un duel belliqueux aboutissent au compromis qui consacre l'humain transcendantal, dénominateur incontournable de l'espèce, lequel demande à être cultivé et non à être déserté par les initiés que vous êtes, lecteurs.

UN MONDE SITUE ENTRE LE REVE ET LE REEL

Alors baignez-vous dans ce monde bruyant, haletant mais combien rassurant. Vous en avez pour votre effort; l'effort du début car ensuite vous serez entraînés irrésistiblement par la fluidité d'un courant dont vous sortirez à la fin trempé de sueur, fasciné par un monde situé entre le rêve et le réel et surtout heureux sans que vous connaissiez avec circonspection l'origine de votre bonheur frénétique.

Sans être totalement original, le procédé littéraire usité, le mode d'engendrement du texte requiert quelque nouveauté et rentre dans le phénomène de l'écart par rapport à la norme, source de nouvelles valeurs.

Alain Robbe-Grillet, l'un des piliers du nouveau roman, a comparé le monde littéraire à une place déserte dont la face est unie. Le lecteur serait une sorte d'observateur perché sur une hauteur; de temps en temps il promène un regard sur le sable malléable et docile. Les pas d'un premier promeneur sont facilement repérables. Un second aussi, et vraisemblablement d'autres encore. Mais à partir du centième, les marques pédestres ne sont plus pertinentes. Un promeneur soucieux de laisser une empreinte remarquable doit changer de moyen de locomotion et passer non plus à pied mais à vélo par exemple.

Khalla Saïdi, voulant donner un cachet spécial à sa production, a marié les styles pour sortir de l'ornière et conférer du relief à son écrit. Une langue proche du vernaculaire exprime des idées et des sentiments de paysans véhéments; l'introduction du carnet d'un européen permettra à l'auteur occidentalisé par sa formation, de prendre la parole et d'intervenir indirectement sur la scène créée.

Ces procédés ne datent certainement pas d'hier mais leur mariage semble des plus heureux. C'est là un avis personnel qui n'est pas parole d'Évangile mais que beaucoup d'entre vous confirmeront, j'en suis persuadé. Alors rendez-vous sur cette page accueillante après la lecture.

Abdellah Dlimi

1 - Rapporté par l'auteur en guise de "tamaouyt" à son ouvrage.

2 - Khalla Saïdi, "Azilal des nostalgies" - Casa-blanca 1992, publié à compte d'auteur. En vente dans toutes les librairies. Prix 1992 : 30 Dh.

SAKKOU

LE POÈTE QUI CULTIVE LA SAGESSE

Omar Louzi

RENCONTRE

*Nous avons rencontré Sakkou il y a quelques mois dans sa maison au cœur de la palmeraie Gheris...
Le poète-nous a reçus. Ses gestes et ses paroles nous ont fait voyager à travers le temps et l'espace amazigh...*

De la production berbère contemporaine, le lecteur n'a très longtemps connu que Mouloud Mammeri¹ et Kateb Yacine.² La responsabilité en incombe sans doute autant à un manque de climat culturel démocratique et à une absence de politique éditoriale cohérente chez les amazighophones.

Aujourd'hui les deux baobabs ont disparu. On se rend alors compte, et de plus en plus, qu'ils cachaient une forêt considérable, étonnante par la variété des essences qui y prospèrent.

Au premier rang des arbres qui imposent figure, Sakkou, ce poète du désert, très connu des autochtones de la vallée de Gheris et des Imazighen du Haut Atlas, défraie également l'actualité par ses prises de position publiques, en particulier pour la reconnaissance de la culture amazigh. Pour ce qui est de son oeuvre poétique, elle se singularise par le souci de capter les convulsions et soubresauts de la société contemporaine. A cette fin, il puise aussi bien dans les données historiques que sociales, sans omettre une fine observation de la nature humaine.

Cependant, l'intérêt des oeuvres de Sakkou ne se limite pas à une valeur documentaire ou à des opinions exprimées : son propos se double en effet d'une recherche esthétique et narrative. Le mariage d'un propos incisif et d'une forme élaborée donne toute son originalité à cette démarche.

D'avantage encore que par le passé, Sakkou applique une technique qu'il

affectionne : celle du montage, comme si les fragments juxtaposés et les chocs qui en résultent peuvent seuls rendre compte de la réalité.

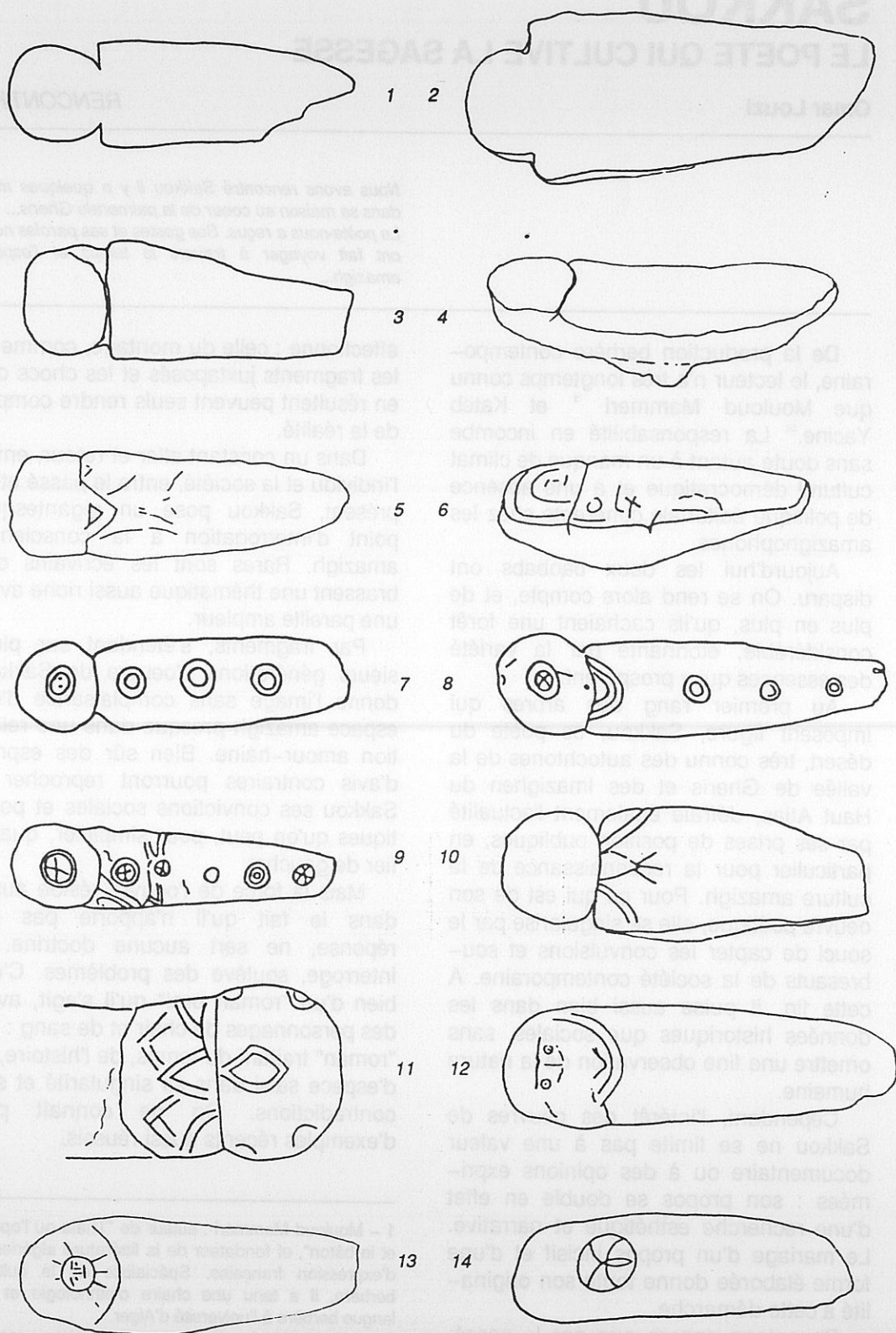
Dans un constant aller et retour, entre l'individu et la société, entre le passé et le présent, Sakkou pose un gigantesque point d'interrogation à la conscience amazigh. Rares sont les écrivains qui brassent une thématique aussi riche avec une pareille ampleur.

Par fragments, s'étendant sur plusieurs générations, l'oeuvre de Sakkou donne l'image sans complaisance d'un espace amazigh presque dans une relation amour-haine. Bien sûr des esprits d'avis contraires pourront reprocher à Sakkou ses convictions sociales et politiques qu'on peut, pour simplifier, qualifier de gauche.

Mais la force de l'oeuvre réside aussi dans le fait qu'il n'apporte pas de réponse, ne sert aucune doctrine. Il interroge, soulève des problèmes. C'est bien d'un "roman oral" qu'il s'agit, avec des personnages de chair et de sang : un "roman" traitant du temps, de l'histoire, et d'espace saisi dans sa singularité et ses contradictions. On ne connaît pas d'exemples récents aussi réussis. ♥

1 - Mouloud Mammeri : auteur de "Thala ou l'opium et le bâton", et fondateur de la littérature algérienne d'expression française. Spécialiste de la culture berbère, il a tenu une chaire d'ethnologie et de langue berbère à l'université d'Alger.

2 - Kateb Yacine : auteur du célèbre roman "Nedjma" et grand défenseur de la culture tamazight.

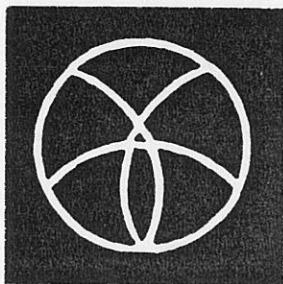


LA NECROPOLE MEGALITHIQUE DE CHAOUEN

Tasmount

VOIE DE RECHERCHE

De mystérieuses pierres tombales reposent à l'entrée de Chaouen... De quand datent-elles ? De quel culte proviennent-elles ? Quelle civilisation a-t-elle vécu là ? La thèse officielle ne nous semble pas tout à fait convaincante...



Gravure relevée
sur l'une des tombes

Il y a une dizaine d'années un mur de clôture les protégeait du regard. Oubliées là depuis des siècles, des millénaires peut-être ? Aujourd'hui il ne reste plus guère que les fondations de ce mur. Qui l'a construit ? Les chèvres et les gamins se sont emparés des mégalithes sculptés et gravés, dont le repos semble être arrivé à son terme...

MILLE TROIS CENTS TOMBES

La nécropole est d'importance : plus de mille cents tombes ont été répertoriées lors de la campagne de fouilles de 1979, le nombre total étant évalué à mille trois cents, qui s'éparpillent en tous sens sur deux collines. La plupart d'entre elles sont constituées d'un seul monolithe qui semble être de grès calcaire, et certaines mesurent près de deux mètres de long, quarante centimètres à la tête, vingt centimètres au pied et une quarantaine de centimètres d'épaisseur – soit un poids qui avoisine parfois cinq cents kilos. Cependant de nombreuses tombes sont petites et suggèrent des sépultures d'enfant.

SCULPTURE

La silhouette humaine est stylisée géométriquement, à la limite de l'abstraction (fig. 1 à 3) : la face supérieure est horizontale plane ou faiblement bombée; la tête est en général en trois-quarts de cercle sculpté dans la masse, le dernier quart étant gravé en creux; les épaules sont marquées angulairement ou par deux entailles; le reste du corps se présente comme un trapèze allongé qui se rétrécit vers les pieds. La plupart des pierres tombales font nettement penser à un corps emmaillotté dans un linceul (fig. 4 et 5). L'une d'elles évoque par sa silhouette et son décor un sarcophage égyptien (fig. 6) – mais sans doute n'est-ce là qu'une coïncidence ?

GRAVURES

Parmi les nombreuses gravures, il est important de souligner qu'on ne relève aucune trace d'écriture. Ce sont des dessins géométriques, qui tantôt semblent représenter un habit décoré (fig. 7 à 11) mais rien n'est moins sûr, tantôt expriment sans aucun doute une tête stylisée : yeux, nez, sourcils, bouche ou barbe, collier (fig. 12 et 13). D'autres signes géométriques semblent purement abstraits (fig. 14 et 15). Pratiquement aucun ne se retrouve identique d'une tombe à l'autre. On ne relève en effet aucun symbole répétitif mais seulement des parentés. Le fait que ces signes soient tous différents inciterait à penser qu'il ne s'agit pas de symboles d'appartenance à une religion, une ethnie, une

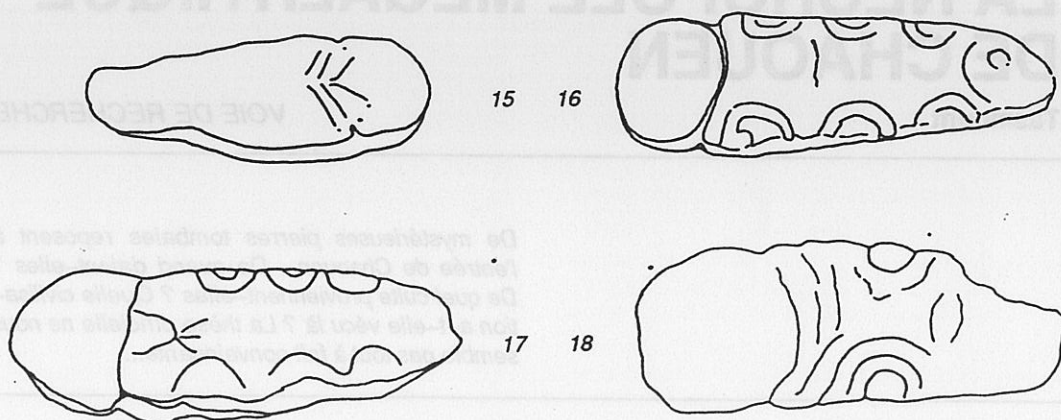
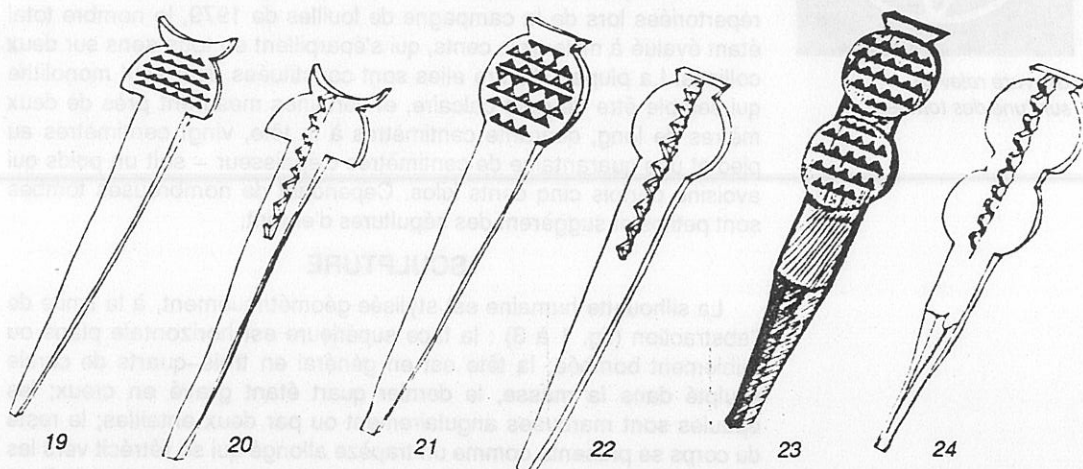


Fig. 1 à 18 : les tombes de la nécropole de Chaouen (dessins Afelkou).



19 à 24 - Stèles verticales en bois sculpté de Sidi Simian (Algérie). Sur la face avant (fig. 19, 21 et 23) l'ornementation est constituée de motifs géométriques gravés en bandes. Sur la face arrière (fig. 20, 22 et 24) le motif sculpté représente peut-être une tresse de cheveux. La stèle est parfois surmontée d'un croissant horizontal, survivance possible du rite de la déesse phénicienne Tanit (dessins Ali Silem).



25 - Gravures concentriques en périphérie sur la roue solaire du Yagour (Haut Atlas, Maroc).

civilisation ou une culture particulière, mais qu'ils sont personnalisés, simplement là pour permettre de reconnaître chaque tombe par rapport à ses voisines. A moins que certains de ces motifs ne soient liés aux professions ou à la classe sociale des défunts ?

UN HABITAT SEDENTAIRE

Nous écartons l'hypothèse d'un cimetière militaire. Le travail ouvragé de sculpture et de gravure semble en effet prouver qu'il ne s'agit pas là d'un cimetière établi à la hâte sur un champ de bataille, mais bien de la nécropole d'une communauté sédentaire. D'autre part, si les nombreuses petites pierres tombales s'avéraient être des tombes d'enfant, voilà qui appuierait cette hypothèse. Certains peuples vivaient dans des grottes, dans un habitat précaire fait de bois et de pierraille, ou encore dans des huttes ou sous la tente, et l'on peut ainsi avoir des difficultés à en détecter la trace, surtout si une ville est venue s'implanter dessus par la suite (cas de Tanger, et pourquoi pas de Chaouen?). Reste à en déterminer l'époque et la civilisation...

LA THESE OFFICIELLE

Pour les Chaounis il s'agit d'un cimetière juif, bien qu'ils sachent par ailleurs qu'aucun Juif ne s'y rend jamais, pas même lors des pèlerinages annuels. D'autre part la Communauté Israélite de Tétouan posséderait les registres d'inhumation de cette nécropole, la plus ancienne nécropole israélite après la diaspora¹, en relation avec Valladolid. Elle daterait du XV^e ou XVI^e siècle après J.C.

Les tombeaux seraient "typiquement israélites, excepté trois stèles vraisemblablement empruntées à une nécropole néolithique"...

NECROPOLE NEOLITHIQUE ?

Cette information est venue confirmer notre doute : il a bien fallu en effet que ces trois stèles aient été prises quelque part, et il serait fort étonnant d'être allé les chercher bien loin – ne serait-ce que pour des raisons de difficultés de transport compte-tenu de leur poids. Il devait donc y avoir une nécropole néolithique à proximité, et vraisemblablement sur les lieux mêmes. Ceci ne serait pas étonnant compte-tenu des caractéristiques physiques du site, très abrité et protégé, où l'eau coule en permanence : on devrait logiquement y trouver les signes d'une occupation humaine dès le néolithique (comme à Chellah ou à

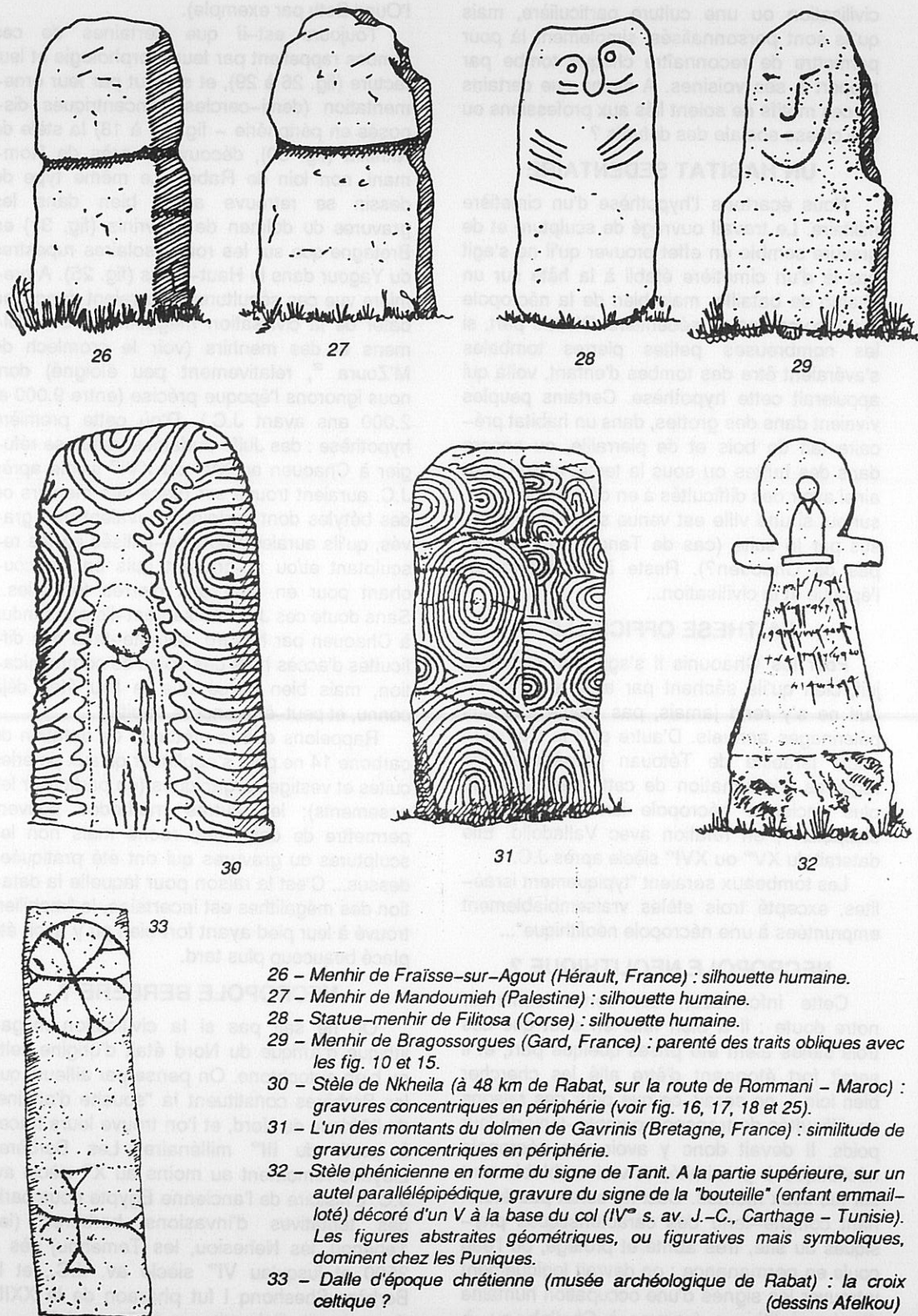
l'Oued Beth par exemple).

Toujours est-il que certaines de ces tombes rappellent par leur morphologie et leur facture (fig. 26 à 29), et surtout par leur ornementation (demi-cercles concentriques disposés en périphérie – fig. 16 à 18) la stèle de Nkheila (fig. 30), découverte près de Rommani, non loin de Rabat. Le même type de dessin se retrouve aussi bien dans les gravures du dolmen de Gavrinis (fig. 31) en Bretagne que sur les roues solaires rupestres du Yagour dans le Haut-Atlas (fig. 25). A première vue ces sépultures pourraient donc bien dater de la civilisation mégalithique des dolmens et des menhirs (voir le cromlech de M'Zoura², relativement peu éloigné) dont nous ignorons l'époque précise (entre 9.000 et 2.000 ans avant J.C.). D'où cette première hypothèse : des Juifs andalous venus se réfugier à Chaouen au XV^e ou XVI^e siècle après J.C. auraient trouvé sur place des menhirs ou des bétyles dont certains pouvaient être gravés, qu'ils auraient alors ré-utilisés en les resculptant et/ou re-gravant puis en les couchant pour en faire des pierres tombales... Sans doute ces Juifs ne se sont-ils pas rendus à Chaouen par hasard, compte-tenu des difficultés d'accès hors des voies de communication, mais bien parce que le lieu était déjà connu, et peut-être encore habité.

Rappelons que la méthode de datation du carbone 14 ne peut s'appliquer qu'aux poteries cuites et vestiges organiques (en particulier les ossements); les autres méthodes peuvent permettre de dater une roche mais non les sculptures ou gravures qui ont été pratiquées dessus... C'est la raison pour laquelle la datation des mégalithes est incertaine, le "mobilier" trouvé à leur pied ayant fort bien pu y avoir été placé beaucoup plus tard.

NECROPOLE BERBERE ?

On ne sait pas si la civilisation mégalithique d'Afrique du Nord était d'origine celte ou bien autochtone. On pense par ailleurs que les Berbères constituent la "souche d'origine" de l'Afrique du Nord, et l'on trouve leurs traces à partir du III^e millénaire. Les Berbères Libyens remontent au moins au X^e siècle av. J.C. L'histoire de l'ancienne Egypte nous parle des tentatives d'invasions berbères (les Tehenou, les Nehesiou, les Temehou) dès – 3500 et jusqu'au VI^e siècle av. J.C., et le Berbère Sheshonq I fut pharaon de la XXII^e dynastie, dite Bubastite, en 1070 av. J.C...



- 26 – Menhir de Fraïsse-sur-Agout (Hérault, France) : silhouette humaine.
 27 – Menhir de Mandoumeh (Palestine) : silhouette humaine.
 28 – Statue-menhir de Filitosa (Corse) : silhouette humaine.
 29 – Menhir de Bragossorgues (Gard, France) : parenté des traits obliques avec les fig. 10 et 15.
 30 – Stèle de Nkheila (à 48 km de Rabat, sur la route de Rommani – Maroc) : gravures concentriques en périphérie (voir fig. 16, 17, 18 et 25).
 31 – L'un des montants du dolmen de Gavrinis (Bretagne, France) : similitude de gravures concentriques en périphérie.
 32 – Stèle phénicienne en forme du signe de Tanit. A la partie supérieure, sur un autel parallélépipédique, gravure du signe de la "bouteille" (enfant emmailloté) décoré d'un V à la base du col (IV^e s. av. J.-C., Carthage – Tunisie). Les figures abstraites géométriques, ou figuratives mais symboliques, dominent chez les Puniques.
 33 – Dalle d'époque chrétienne (musée archéologique de Rabat) : la croix celtique ?
 (dessins Afelkou)

Au Maroc, et plus précisément dans le Nord, une fédération de tribus berbères fonda dès le IV^e siècle av. J.C. le Royaume Berbère de Maurétanie, auquel l'empire romain succéda au II^e siècle av. J.C.

Ces pierres tombales pourraient donc tout aussi bien être d'origine berbère autochtone. Ce serait alors un cas exceptionnel, car on ne connaît pas d'exemple de sépultures berbères constituées d'un seul mégalithe (exceptés les dolmens et les menhirs ?).

L'artiste-peintre kabyle Ali Silem nous a signalé par ailleurs des stèles en bois sculpté, fichées verticalement dans la terre et toujours en usage, à Sidi Simian, région de Sidi Ghilas, sur la côte méditerranéenne dans l'arrière-pays de Cherchell, à 105 km à l'Ouest d'Alger. Leur silhouette (fig. 19 à 24) rappelle celle des tombes de Chaouen. (Mais celles-là sont parfois surmontées d'un croissant de lune évasé, qui serait une survivance du culte phénicien de la déesse Tanit³ : des cultes et des pratiques perdurent et voyagent bien après la disparition de leurs initiateurs...)

PHENICIENNE, CARTHAGINOISE ?

La présence des Phéniciens puis des Carthaginois en Afrique du Nord est attestée, tout au moins sur les côtes, du IX^e au V^e siècle av. J.C. (fig. 32). N'y aurait-il pu y avoir pénétration à l'intérieur des terres, ou influence sur les populations autochtones ?

SUREMENT PAS ROMAINE

L'empire romain occupa la Maurétanie Tingitane du II^e siècle av. J.C. jusqu'environ au III^e siècle ap. J.C. Mais ces tombes frustes ne rappellent en rien les sépultures romaines et, comme nous l'avons souligné, nous n'y trouvons aucune trace d'écriture.

WISIGOTHIQUE OU VANDALE ?

L'Afrique romaine fut conquise par les Vandales en 429, Aryens chassés d'Espagne par les Wisigoths, autres Aryens. Par le Traité du 30 janvier 435 l'Empereur Romain Valentin céda au roi des Vandales Genseric (ou Geiseric) tous les territoires d'Afrique excepté Carthage, que les Vandales conquièrent en 439. Carthage fut reprise en 533 par le Comte byzantin Belisarius, sous Justinien. Entre temps les Vandales avaient organisé un vaste Etat sur toute l'Afrique du Nord, dont ils furent

donc maîtres pendant cent cinquante ans. Ils n'auraient laissé aucune trace et l'on ne connaît leur invasion que par les écrits...

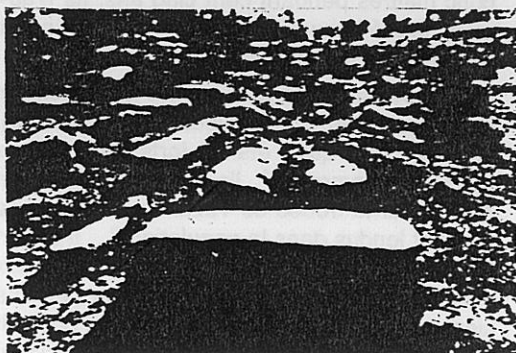
Rappelons d'une part que les Vandales ont laissé leur nom à l'Andalousie (Vandalousie), et d'autre part qu'ils étaient forts d'une armée de 80.000 hommes⁴. Ils seraient passés en Algérie par la trouée de Taza. Pour finir, ils se seraient fondus dans la population⁵... Il est un fait que de nombreux rifains sont roux aux yeux bleus, et il n'est pas exclu que certains aient une ascendance germanique, qui pourrait donc bien être vandale, ou même wisigothique. Les Wisigoths auraient pu laisser leur nom à la tribu des Aït Zeggwat (région des Zemmours) ainsi qu'au col du Zeggota (proche de Moulay-Idriss du Zerhoun); il existe également une petite région de la Kabylie qui s'appelle Zegwat – voilà quelques pistes à suivre dans le cadre de l'onomastique... N'oublions pas d'autre part que les Romains utilisèrent des Germains dans leur armée, en particulier pour la garde du *limes*⁶...

MAIS NI CHRETIENNE, NI MUSULMANE...

Il y eut pénétration du christianisme en Afrique du Nord préalablement à l'occupation vandale, et postérieurement il y eut celle des Byzantins. Ces derniers occupèrent des zones de l'Afrique du Nord pendant deux siècles, et en particulier Tanger et Sebta; mais l'on pense qu'ils n'occupèrent, comme les Phéniciens, que quelques points sur la côte. On sait également que, parmi les 316 évêchés chrétiens⁷ qui parsemaient le Maghreb (fig. 33), il y avait un évêché chrétien à Tanger et un autre à Larache. Mais ces tombes ne portent aucune trace de croix, à l'exception d'une seule (fig. 9) – du reste peu lisible et qui s'apparente davantage à la croix celtique (à branches égales inscrites dans plusieurs cercles concentriques), laquelle est bien antérieure au christianisme. Malgré une lointaine analogie de forme (mais méfions-nous des analogies !) avec les sarcophages mérovingiens (V^e s. ap. J.C.⁸) ou encore les stèles tombales des Templiers (trop tardives : XII^e–XIV^e s.⁹), ces tombes ne nous semblent pas chrétiennes.

A en croire l'Histoire officielle, la ville de Chaouen n'aurait été fondée qu'en 1471 par Moulay Ali ben Rachid¹⁰. N'étant pas orientées ces tombes ne peuvent certainement pas être musulmanes.

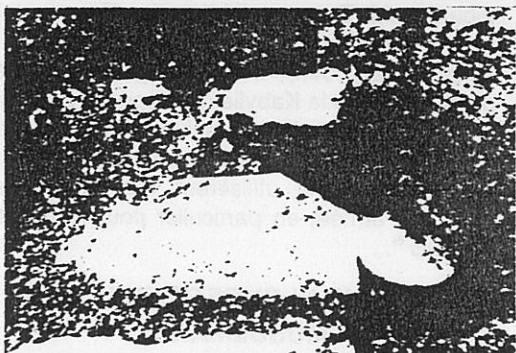
101



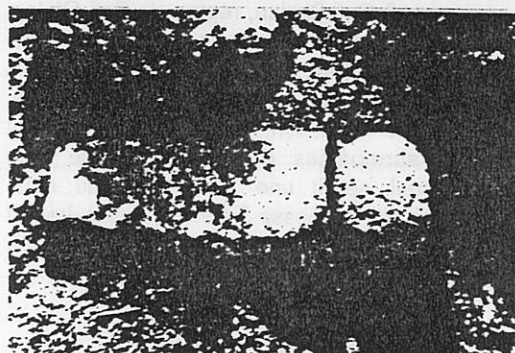
102



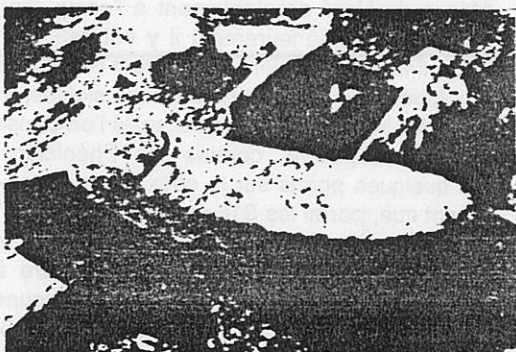
103



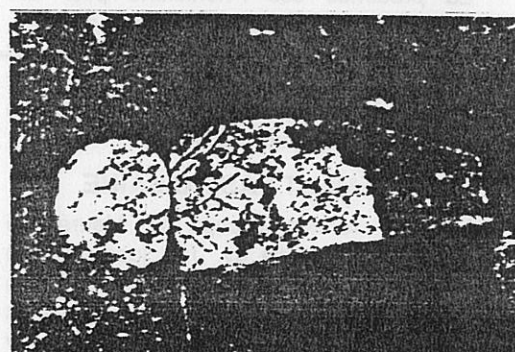
104



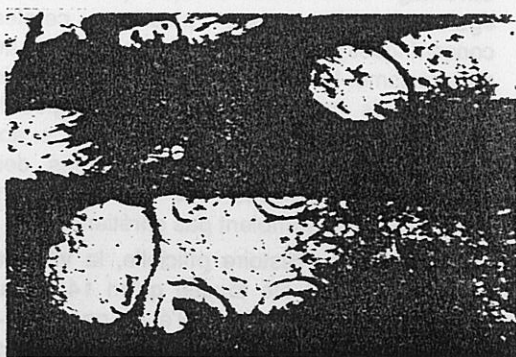
105



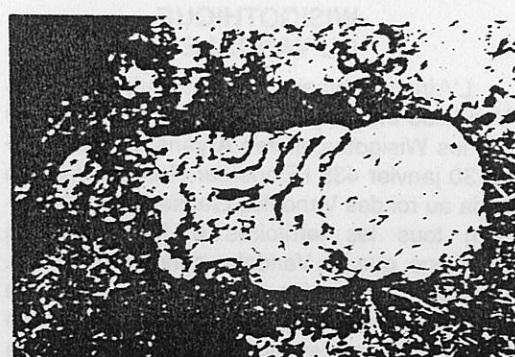
106



107

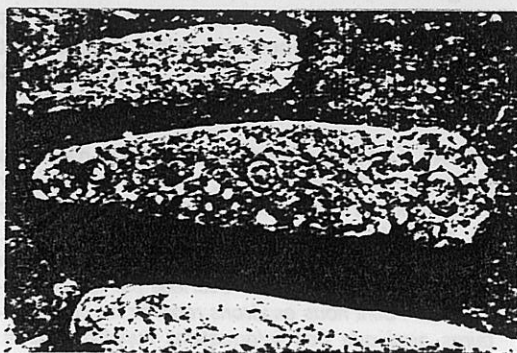


108

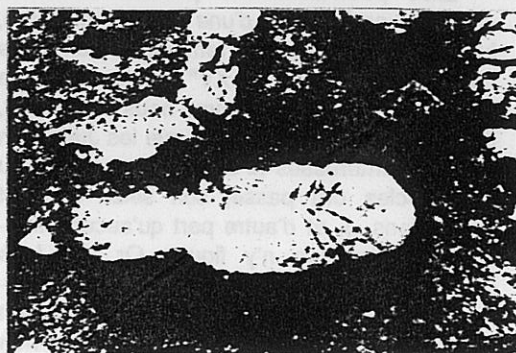


Les tombes de la nécropole de Chaouen (photos Afelkou).

109



110



111



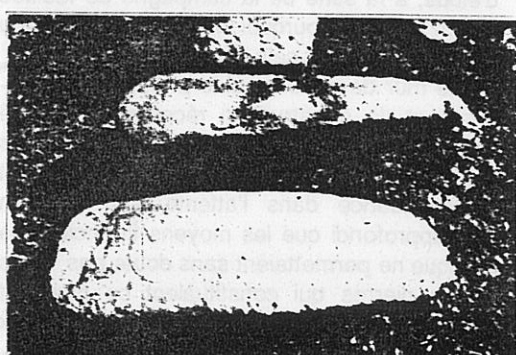
112



113



114



115



116



Les tombes de la nécropole de Chaouen (photos Afelkou).

Elles pourraient être postérieures à la conquête arabe mais d'une autre confession, judaïque par exemple, remontant aux Juifs chassés d'Espagne au XV^e siècle : c'est la thèse officielle. Mais, comme nous l'avons dit, il est fort étonnant d'une part que les Juifs s'en soient désintéressés (il est vrai que quatre ou cinq siècles ont passé, soit seize à vingt générations...), et d'autre part qu'aucune inscription hébraïque n'y figure. Or les Juifs d'Andalousie participaient à la brillante civilisation de Grenade, et par conséquent savaient fort bien écrire : pourquoi donc n'ont-ils rien inscrit sur ces tombes de "récupération" ?

Ces mégalithes nous paraissent par conséquent antérieurs à 647 ¹¹ ap. J.C., date de la pénétration de l'Islam en Maurétanie Tingitane. Et en ce cas Chaouen aurait été peuplée bien avant.

UN SITE A PROTEGER D'URGENCE

Tout ceci pour dire qu'un voile de mystère subsiste. Il est étonnant qu'aucun document n'ait encore fait mention de ces sépultures; aucune publication du bulletin archéologique Hesperis-Tamuda n'y fait en effet allusion. Une publication officielle serait en cours d'étude, à la suite de la campagne de fouilles de 1979 : mais pourquoi diable a-t-on attendu quatorze ans pour cela ?

Le mur de clôture qui le protégeait, apparemment de construction récente, a-t-il été édifié par les Juifs, ou bien par les autorités archéologiques du Maroc espagnol d'avant l'Indépendance dans l'attente d'un examen plus approfondi que les moyens financiers de l'époque ne permettaient sans doute pas ? Les petites pierres qui constituaient ce mur ont vraisemblablement servi tout récemment aux constructions voisines, lesquelles se rapprochent dangereusement...

Quoi qu'il en soit, la haute valeur à la fois historique et artistique de ces mégalithes sculptés et gravés, dont les Juifs se désintéressent de toute évidence, justifierait que l'Etat prenne en charge immédiatement leur préservation (tout comme en France l'Etat a pris en charge les églises et cathédrales relevant du patrimoine et que le clergé n'a plus les moyens d'entretenir). Il suffirait d'un gardien et d'un mur de clôture – ou mieux : d'une grille de protection laissant voir le site, lequel pourrait alors devenir un but de visite touristique supplémentaire dans l'intérêt même de la Ville. Les autorités ne devraient pas y réfléchir trop

longuement, sinon se produiront inévitablement des actes de vandalisme... que les Vandales eux-mêmes n'auraient assurément pas désavoués !

Tasmount ♣

NOTA : Il est bien entendu que cet article n'a pas la prétention d'être scientifique. C'est la raison pour laquelle nous l'avons classé dans la rubrique "Voie de recherche" et non "Histoire" ou "Archéologie". Certaines hypothèses, émises par un néophyte en la matière, seront sans doute écartées par les professionnels – dont nous espérons recevoir les commentaires ainsi que des informations supplémentaires. Notre but est de sensibiliser le public comme les responsables administratifs au patrimoine, précieux tant sur le plan marocain que sur celui de l'humanité, qui se détériore d'années en années jusqu'à parfois disparaître.

1 – La diaspora est "l'ensemble des communautés juives établies hors de Palestine, surtout à partir de l'exil (VI^e s. av. J.-C.)" – Dic. Petit Larousse.

2 – Nous reviendrons dans un prochain article sur le grand cercle de pierres (le mot "cromlech" est breton) de M'Zoura, proche de Larache, qui comporte 200 pierres levées et mesure 55 mètres de diamètre.

3 – Tanit : ce nom a une résonnance tamazight, d'autant plus qu'il en a la forme féminine ("t" initial et final).

4 – Selon Christian Courtois, historien français des Vandales, cité par Henri de la Bastide (in "Maghreb", Ed. Horizons de France, Paris 1973 p. 25), et Charles-André Julien (in "Histoire de l'Afrique du Nord", Ed. Payot, Paris 1961, p. 236). Le "Mémorial du Maroc" cite le chiffre de 60.000 hommes (?)

5 – La Bastide, op. cit., page 26.

6 – Limes : mur de fortifications limitant la frontière sous l'empire romain. Un vestige de ce mur était encore visible il y a quelques années à la sortie de Rabat (route de Casablanca) et l'on voit nettement sa trace à travers champs sur les anciennes photos aériennes du quartier du Souissi.

7 – Saint Augustin et Saint Cyprien étaient berbères. Saint Augustin fut le premier à avoir formulé l'hypothèse que le temps n'existait pas avant la création, ce qui rejoint la théorie actuelle du Big-Bang...

8 – Voir Civaux (dans la Vienne).

9 – Voir La Couvertorade (dans les Causses) et Sainte-Eugrâce (en pays basque).

10 – in : "Guide Bleu du Maroc", Ed. Hachette 1987, page 180.

11 – 647 : "Mémorial du Maroc" / 684 : Oqba ben Nafi aurait atteint l'Atlantique / 705 : Moussa ibn Noceir soumet la Berbérie... Quelle date choisir ?

DU TIFINAGH A TRADUIRE...

UN ABONNEMENT GRATUIT A GAGNER !

JEUX

Pour cela vous devez nous envoyer :

1° la traduction complète du tamdyast de Ccix Lisyur (page 31);

2° la traduction des six dictons qui figurent ci-dessous (page 115);

3° l'original du bulletin d'abonnement (page 117) rempli à vos nom, prénom, adresse complète, date et signature (mais sans y joindre de règlement !).

Les traductions justes seront départagées par tirage au sort. Au total trois abonnements gratuits seront attribués. Envoyez vos réponses sous enveloppe timbrée à :

TIFINAGH Revue, B.P. 5086, RABAT Souissi (Maroc).

1

×○· ×·□:⊗× ·î | 4 Σ×○·

·î Σ | ·⊙ ·î Σ ×̂ × ÷ 4 || Σ

2

·□ ∇ □· |

□ Σ × : ⊙ · ∇ ·

3

: ⊙ Σ | Σ ⊗ □ · | × Σ ô ÷ ⊙ ×

4

× Σ × Σ × □ Σ + × : ∇ □ + Σ +

· 4 | I ÷ ×̂ : Σ ⊙ □ · +

5

× · ∇ ○ · □ × · × ⊙ : +

× : ○ ·

6

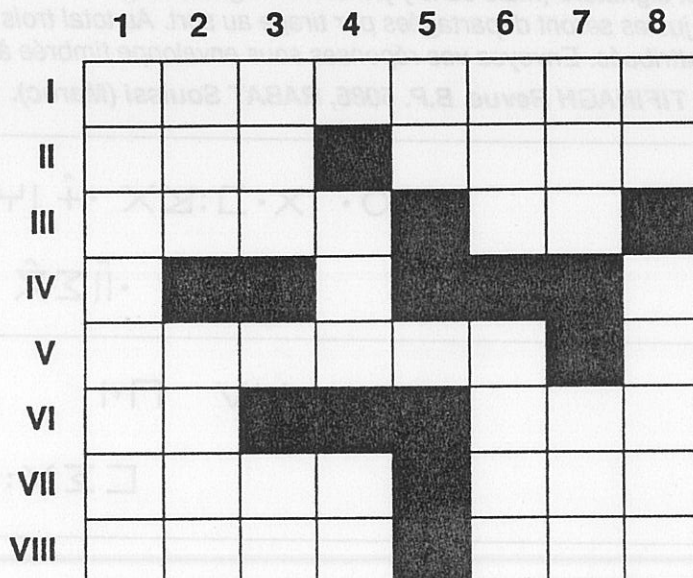
- · ∇ : | ⊙ | × Σ î · ⊙

MOTS CROISES

Omar Louzi

JEUX

GRILLE N° 1



HORizontalement

- 1 - Tu le tiens entre tes mains
- 2 - Brume
 - Taper
- 3 - Dix
 - Jusqu'à
- 4 - 1^{ère} lettre de l'alphabet
 - Tu le trouves dans l'eau
 - Tu le trouves dans l'homme
- 5 - Résiste
 - Deuxième de la lune
- 6 - Tu le trouves dans entre
 - Ajoute
- 7 - Salut en langue de Shakespeare
 - Tenir
- 8 - Formule de politesse
 - Moitié de vendu

Verticalement

- I - Le pays des Imazighen
- II - Champs
 - A enlevé
- III - Tu le trouves dans la vache
 - Coeur inversement
- IV - Article indiquant le pluriel masculin
 - Frère dispersé
 - Tu le trouves dans "ALLO"
- V - Double article de possession
 - Voyelle neutre
- VI - Le ravin
 - Casse
- VII - Jette
 - Les premiers d'Amnay renversé
- VIII - Tu le trouves dans dynamique
 - Bravo

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne en remplissant ce bon (à détacher ou à photocopier)

Voici mes NOM et PRENOM (en majuscules) :

Ma PROFESSION (ou ORGANISME) : Mon TEL.:

Mon ADRESSE :
.....

Je désire que mon abonnement parte :

(Je trace une croix X dans le carré grisé correspondant au texte que je choisis)

☐ Du prochain numéro à paraître

ou bien : ☐ Du N° inclus

Je souscris un abonnement à TIFINAGH pour 6 numéros + frais d'envoi, au prix de :

MAROC :

☐ Etudiant..... 150 DH

☐ Institution ou Société 300 DH

☐ Prix public 200 DH

☐ Abonnement de soutien à partir de 1.000 DH

ETRANGER :

☐ Par voie de surface :

☐ Par avion :

☐ Algérie, Libye, Mauritanie, Tunisie..... 170 FF ou 30 US \$ 170 FF ou 30 US \$

☐ Autres pays d'Afrique 180 FF ou 32 US \$ 330 FF ou 58 US \$

☐ Tous pays d'Europe..... 180 FF ou 32 US \$ 210 FF ou 37 US \$

☐ Amérique, Asie, Océanie 180 FF ou 32 US \$ 360 FF ou 63 US \$

J'effectue le présent règlement, soit : DH-FF-US \$, par :

☐ Chèque bancaire ci-joint

☐ Mandat-lettre ci-joint

☐ Virement postal à votre CCP Rabat n° (en cours)

☐ Mandat-carte expédié ce jour

*que je rédige à l'ordre de TIFINAGH et que j'adresse,
accompagné du présent bon, sous enveloppe affranchie à :*

TIFINAGH
B.P. 5086 / RABAT Souissi
MAROC

A Le Signature (obligatoire) :

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne en remplissant ce bon (à détacher ou à photocopier)

Voici mes NOM et PRÉNOM (en majuscules) :
 Ma PROFESSION (ou ORGANISME) :
 Mon TEL :
 Mon ADRESSE :

Je désire que mon abonnement parte :
 (Je trace une croix X dans la case correspondant au type que je choisis)
☐ Du prochain numéro à paraître ou bien : ☐ Du N° inclus

Je souscris un abonnement à TIFINAGH pour 6 numéros + frais d'envoi, au prix de :

MAROC :

☐ Etudiant 180 DH
☐ Prix public 200 DH
☐ Abonnement de soutien à partir de 1 000 DH
☐ Institution ou Société 300 DH

ETRANGER :

☐ Par voie de surface :
☐ Par avion :
☐ Algérie, Libye, Mauritanie, Tunisie 170 FF ou 30 US \$
☐ Autres pays d'Afrique 180 FF ou 32 US \$
☐ Tous pays d'Europe 210 FF ou 37 US \$
☐ Amérique, Asie, Océanie 360 FF ou 63 US \$

L'effectue le présent règlement, soit : DH-FF-US \$ par :

☐ Chèque bancaire ci-joint
☐ Virement postal à votre CCP Rabat n° (en cours)
☐ Mandat-lettre ci-joint
☐ Mandat-carte expédié ce jour

que je régit à l'ordre de TIFINAGH et que j'adresse,
 accompagné du présent bon, sous enveloppe affranchie à :

TIFINAGH
 B.P. 5086 / RABAT
 MAROC

Signature (obligatoire) : Le A

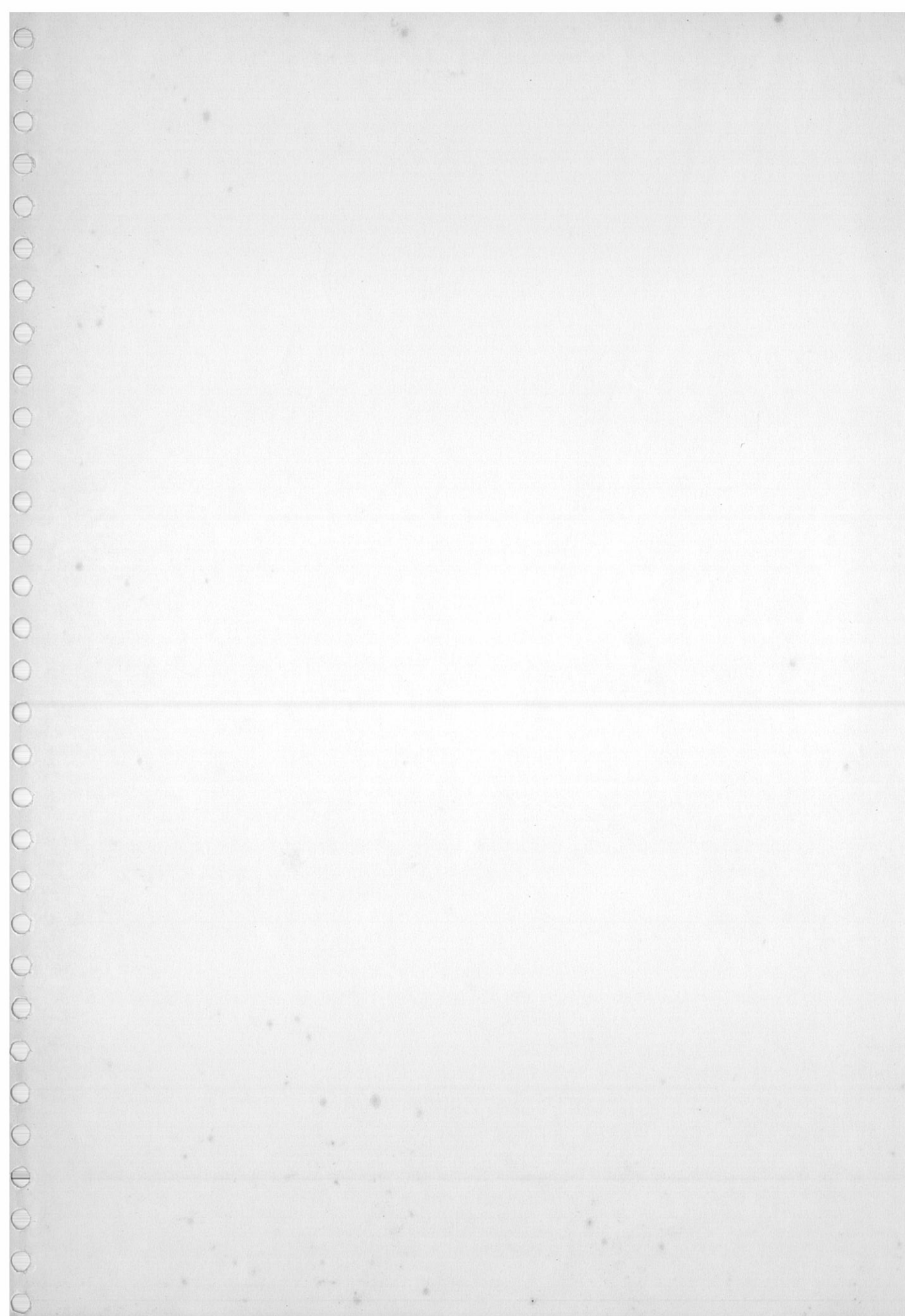
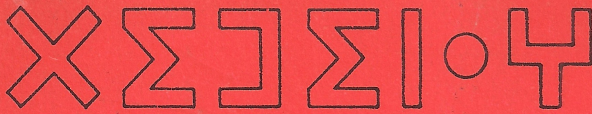




TABLEAU DES CARACTERES TIFINAGH EN USAGE AU MAROC

LATIN	TIFINAGH	ARABE
a	◌ ◌	ـ
â (aïn=ε)	ⵏ	ع
b	ⵉ	ب
c (ch)	ⵍ	ش
d	ⵏ	د
ḍ (dz)	ⵢ	ذ
ḍ (Dha)	ⵈ	ظ
ḍ (D)	ⵉ	ض
e (é)	◌ ◌	ـ
f (ph)	ⵑ	ف
g (gu)	ⵔ	ڭ
ḡ (G)	ⵔ	ڭ
ḡ (gh=rr)	ⵔ	غ
h (H)	ⵑ	ه
ḥ (h)	ⵏ	ح
i	ⵉ	ـ
j (z)	ⵉ	ج
dj	ⵔ	دج
k (k)	ⵑ	ك
ḵ (K)	ⵑ	ك

LATIN	TIFINAGH	ARABE
ḵ (kh=jota)	ⵔ	خ
l	ⵉ	ل
m	ⵍ	م
n	ⵏ	ن
q	ⵔ	ق
r	ⵑ	ر
s	ⵉ	س
ṣ (S)	ⵉ	ص
t	ⵑ	ت
ṭ (th)	ⵔ	ث
ṭ (T)	ⵔ	ط
ts	ⵔ	تس
tch	ⵔ	تش
u (ou)	◌ ◌	ـ
v (b)	ⵔ	پ
w	ⵉ	و
y	ⵉ	ي
z	ⵔ	ز
z	ⵔ	صز
doublé	◌	ـ



DANS CE NUMERO...

- ♦ EDITORIAL / *Ouzzin Aherdan*
- ♦ AWAL : "Initiation au tiffinagh" / *Mohamed Chafik*
- ♦ AWAL : "Le problème de la langue tamazight au Maroc" / *Amazigh*
- ♦ NATIONAL : Berbérité, berbérisme, Berbéristan...? / *Mohamed Saïd Mokhlis*
- ♦ TEMOIGNAGE : "Le noyer" / *Mahjoubi Aherdan*
- ♦ TOUAREG : "Le droit d'avoir des droits" / *Habaye ag Mohamed*
- ♦ IMAZIGHEN : Un film documentaire de *Robert Jaulin*
- ♦ LES JUIFS d'Afrique du Nord / *Mohammed Behri*
- ♦ RELECTURE : "Au pays des Multifaces" / *Mohammed Khaïr-Eddine*
- ♦ LES IMAZIGHEN dans le monde : Hamadchas en Amérique ? / *Ouzzin Aherdan*
- ♦ LINGUISTIQUE : Les parlers du Rif / *Mohammed Chtatou*
- ♦ ECOLOGIE : *Un discours du Chef Indien Seattle*
- ♦ CIVILISATIONS... *Un texte de Paul Valéry*
- ♦ DESTAMERZHIT : une "architopie" d'Olivier Fougerat (1^{er} épisode)
- ♦ MUSIQUE : "Regards sur l'histoire d'un pays damné" / *Matoub Lounes*
- ♦ VOIE DE RECHERCHE : "La nécropole mégalithique de Chaouen" / *Tasmount*

DANS LES PROCHAINS NUMEROS...

- ♦ Les origines berbères des civilisations prédynastiques / *Ouzzin Aherdan*
- ♦ La genèse du nationalisme arabe / *Mohamed Chafik*
- ♦ Culture et développement : l'exemple japonais / *Mohamed Bakkar*
- ♦ Un Poème pour Etendard / *Iguider / Mahjoubi Aherdan*
- ♦ La guerre de Bougafer / *Omar Louzi*
- ♦ Abd-El-Krim dans la tradition orale Gzenneya / *Mohamed Chtatou*
- ♦ Poésie tamazight et lutte armée dans l'Atlas / *Mohamed Chafik*
- ♦ Le Dahir Berbère / *Hrazem Chkounda*
- ♦ Qui est qui au Maroc ? / *Mohammed Tadlaoui*
- ♦ Entretien avec Radio-Tiwizi, Paris / *Ouzzin Aherdan*
- ♦ Le Prophète / *Khalil Gibran*
- ♦ Urbanisme : Pourquoi nos villes étaient-elles blanches ? / *Olivier Fougerat*
- ♦ Contes en tamazight / Proverbes / Textes en tiffinagh...

DIRECTEUR : OUZZIN AHERDAN ♣ EDITEUR : TIFINAGH EDITIONS SARL ♣ MAQUETTE : AFELKOU

IMPRIMEUR : IDGUEL EDITIONS CASABLANCA ♣ DOSSIER DE PRESSE N° 28/92 ♣ DEPOT LEGAL N° 72/1992

B.P. 5086 RABAT MAROC ♣ ABONNEMENTS : VOIR A L'INTERIEUR ♣ LE NUMERO : 30 DH

